

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
HERVÉ BOUCHARD

AUTOUR DE LAPARESSE  
Roman

JUIN 1992

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

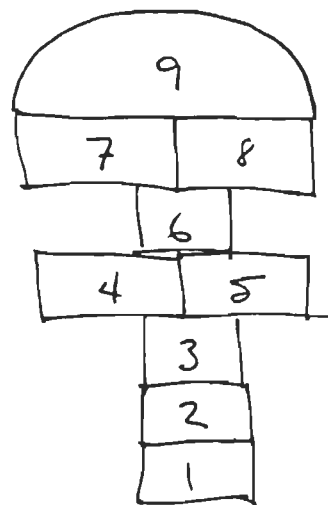
L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Ce mémoire a été réalisé  
à l'Université du Québec à Chicoutimi  
dans le cadre du programme  
de maîtrise en études littéraires  
de l'Université du Québec à Trois-Rivières  
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi

## PREAMBULE

Je me souviens des marelles que nous faisions, moi et mes amis, lorsque j'étais enfant. La figure était toujours la même, et, à l'aide d'un bout de craie blanc (parfois jaune), d'un morceau de plâtre, ou d'un caillou (crayeux, mais dont le trait pâle ne se distinguait, sur l'asphalte vieille, qu'avec difficulté), je me retrouvais le plus souvent avec le privilège de la tracer:



Les cases, toutes numérotées, ne portaient pas de nom, sauf la neuvième: "le ciel", où nous pouvions poser les deux pieds et nous retourner. Le jeu est connu: on jette sa pierre, on saute,

on est parfois tenu d'accomplir certaines acrobaties; le but est de se rendre jusqu'au ciel, sans jamais poser le pied sur une ligne ou dans une case occupée par une pierre, puis de sortir du jeu en repassant par la première case; on s'amuse, le temps passe, et la pluie, les jours, les roues et les frottements des semelles effacent la figure; qu'on refait si on veut rejouer car on ne joue pas sans les cases et leurs chiffres.

(Me remémorant ainsi ce jeu, je me fais penser à Georges Perec dans le préambule de La Vie, mode d'emploi, où il décrit divers types de puzzles.)

Parfois, je traçais les cases à peine plus grandes que la taille de nos chaussures: cela rendait faciles les sauts, mais extrêmement difficiles les jets de pierres. Mes amis étaient vite ennuyés par cette variante. Alors, d'autres fois, je traçais d'énormes cases: chacun arrivait sans peine à loger sa pierre dans l'une d'elles, mais les sauts exigés pour franchir deux ou trois cases alignées devenaient des actes d'une témérité qu'alors, étant donnée notre taille, nous croyions tout à fait exceptionnelle. Nous avions un dangereux penchant pour les marelles plus grandes que nous; beaucoup plus grandes. C'était nos mères, bien entendu, qui séchaient nos larmes et pansaient nos paumes, nos genoux. Mais ça, c'est une autre histoire.

La marelle est une écriture, c'est-à-dire une série de règles,

qui rend périlleux l'espace qu'elle détermine. Une erreur, à la marelle, est une chute dans le vide, une condamnation au suspens, un risque de ne pas finir le jeu, un danger de mort. La marelle est une pratique du saut. La lecture est aussi comme cela.

Maintenant, si vous croyez que le texte qui suit ressemble en quelque façon à une marelle, à vous de jeter la première pierre.

C'est un vieillard qui monte. Il est enveloppé d'un manteau.

Premier livre de Samuel.

Ici tout bouge, nage, fuit, revient, se défait, se refait. Tout cesse sans cesse. On dirait l'insurrection des molécules, l'intérieur d'une pierre un millième de seconde avant qu'elle ne se désagrège.

C'est ça, la littérature.

Beckett.

PREMIÈRE PARTIE



# I

Songerie, songes durs, hard songerie songe. Rien ne sera plus comme maintenant s'isole. Là, cependant, quelqu'un pendule, dodeline et se laisse chatouiller la peau lâche des paumes par les barbes, je le jure. Il s'écume le menton, il l'a tout brillant qui suinte, non, ça ne suinte pas, la bave grasse, caoutchouteuse, se lie au thorax par un joli filet auquel, à la traîne (placer le blasphème ici, ça suinte, je mentais), les gouttes donnent l'aspect membraneux d'une médusè ou d'une toile d'argyronète. Ce qu'est lire, dodelinon, dodeliné, d'un soir abscons, souvent, se présume, j'en suis pourtant au premier mot. Le cercle baveux grandissant, près du bouton de la chemise, une plaine, jour de grand vent, où flotte l'ombre d'un cerf aux traits simiesques, son vol imprévisible, plonge parfois, s'élance parfois, d'où l'ajout nécessaire d'autres ficelles pour le maîtriser, ça se tisse entre flaque et tête, en silence, on peut imaginer des mains qui s'agglutinent, de toute manière, on assiste à la multiplication des funicules.

N'est-ce pas géant? Mais que fais-je, blasphème, de nouveau, voici que je m'interroge, deuxième emploi de cette façon de jurer, et c'est à peine commencé, encore distrait de ma tâche, ce qu'est lire, dire mon travail, la joie qu'on me suppose, à moi, l'ânon éreinté, et là, l'homme, dodelinon, dodeliné, Laparesse, l'affable, cet amoureux du livre, oui, tellement qu'il en bave, il me la chie dans l'oreille, sa bave de masselotte, il, j'enrage, il revendique la lecture de la bave! Et voilà. Sans me le demander, je crois réfléchir, je pense, ce qu'est lire, dans ma position, un lecteur peut avoir besoin d'entraînement, un lecteur se laisse toujours entraîner volontiers. Ce pourrait être cela, lire cela. Le cou se casse, la tête s'élève, l'après d'une chose encore en train de se produire d'une manière ou d'une autre, la multiplication des funicules: croisements, unions, dédoublements. Inévitable advient une rupture, cause de disparition (l'ascension de la goutte affolée s'accomplit avec lenteur jusqu'à ce que, mousseuse, celle-ci s'agrippe à des poils neufs) ou de croissance (après un vif recul la goutte amorce sa descente avec assurance et se pose en pleine flaque) ou d'engorgement momentané (la goutte pendille un temps, puis s'élance à la rencontre d'un funicule intact; la période très courte qui succède au sauvetage donne lieu à une congestion, ou noeud, retardant le passage d'autres gouttes à l'endroit de la soudure) et, dans tous les cas, d'expansion lacustre. Ah, Laparesse! quand vous vous éveillerez, vous détruirez, honteux, l'objet d'une intéressante description, vous aurez mal dans le

cou, le pus garnira les angles de vos paupières, encroûtera vos cils, vous aurez l'haleine d'un hémorroïdaire en phase terminale, la peau des joues et du front couverte d'une grasse pellicule, et, plus haut, d'innombrables écailles, en réaction à la lampe braquée sur votre cuir chevelu; la langue ne sera plus qu'une loque asséchée, poussiéreuse, fendillée comme la plus grande partie des lèvres, d'ailleurs, où souvent des morceaux en volutes tremblent au passage de votre souffle; celui-ci n'évacue plus les poils morts de vos narines: de toute façon, d'un côté la dense morve stagnante, encore humide, bien postée, de l'autre quelques vieux parasites d'origines diverses devenus matière mucilagineuse, bien postée, elle aussi (qu'on ne me demande pas d'où je tiens ces informations), l'étanchéité à l'air, oui, de toute façon, est un obstacle infranchissable au souffle; vous verrez, Laparesse, vous sentirez, un pustule aura point en pleine arcade où le sourcil, craignant d'être partiellement décoiffé par la pousse, aura tôt fait de se mettre en bataille, et ce n'est pas tout, les oreilles, non, le palais, quoique les oreilles, ah, Laparesse, mon cher, vous trouverez vos oreilles inchangées, rouges, d'une rougeur que vos dizaines, j'exagère, que vos centaines de comédons, que vos pâteux dépôts jaunes, que vos coagulum parfois pris, à tort, pour un chapelet de grains de beauté, que vos longs poils cireux masquent à peine, une belle rougeur presque volée, semble-t-il, à d'autres parties de votre tête, je pense, en y revenant, à ce palais, pâle, sec et cependant

doux, je l'imagine avec plaisir, mais me rends aussi compte du malaise que vous éprouverez lorsque, de votre langue, un court instant, vous déplorerez l'aridité de son contact, tandis qu'en bas, les dents, en bas, coraux fétides au fond de votre mâchoire, pousseront un grinçant cri quand, d'un coup, vous aspirerez la mer; de grâce, ne vous éveillez pas. Vite, mon entraînement, ce qu'est lire, lire l'objet de ma distraction. D'abord, la mare grossissant près du bouton de la chemise, je préfère lui donner le nom de plaine, plus riche, stimulant mieux ma sensibilité, dont la prise me semble plus stable, plus propre à l'exercice déjà entrepris, plus vraisemblable aussi, en regard des fils tendus par le cerf-volant à tête de singe imaginé; voilà, dodelinon, dodeliné, retour, pleins feux sur la salive. D'un bond prodigieux, me voici réduit, enfoncé jusqu'à mi-cuisse dans un étang d'huile incolore, ça pue, je crois que je suis au centre, le pourtour, le rivage, et même au-delà, de toutes parts, l'étendue neigeuse qui m'entoure, bizarrement, semble flotter: c'est une plaine inondée. Je ne sens pas le vent, je suis à l'abri d'un, on dirait un de ces réservoirs à mazout visibles, souvent, près des ports, une pastille ronde, géante et blanche, une grosse caisse couchée sur le flanc, que je perçois, je me frotte les yeux, comme une image dans le fond d'une cuiller. C'est une vision fantastique, les cables aussi, je les vois plutôt courbes. Manque de profondeur, inutile de nager, je m'en approche, quel labeur, quel engluement, temps parfait pour un blasphème, quel essoufflement, je grimpe. Mais

qu'est-ce que j'entends? Hum! Je devrais au moins pouvoir répondre à cette question, ce que j'entends, mais qu'est-ce que j'entends? Ça manque d'air, ici, et je n'ai pas la tête à me réjouir du constat du silence, je n'aime pas le silence, j'étouffe plutôt, est-ce qu'on se réjouit à la perspective de tomber en manque d'air? non, réaction similaire vis-à-vis de l'absence, mais totale, de tout son, moi, je n'ai pas l'habitude de manquer de son, si on pouvait en emmagasiner dans une sorte de poumon auditif qui nourrirait l'oreille pendant que le corps se trouve en un lieu où le silence, que dire, le silence, peut-être serais-je enchanté, mais là (placer un blasphème ici), le temps vient où je touche quelque chose, c'est drôle de ne pas s'entendre rire. Une bulle. Ma fantastique vision s'explique, je suis dans une bulle; étonnant, quand même, ce que peut causer un bond prodigieux. Le visage de Laparesse, éclairé en contre-jour et continuant de penduler, me paraît d'une monstruosité descriptible, ce qui n'est pas banal, d'ici. Maintenant, crever la membrane, marcher quelque peu, entendre de nouveau, des sons nouveaux, salive bouillonnante, bullettes qui crépitent, sploutch mou sploutch, le sploutch mou, en faire une chanson, voici les câbles, voilà le tableau. Les lignes qui se tendent jusqu'au menton ploient en arcures inégales, ce sont plutôt des boyaux, leur diamètre, leur translucidité, tout cela a quelque chose de vertigineux, d'éloquemment céleste, je me noie dans l'idée que Jésus, lui-même, dut éprouver un sentiment semblable aux moments de son

illumination, de son ascension, et l'envie ne me manque pas, tout de suite, de m'introduire dans l'un de ces boyaux, sas divin, mais la puanteur, j'en ai assez de cette charogne.

La concision fait foi de l'acuité de mon commentaire, je prends conscience du caractère aérien de cette figure, il en va de même de son interprétation iconique, le dessin, j'en suis dégoûté, varie sans cesse, une oeuvre cinétique, comment décrire, dodelinon, dodeliné, c'est cela, mais je n'ai pas assisté à son origine, le premier funicule a peut-être même disparu, je n'ai, de la représentation, qu'un épisode, mais ça ne fait rien, l'harmonie d'une suite de mouvements peut fort bien révéler la potentialité de toute la série, c'est un souhait. Le premier filet, certainement le plus solide, effleure presque le bouton de la chemise, Laparesse a la tête penchée vers sa région pectorale gauche, le second, plus fin, ancré un peu plus bas, c'est perceptible, croise le premier en passant au-dessus de lui, tandis que l'autre, le dernier, plus long et plus courbe, balance légèrement sous le second qui, non, le troisième est plus court, moins courbe que le second, le premier passe sous le troisième, le second croise le troisième, plus courbe maintenant, que le premier, le premier, la tête roule vers le centre de la région pectorale, le second est sous le premier qui passe sous le second, le croise à nouveau, se retrouve au-dessus, mais sous le troisième qui le croise en sens inverse et se retrouve au-dessus du, de l'autre, à moins que ce ne soit lui, le troisième,

l'autre, ah, mettons le premier, le troisième effleure presque le bouton de la chemise, il l'effleure presque, le second s'en approche aussi, il est complètement sous le premier, mais croise le troisième qui se tend, nouveau croisement entre le premier et le troisième, le second au milieu d'eux, celui-ci balance vers le premier, il s'approche, il y a contact, mais ça ne dure pas, le troisième passe au-dessus du second, le troisième qui, le second, mais le premier, le premier se fracasse la tige sur le bouton de la chemise, le troisième s'amène rapidement pour le secourir, le second le suit de près, se détend, le double, le troisième réagit, le premier va s'accrocher, il va s'accrocher, au troisième, non, au second, non, il est tout près de s'accrocher, au second, non, léger soubresaut de la part de la tête, le premier rétrécit, s'élance dans un tournoiement pendant que le troisième se stabilise, le premier s'allonge, il flotte au-dessus du troisième, s'en approchant, il y aura heurt, brusque ronflement de Laparesse, le second laisse sur lui descendre une goutte, c'est émouvant, et le troisième accueille le premier régénéré, il s'arque davantage, on respire. Un tableau se dessine, immobile, la goutte mise à part, un diptyque: goutte sur fil, et tige sur fil. Ou alors: bâton de hockey tendu vers disque sur fil par un jour de verglas... (Placer une série de blasphèmes ici), non, Laparesse, ne vous éveillez pas! un monde se tisse entre votre bouton et votre menton, j'ai un monde à moi, dans cet espace, j'y étais! Comme c'est vain, tout ça, il va tout

(placer un blasphème ici, en faire un verbe et le mettre à l'infinitif) à l'intérieur de sa paume et s'en barbouiller la jambe du pantalon. Je dois trouver le moyen de lui parler avant qu'il ne mette la main à la bave. Mon histoire commence là, comme ça; Laparesse, dans le fauteuil, assoupi, le livre ouvert sur son ventre, va bientôt se réveiller, je m'approche de son oreille, je ne l'ai pas choisi, je n'ai pas choisi le moment où mon histoire commence, je n'y peux rien, je ne suis pas responsable.

Oui, maintenant l'histoire commence. Et, en effet, l'attente du réveil de Laparesse est un élément déclencheur, la fin d'une amorce. Mais il serait juste également de dire que c'est ici, ainsi, que mon histoire ne commence pas. Je le sais pour l'avoir maintes fois lue. Je n'en fais donc pas partie. Laparesse ne s'éveille jamais. C'est ce qui, en définitive, m'interdit la poursuite, ou plutôt la mise en chantier, de mon travail: lire. Le succès de cette histoire aurait été de conter l'aventure d'un lecteur professionnel, ou tout court, dans l'exercice de ses fonctions, en pleine activité; ou même, et là, on s'y attend un peu, de tirer une fable du commentaire d'un livre imaginaire. Au lieu de cela, le récit est profondément déceptif. Parce que le personnage de Laparesse ne se réveille pas, je me présente (dévoilant, par la façon maniaque dont je m'esquive de ma tâche, ma nature en déséquilibre) et me perds dans les méandres où m'entraîne ma distraction; je



m'y noie littéralement, et ce, en de multiples plongées. Que je sois écrivain (Dieu nous en garde), professeur, journaliste, éditeur, étudiant, chercheur, etc... sans nul doute, la lecture est pour moi une activité alimentaire; qu'un simple loisir puisse être perçu comme rébarbatif, cela semble improbable; la possibilité de me prêter le titre ou les traits d'un homme lisant pour son propre plaisir, aussi noble soit celui-ci, s'en trouve alors éliminée, car je repousse une obligation, je fuis le poids d'une responsabilité. On le sent déjà, d'ailleurs, le poids de la tâche motive l'échappée avec éloquence; et ma fonction sociale sera précisée subséquentement dans le livre. Hector, c'est ainsi que je me prénomme, Hector donc, est un lecteur alimentaire. Il faut attribuer sa volontaire inappétence à un goût démesuré pour les victuailles de l'art véritable, lesquelles ne lui apporteront strictement rien, sinon les tribulations, la déchéance d'un homme préférant la fable du monde à celle du livre, son gagne-pain. Laparesse dormant représente justement ce monde, cette fable, le piège de la distraction, car il s'agit bien, là, d'un envoûtement. Sous le charme, la vie prend un autre aspect. Se modifient alors, peu à peu, les rapports existants entre Hector et les siens. Au-delà de toute obscurité, ce livre raconte une histoire d'amour, et s'il a été dit, du récit, qu'il était déceptif, cela ne signifie en rien qu'il soit décevant; au contraire. Le récit déceptif désigne l'impasse dans laquelle se trouve le narrateur; il est le nom d'un potentiel exploité

en direction de l'échec; mais ceci donne naissance à un ravissement. L'entrée en scène de Lise, l'infirmière, fournit, quand j'y songe, un exemple patent de délicatesse et d'exactitude dans la peinture des événements; peinture vivace, agréablement filtrée par l'oeil d'aigle du narrateur, Hector, le gardien, le sauveur d'un feu qui, paradoxalement, le dévore. On s'aperçoit que l'arrivée d'un personnage nouveau menace la continuation du récit, quand Hector entend venir vers la porte le bruit régulier du crêpe en contact avec le bois franc. Son monologue, alors, s'interrompt: il craint; il craint la fin, l'éternelle suspension de son projet. Il pense, c'est l'infirmière, elle va le réveiller. Et il s'approche de l'entrée du bureau, puis se tient l'oreille coincée entre sa tête et le mur, au bord de l'embrasure de la porte, amplifiant le bruit des semelles qui se taisent, l'instant d'après. Instant total, instant de silence. D'autres livres en auraient pu tirer toute leur matière, mais il n'y faudrait voir, là, que leurre; car de part et d'autre de cette porte, mime d'un abîme où s'engloutissent les ponts, un volatile se moque: on respire. S'ensuit un court dialogue chuchoté. D'abord Hector, s'empressant d'éviter le son des coups, qui éventuellement, réveillerait Laparesse, il dit, Lise, Lise. Elle s'étonne. Mais assez vite, et sans s'interroger sur le petit jeu auquel semble se livrer son interlocuteur, elle répond par une question, elle dit, n'est-ce pas le jour où tu emmènes promener le chien? Hector allait promener le chien les vendredi et

lundi. Les autres jours, Laparesse s'en occupait lui-même. C'était une des choses qui séparaient les deux hommes. Jusqu'à maintenant; car Hector, et il se sait dans le pétrin, n'a aucunement l'intention d'emmener promener le chien aujourd'hui. Il pense, il n'est pas question, pour moi, d'emmener promener le chien aujourd'hui. Vivement, il ouvre la porte, se glisse hors du bureau, et la referme sans bruit. L'infirmière le scrute, interloquée. Elle a les cheveux qui dégoulinent aux abords de son cou. Le velouté de sa peau, à cet endroit, le parfum: Hector réprime, en lui, l'envie d'un bond prodigieux. Il lui explique la situation, le sommeil de Laparesse, son travail, les filets, l'art, la vie, etc... qu'il se trouve dans l'impossibilité d'emmener promener le chien aujourd'hui en raison de ce qu'il vient de lui expliquer, et il repart, le sommeil de Laparesse, l'art, etc... Il dit finalement, voudrais-tu emmener promener le chien aujourd'hui, sois gentille? Elle lui demande de s'écarter de la porte, c'est l'heure où je dois lui faire sa piqûre. Autrement dit, elle envoie promener Hector; et elle ajoute, j'ai encore les cheveux mouillés. Hector n'a pourtant pas le temps d'analyser l'état déconcertant qui l'envahit. Il lui faut agir immédiatement. Il a deux problèmes sur les bras. Tout va très vite dans son esprit. D'abord établir une échelle de priorités; les choses ont tendance à se simplifier quand on les dispose de façon claire sur une échelle de priorités. Il pense, premièrement l'affaire du chien. Si personne n'emmène le chien

en promenade, il éprouvera bientôt le désir d'y aller et se mettra à japper, courir, gratter aux portes dans le but d'être entendu de son promeneur, ce qui risque fort d'interrompre le sommeil de Laparesse, d'anéantir par surcroît, le tissu chéri d'écume. Et sans doute, si Hector explique au chien la situation exceptionnelle qui le prive aujourd'hui de sa promenade, celui-ci ne voudra rien entendre. Hector se dit alors, il faut duper le chien. Le moyen est tout trouvé; il s'agit d'être discret et délicat. Mais la manoeuvre donnerait amplement le temps à Lise d'administrer son injection à Laparesse, ce qui le réveillerait; on connaît la suite tragique, pour Hector, d'une telle éventualité. Il réalise que, pour des raisons de sécurité, il ne doit pas s'absenter et surtout, qu'il doit réviser l'ordre de ses priorités. Il pense, premièrement l'affaire de la piqûre. Il demande, que fait le chien? Elle dit, il dort, il est couché sur son tapis dans la cuisine, il dort tout le temps ce chien. Ce qui, d'après Hector, n'est pas vrai, car un chien toujours endormi n'adopte pas un comportement dictatorial dès qu'il juge venu le moment de sa promenade; et ce moment est sur le point d'arriver. Hector le sent, l'affaire du chien et celle de la piqûre doivent toutes les deux être résolues avec succès et immédiatement. Il dit, la fesse ou l'épaule? Elle dit, l'avant-bras gauche, c'est lundi. Voilà que les yeux d'Hector s'illuminent; il se demande quelle partie du corps de Laparesse correspond, dans l'esprit de l'infirmière, à la promenade du vendredi.

Il subit une grande poussée inspiratrice. Il s'élance à l'étage, saisit la bombe "forêt de printemps", et redescend aussitôt retrouver Lise qui se prépare pour l'injection. Il relève lui-même la manche, il dit, pique-le, mais ne le réveille pas; elle dit, je suis une professionnelle. Et Hector vaporise "forêt de printemps" dans la pièce, puis s'approche de l'oreille de Laparesse en imitant le vol d'un moustique. Elle lui dit que tout cela lui paraît invraisemblable; il dit, pique-le, z-z-z-z-z. Quand Lise nettoie la plaie à l'aide d'un coton, Laparesse émet un bref ronflement, mais n'en continue pas moins de baver. Cette réussite fantastique, Lise la doit un peu à Hector. Avec empressement, donc, mais sans trop y croire, elle consent à entrer dans le coup monté au chien. La manoeuvre s'exécute avec beaucoup de doigté. Hector lui met d'abord la laisse au collier. Puis, ils prennent le pot de fleurs séchées et la pile de magazines, sans oublier les gants et le chapeau de Laparesse, avec le banc sur lequel se trouvent ces objets, et déposent le tout dehors, à deux pas de la porte, en face de la maison. De même pour le fauteuil de l'entrée et le portemanteau où pendent des imperméables encore humides. Ils ajoutent le parapluie ouvert de Lise, qui s'égouttait sur le plancher, et les deux paires de claques sur le tapis de caoutchouc. Sur les dalles de l'extérieur, le décor est à peu près ressemblant. Il pleut, évidemment, mais on ne prive pas le chien de sa ballade pour une petite pluie. Hector rentre et enfile sa veste, laissant Lise prête à jouer son rôle

face à la bête. Elle rit, n'en revient pas. Il pleut. Hector s'avance doucement, doucement vers le chien, empoigne la laisse et se redresse très vite. Il met une main dans sa poche, craque sur le plancher. Le chien marche en regardant autour de lui; d'habitude on ne le tient en laisse qu'une fois dans la rue; il n'arrive pas à se rappeler du moment où on la lui mit. Ils traversent le couloir menant à l'entrée. Hector, nerveux, il dit, mon oncle est un peu fatigué, on va rentrer manger, hein, mon chien. Et les deux s'arrêtent devant la porte. Lise ouvre, elle dit, ç'a été long aujourd'hui! Hector se laisse tomber dans le fauteuil, il soupire. Lise se penche vers le chien, lui retire sa laisse et lui dit en le caressant, elle dit, mon beau, mon beau. Puis elle se tourne vers Hector qui accroche sa veste au portemanteau, il t'attend dans son bureau. Le chien les regarde. Il regarde aussi la porte. Dans un éclair, le chien comprend tout et va s'immobiliser sur le seuil, fixant la poignée. La porte s'ouvre. Le chien s'est suffisamment promené pour aujourd'hui, il retourne dormir sur son tapis.

## II

Aléa des allées, des venues, ma tête, mes mains, mes pas, mon gland. Ce livre, sur la table, je ne l'ouvre pas parce que, j'imagine, il me tue. Que mon oeil se pose sur le sac qui l'emballa encore, je bénis votre somnolence, les seules images qu'il me procure sont celles du parcours, le tracé, l'aller-retour ici-lui-ici, vaine équipée quand on pense, Laparesse, que je m'insurge, ce livre damné ne me parlera pas, je ne le lirai jamais. Tout ça, c'est possible dans l'ombre, ondoyant voile de ma voyagerie, je m'en souviens, je regardais la porte se refermer derrière moi, elle en mettait du temps, cette lourdeur vitrée, ce poids contenu par la mécanique, je retenais le chien qui se faisait les ongles sur les dalles, attendant le dernier claquement comme un signal de départ. Mais quelle tache, ce chien, comme si j'avais besoin d'un chien! Je suis bien content de m'en débarrasser. Voilà. J'ai pris vers l'est en longeant les vitrines, attentif au chemin, je ne pouvais plus compter que sur moi-même pour retrouver le trajet en sens inverse. J'ignore si j'étais convaincu de ma destination précise, je ne m'en rappelle pas, c'est vrai, je n'ai aucunement

souvenance de m'être posé la question. Mais je savais en revanche, à chaque pas, où je me situais, je n'avais d'ailleurs qu'à regarder autour de moi pour me rendre compte tout de suite, en une fraction de seconde tellement c'est naturel chez moi, d'où exactement je regardais cela qui était autour de moi. Mais je sentais bien peser la menace de m'écarter tôt où tard du chemin du retour, parce que celui-là, je savais précisément où il devait me conduire. Je me mis donc à réfléchir, je crois. Il fallait trouver le moyen de marquer ma route, et sans trop tarder, car ce jour-là j'avais des gaz affreux ou fiouzes, je les affublerai de ce nom désormais, formation onomatopéique assez juste en ce qui a trait au son discret de la fiouse, et assez proche de fuse, forme du verbe fuser qui décrit bien l'odeur pas discrète du tout de la fiouse qui brûle sans détoner, ou alors, peut-être le mot est-il le produit d'une lointaine condensation, virevolte soûle muse, fuse éolienne bouse, je ne suis pas certain. C'est en évacuant une émanation, que je me remémorai — je remuais le col de ma veste — un passage célèbre de la littérature. Mais je suis heureux de n'avoir pas eu de pain sur moi, des dizaines d'oiseaux se pointent à la vision du moindre crouton. Non, je cherchais une solution efficace. Par terre, trop peu de cailloux, pas un seul même, seulement quelques malheureux mégots, qui sait où m'aurait mené la quête d'une poignée de cailloux. Je n'avais avec moi ni plan, ni appareil photo à développement instantané dont j'aurais pu user tous les dix mètres



en me retournant un moment, me constituant ainsi une séquence à lire dans l'ordre inverse de la chronologie, ni magnétophone avec lequel j'aurais pu enregistrer ma voix disant le nom des choses sur mon passage, ni caméscope, outil précieux dont j'aurais pu me servir en le tenant de manière à ce qu'il conserve les images de derrière mon dos, ni craie, d'ailleurs ce sol, était-ce de l'herbe ou de l'herbe imitée? c'était vert, un vague vert. Je ne pouvais rien faire sinon avancer toujours vers l'est, en longeant les vitrines, en lâchant des fiousses, quelle odeur impossible, ça me revient. Peut-être aurais-je dû garder le chien. Non. Mais c'est en songeant à lui que finalement je trouvai une solution qui s'avéra tout à fait sûre. Je pris dans ma poche (oui, placer un blasphème ici, c'est un peu facile, mais mettons que j'avais une poche) un paquet de cigarettes presque neuf et me dis qu'en laissant discrètement tomber le long de ma route des bouts de cigarettes, je pourrais marcher sur le chemin du retour allant d'une marque à l'autre sans me tracasser. N'est-ce pas d'une sublime simplicité? Maintenant, il fallait aussi que je puisse identifier chacune de ces marques d'une manière indubitable, j'aurais pu les crayonner, mais on trouve partout des mégots couverts de messages crayonnés, de toute façon je n'avais pas de crayon. Le moment était venu où je devais tourner pour continuer ma route vers le nord. Je l'ai fait. L'endroit me semblait choisi pour accueillir le premier indice de mon passage, je pourrais certainement reconnaître les vitrines de ma précédente

direction, mais il me fallait marquer tout changement et, en outre, expérimenter ma méthode sans toutefois m'immobiliser trop longtemps; j'avais maintenant sur ma droite un assez long alignement d'immeubles semblables, sur ma gauche un pâté bas de maisons, je me trouvais dans une large allée piétonne, et ne désirant pas me faire remarquer, je feignis la déambulation ostentatoire pour le reste de mon parcours. La seule partie de cigarette utile à mon repérage était le filtre. Je pris le premier; j'appréciais sa spongieuse qualité en le roulant d'une manière attentionnée entre pouce et index quand je me mis à faire le geste, courant s'il en est un, de bien rentrer la queue de ma chemise à l'intérieur de mon pantalon. La longueur de ma veste, elle m'allait jusqu'à mi-cuisse, n'était pas du moindre secours. Je contractai mon ventre en admirant les panneaux publicitaires au-dessus du huitième étage des immeubles, la main entra d'un seul mouvement dans mon caleçon, de sorte que son éminence thénar put s'allonger entre mes fesses et permettre aux agiles pouce et index d'appliquer le filtre sur le seuil de mon cul. J'ignore si mon errance, déambuli, déambulo, était crédible, je posais littéralement un pied devant l'autre, zigzags sans trop d'envergure, je cherchais à perdre contenance, la prudence me dictait le pas. La fiouse vint, aiguë, je regardais alors un endroit sûr et bien en vue où déposer le filtre parfumé. Je mis la main dans une poche arrière de mon pantalon comme pour y chercher une aiguille, comme si ma poche avait été une botte de foin, remuai la paille

et sentis glisser hors de mon caleçon, puis le long de ma jambe le mégot que je récupérai doucement en le tenant par un poil. Trois pas plus loin, toujours vers le nord, je laissai choir, non sans avoir auparavant, par souci de sécurité, permis l'infiltration de quelque extrait de ma personnelle fiouse dans mes narines en compressant légèrement le mégot entre mes doigts, le premier indice de mon passage sous une échelle appuyée contre un immeuble du côté est. J'étais convaincu qu'aucun passant, posant le pied par hasard, n'évacuerait ma signature de ce mégot; on ne marche pas sous une échelle. Il me restait une vingtaine de cigarettes et j'avais calculé qu'en répétant, déambuli, déambulo, l'opération tous les douze ou treize pas, l'aller de mon parcours s'en trouverait probablement couvert. Je pris donc la décision, m'y sentant obligé, de prendre une nouvelle direction; l'ouest s'offrait: en fait, je contournais le pâté bas de maisons qui se trouvait tout à l'heure sur ma gauche, qui s'y trouvait aussi au début, d'ailleurs il était encore là. Ah, Laparesse, certainement vous n'avez jamais soupçonné de telles précautions de ma part, c'est l'obéissance, aussi relative pourra-t-elle vous paraître désormais, et le dévouement d'un lecteur consciencieux, qui m'indiquaient la marche à suivre afin de réussir ma mission, rapporter le livre, même si le chemin, que je suivais maintenant vers l'ouest, se parcourait avec difficultés tant la circulation était dense et semblait anarchique. Mais ce désordre ne comportait pas que des désagréments. Si le repérage de lieux propices à

l'accueil de mes filtres s'effectuait dans l'inquiétude, je profitais au maximum de l'intimité que me procurait la confusion du mouvement ambiant, je me sentais anonyme et isolé, caché, du moins suffisamment pour m'adonner au chargement délicat desdits filtres sans crainte d'importuns regards ou, je ne sais pas, de sorte qu'au bout de quelques mètres j'avais mis en boîte un nombre de fioules équivalent à celui des cigarettes qui me restaient. La multitude des pas allant, venant en tout sens peut aisément s'expliquer. Je ne me rappelle plus quel jour on était, j'avais d'abord cru que c'était un jour de promenade pour le chien, mais tous les jours en sont, je veux dire, j'avais d'abord cru que c'était un de ces jours où j'emmène promener le chien, mais non, parmi toutes ces traces, ces pattes qui allaient, qui venaient, devant, derrière, de part et d'autre, nulles ne me semblaient être celles du chien. C'était donc un jour quelconque, et pourtant, il y avait sur ma droite un comptoir marchand particulièrement fréquenté, peut-être un bureau de change, ou alors, en tout cas il s'y échangeait de l'argent, je le voyais, quelle désolation, les gens s'approchaient, faisaient la queue un moment, ils avaient tous un portefeuille à la main, y jetaient un oeil, chacun, chacune observait le portefeuille qu'elle portait à la main, qu'il portait à la main, parfois certains se donnaient en spectacle, mettant leur portefeuille en évidence quand ils l'avaient fort bien garni, d'une épaisseur presque, presque deux même, ou fort beau, tandis que d'autres l'avaient

beaucoup plus léger ou plus ordinaire, les regards, curieusement ou jalousement, allaient d'un portefeuille à l'autre et parfois se posaient sur un visage fier ou rougissant, cela dépendait, j'imagine, du portefeuille. À tour de rôle, les clients et clientes s'adonnaient, avec le préposé au comptoir marchand, au commerce suivant: le client pose son portefeuille sur le comptoir, le préposé observe le portefeuille, le palpe, le retourne, le préposé apprécie le portefeuille, le client s'appuie sur le comptoir, il regarde le préposé, le préposé effectue des calculs, il tient le portefeuille entre ses mains, le préposé dit un nombre au client, le client jette des regards aux alentours, le préposé pose le portefeuille sur le comptoir, le client tend des dollars au préposé, le préposé prend les dollars tendus par le client, le client cesse de s'appuyer sur le comptoir, le préposé compte les billets, le client tend la main, le préposé donne d'autres billets au client, le client compte les nouveaux billets, le préposé ajoute des pièces de monnaie, le client prend la monnaie et la dépose par une fente dans une boîte sur le comptoir, le préposé donne un papier au client, le client lit le papier et le met dans le portefeuille, le préposé disparaît, le client attend, le préposé réapparaît muni d'un sac, le client pointe le portefeuille du doigt, le préposé enlève une empreinte du portefeuille, le client observe le travail du préposé, le préposé emballe le portefeuille et tend le paquet au client, le client refuse le paquet, le préposé applique une bande adhésive sur le paquet

et le retend au client, le client prend le paquet, l'apprécie, le client s'en va. Toutes ces opérations avaient, à ce qu'il me semblait alors, un but illicite, mais je ne saurais expliquer mon intuition, quelque chose dans l'air, je suppose, je vivais des instants où j'avais l'impression très forte d'avoir du nez. Je pris un air distrait et semai un filtre à proximité du comptoir marchand, à un endroit du sol où depuis plus d'une minute personne n'avait mis le pied —le filtre y demeurerait en sécurité jusqu'à mon retour, je le sentais—, et je me dirigeai ensuite vers le nord, contournant la foule affairée, permettant aussi à deux ou trois fiousses, qui faisaient la queue depuis un temps dans mon rectum, de siffler sous ma veste. Cela me fit lever la tête. En face, non loin de moi, je pouvais voir commencer une série de petits édifices identiques alignés d'ouest en est, des habitations moins chic que les immeubles remarqués précédemment, moins élevés aussi que ceux, par exemple, dont la façade donnait sur la grande allée à ma gauche, au coin de laquelle la première de ces modestes constructions se situait. Le détail révélateur, pour moi, du caractère modeste de ce complexe immobilier, n'était pas tant la pauvreté architecturale de l'ensemble, mais l'étroitesse des ruelles séparant les blocs l'un de l'autre. J'allai larguer un de mes filtres au coin de la première de ces ruelles et me mis à marcher vers l'est; j'avais toujours le comptoir marchand sur ma droite, c'était, pourrait-on dire, une grande surface. Je me demandais si ma conduite convenait à la nature

de ma mission, si je finirais par trouver le livre, si je laissais un nombre suffisant de mégots sur ma route, si j'arriverais à les retrouver tous, et cependant, je me sentais bien, ni las, ni tendu, la marche me plaisait, l'atmosphère, j'avais fini de me tracasser au sujet du comptoir marchand, le bonheur, déambuli, déambulo, dans mon caleçon je bandais plein nord, la fiouse se faisait plus rare, le souvenir d'une bouche, et chez Théra, et chez Théra... soudainement la musique me vint aux oreilles quand j'entendis une chose qui me parut être, à ce moment précis, le cri d'un âne. Mais ce n'était pas le cri d'un âne, ce n'était pas non plus le moment de trouver une nouvelle désignation pour mes fiouses qui, même plus espacées, demeuraient toujours chantantes, c'était Monsieur Lily, à trois mètres en face de moi, je le connaissais, je m'approchai de lui en lui disant que c'était vous, Monsieur Lily, je n'avais pas reconnu votre voix. Il me regardait, je voyais ses oreilles, je savais qu'il m'avait entendu, mais il ne répondit pas. Monsieur Lily était un peu gras et portait de multiples colliers, ses gros talons accentuaient la singularité de sa démarche, son corps penchait légèrement vers l'avant. Ainsi, marcher à ses côtés, et c'est ce que je faisais présentement, me mettait constamment en déséquilibre; il était mon guide et je le suivais de plusieurs façons incertaines, parfois ma tête vis-à-vis de sa tête et mes pieds précédant les siens, parfois ma tête derrière sa tête et mes pieds vis-à-vis des siens, parfois ma tête en avant de sa tête, je

marchais alors à reculons, nos corps se rapprochaient l'un de l'autre, ils avaient la même obliquité, mais celle-ci ne durait jamais qu'un temps très court, le nombre des positions de notre accouplement piéton était inconsideré, cela m'éreintait, tandis que Monsieur Lily, passif, allait imperturbablement. À un moment, je me mis à m'interroger, j'oubliais de marquer ma route, j'oubliais ma mission, je devins confus, ma bouche parla toute seule et dit quelque chose comme Monsieur Lily, pourquoi vous suis-je et qui sommes-vous, ce devait être une question. Monsieur Lily me dit en réponse que très cher Hector, quand cesseras-tu de mettre cet affreux Monsieur entre nous, c'est toujours la même chose, c'est Madame, Madame, ou simplement Lily, ou simplement Madame, qu'il faut dire, Hector, très cher, comprends, Hector, Madame Lily, Lily est un nom de femme, je ne suis pas un monsieur, je suis une femme, Hector, une femme, une madame, ça peut t'entrer dans la tête, Hector, une femme, tu suis une femme depuis tout à l'heure, arrête de l'appeler Monsieur! Nous avons descendu vers le sud, puis rebroussé chemin jusqu'au lieu de notre rencontre, puis tourné en direction de l'ouest, nous atteignions la grande allée, tout près du lotissement populaire, j'étais halluciné, je veux dire, ses paroles me tintaient encore dans les oreilles, j'étais abasourdi. Pauvre Monsieur Lily; j'admets qu'il devait sans doute assez mal supporter ce nom, mais un nom, même féminin, ne donne pas la féminité; pauvre, pauvre Monsieur Lily; pouvais-je quelque chose pour lui? Je lui dis que vous savez,



les noms, les choses, les noms, les êtres, vous savez. Et je renchéris en disant qu'on risque parfois de prendre le nom pour la chose, mais, vous savez, il ne faut pas vous prendre pour un nom, Monsieur Lily. Nos visages se faisaient face, j'éprouvais de la difficulté à le précéder, il me dit que Monsieur, que fais-tu du Monsieur? Pauvre Monsieur Lily, il ne voyait pas que je tentais de lui ouvrir les yeux, c'est normal, et il prit mes mains et les amena sous ses colliers: nous tombâmes (enfin le repos); j'étais un peu sonné, le faîte d'un immeuble vacillait au-dessus de la chevelure de Monsieur Lily dont le front prenait l'empreinte de mon menton, la posture n'était pas nouvelle, seulement nous ne marchions pas; nous nous relevâmes. Il me dit qu'alors, ça, qu'est-ce que c'était, ça, c'est quoi, ça? Et je pensai à Lise, me demandant si elle et Monsieur Lily pouvaient avoir quelque chose en commun, par exemple le sexe, et, tout de suite (placer un blasphème ici), je me rendis compte que je subissais un terrible accès de crétinisme: le sexe de Lise n'appartient qu'à Lise, c'est le sien, Monsieur Lily en a nécessairement un autre, n'importe, mais le sien, pas celui de Lise. Mais je n'avais pas envie de m'étendre de nouveau sous le sujet, alors je lui dis simplement qu'il ne faut pas vous en faire, Monsieur Lily, vous êtes un peu musclé, c'est tout. Rien ne sortit plus, pour un temps, de nos bouches. Notre marche singulière se poursuivait vers le sud, en droite ligne si on la compare à celle d'un atome filant sur une droite ligne, je devenais, à chaque pas, de

plus en plus épuisé et, conséquemment, je cherchais à m'accrocher de plus en plus souvent à ses colliers dans l'espoir d'une chute qui me procurerait un instant de repos, mais aucune de mes tentatives ne réussit. Monsieur Lily semblait d'ailleurs apprécier de moins en moins qu'à reculons je marche devant lui. Je persistais pourtant, pendu à l'idée folle (placer un blasphème ici), non, je ne me rappelle pas à quelle ridicule idée je pouvais être pendu, d'autant qu'avec le recul, une telle idée me paraît difficilement concevable. Nous arrivions au bout de cette, comment dire, comment rendre sensible, ah, l o n g u e allée entièrement bordée sur la droite par une succession, maintenant classique, d'immeubles de huit étages, et Monsieur Lily sembla vouloir s'arrêter. Il levait la tête, scrutait le dernier étage d'un des bâtiments, ou peut-être l'avant-dernier; moi, je récupérais, manipulant quelques filtres au fond de ma poche, déplorant la vanité de leur état alors même que je constatais, cela avec une tristesse accrue, leur perfection mécanique, mes filtres, désormais condamnés au mépris vomitif d'une odeur avec laquelle je me serais intensément réjoui de renouer, si j'avais pu laisser de chacun d'eux émaner la certitude que je n'étais pas perdu, mes filtres, qu'allais-je faire maintenant de vous? Les oublier bêtement au fond de ma veste, car je me mis à penser au livre, Monsieur Lily en tenait un à la main, il marchait devant moi, je reculais devant lui, derrière moi l'est, nous longions des vitrines, fallait-

il les reconnaître? je voyais aussi un pâté bas de maisons, nous le contournâmes vers le nord, puis vers l'ouest jusqu'au milieu de la grande allée. Cher homme, il m'avait fait tourner en rond. Je lui dis que ce livre que vous avez là, Monsieur Lily, mais je n'achevai pas ma phrase, de toute façon, ça n'avait plus aucune importance, ça n'a plus aucune importance. Il tenait le livre à la main, bientôt celui-ci serait emballé et je le prendrais sous mon bras, tel fut le dessein. Le fait est que j'en avais assez d'être là, il vient toujours un temps où être lasse quand là ennuie. Et je me sentais le dos meurtri par notre accouplement piéton, cela avait trop longtemps duré. Le lieu de mon périple s'était beaucoup calmé: personne sauf Monsieur Lily, là-bas, errant dans les ruelles, comme un mensonge ou, je ne sais pas, on trouve de tout dans l'ombre des ruelles éloignées. Encore un effort, le dernier avant de tenter une sortie, d'oublier Monsieur Lily, là-bas. Je fis quelques pas vers l'est en obliquant ensuite sensiblement vers le comptoir marchand où je mis le pied sur l'un de mes bouts de cigarettes. Je tirai les autres de ma poche et les écrasai l'un à la suite de l'autre, imaginant une petite fumée jaune jaillir de chacun d'eux, puis flotter lourdement auprès de mon soulier. Je m'éventais le visage avec le livre dans son sac, et la petite fumée, je la voyais.

Cet épisode de l'histoire d'Hector me rappelle de façon assez étrange, un autre livre relu quelques années auparavant,

### III

mais dont je n'arrive pas actuellement à retrouver ni le titre ni le nom en raison (sans raison), en raison (sans raison) d'un blanc ou trou ou liseuse, oui, peut-être en raison (sans raison) de la liseuse où Laparesse, selon mon voeu, l'a placé, car je tiens à ce que demeure intact ce livre qui me fut offert lors d'un souper mémorable donné chez un couple d'amis étudiants en philosophie habitant, à l'époque, à une vingtaine de minutes de marche d'ici, un vaste trois pièces tréflé au sous-sol d'une maison de la rue Turnbull, où s'entassaient, au milieu d'une surcharge de statuettes de bois, plomb, plastique, plâtre et jade imité, de meubles périphériques, d'appareils électriques, de victuailles d'ethnies diverses, de convives déguisés et autres cadeaux de mariage, les toiles nauséabondes d'un artiste qui fut le sujet de conversation durant plusieurs heures, car il était absent, mais nous imposait néanmoins de manger à même l'immense nappe d'épais coton étendue sur le tapis du salon et de vomir, si jamais l'envie venait à se faire sentir, dans une barque située entre deux originales distributrices de noix, sculptées en forme de

strychnées, qu'il avait offertes lui-même pour l'occasion unique de ce festin ou de cette orgie, on peut imaginer le pire car nous avions tous jeûné depuis la veille de ce repas que nous souhaitions inoubliable, et Dieu sait, s'il a eu le coeur assez solide pour y assister du début à la fin, qu'il le fut dans toute sa durée et peut-être davantage vers la fin, ou plutôt à partir du moment où je revins avec un casse-noix, objet manquant qui m'obligea à l'aller quérir, avec la prestesse dont j'étais encore capable, chez la voisine du dessus, veuve d'un zédétique ignoré de mes amis étudiants philosophes, qui, lorsqu'elle m'ouvrit sa porte, prit un air tellement ahuri qu'il me fallut plusieurs minutes pour lui refixer les bras en manipulant à tâtons par-dessus l'étoffe de ses manches, pendant qu'elle me parlait de feu son mari, de la grande érudition de celui-ci, et surtout du livre dont j'étais le légataire en tant que premier sollicitateur du casse-noix depuis le départ douloureux, disait la dame, du vieillard défunt qui avait été trouvé tel alors qu'il semblait lire encore ce livre dont on lui avait fait cadeau en remplacement d'un chien aimable mort dans un accident de la circulation sanguinaire, qui prévaut encore maintenant car il n'est pas rare que les feux cessent subitement de fonctionner à cet endroit précis, à cinq minutes de marche d'ici, au carrefour de l'autoroute Dufferin-Montmorency et de la rue Saint-Jean, où des témoins avaient vu d'abord une Galaxie 500 noire immatriculée au Connecticut heurter le chien, l'aimable chien qui croyait obéir aux signaux de l'agent de police,

puis le propriétaire de cette même voiture ouvrir la portière et s'agenouiller auprès de l'animal tremblant et le caresser, puis lui fermer les yeux, puis le tirer par les quatre pattes jusqu'au bord de la chaussée, puis retourner dans sa voiture pour en ressortir presque aussitôt muni d'un papier, d'un crayon et d'un livre qu'il croyait être un ysopet, puis griffonner hâtivement une note et la déposer à l'intérieur du livre qu'il avait retiré respectueusement de la poussière cinquantenaire de la bibliothèque d'une tante âgée et précieuse qui avait repoussé sans cesse la lecture de ce livre chéri, l'avait repoussée sans cesse pour laisser grandir en elle son désir de plonger dans l'existence rêvée des mots, l'existence du livre rêvé, l'existence rêvée des mots rêvés du livre rêvé de l'existence, dont depuis des années elle avait une envie folle, mais repoussait, chaque jour un peu plus difficilement, l'étreinte sacrée, de peur, peut-être, de consommer dans la fébrilité et sans s'être adéquatement préparée cet objet caressé par ses mains les dimanches, cet objet regardé une dernière fois avant d'éteindre pour la nuit, cet objet ouvert parfois dans l'intimité de ses yeux clos où elle laissait s'infiltrer dans son corps l'odeur sucrée du papier jauni et de ses doigts sales de fumée qu'elle exhalait de façon quasiment continue, jusqu'au jour où, solitaire et pâissante, elle fut déclarée atteinte de xérophtalmie, mal qu'elle interpréta comme une punition du destin à son péché d'idolâtrie, et qui la conduisit à ranger parmi les rayons encombrés de sa chambre, ce livre

jamais lu et tant aimé, qu'elle avait reçu en héritage d'un ancêtre d'Irlande mal connu de ses proches, mal connu de tous, tellement mal connu qu'il est à peu près impossible de dire la moindre chose au sujet de sa personne, car sa vie s'était passée dans le secret et le calme d'un wagon de queue déraillé et oublié dans un champ, où il s'était retiré après avoir engendré d'une façon mystérieusement discrète des fils et des filles qui, soit demeuraient avec leur mère remariée à un épiciier établi dans le centre du pays, soit étaient partis à la ville, tandis que lui s'accrochait à la côte sud-est, au village de sa jeunesse, où il allait parfois discuter du prix des langues marinées avec le nouvel épiciier, ou faire une partie de dames avec un autre cocu, ou prendre son courrier au bureau de poste qui avait reçu pour lui, cela faisait environ quatre années maintenant qu'il habitait son wagon dans la plaine, une lettre d'un étranger lui proposant un livre unique, d'une valeur inestimable, lui disant qu'il avait été choisi entre des milliers pour bénéficier de cette offre sans égale et qui ne se répéterait jamais, qu'il recevrait bientôt le livre pour un examen gratuit de dix jours, délai au-delà duquel on considérerait son silence comme une acceptation définitive, en vertu de quoi il devrait faire parvenir à l'étranger qui l'avait si gentiment choisi, la somme de quatorze shilling et six pence, somme dérisoire, se disait l'ancêtre en postant ses pièces bien emballées dans un colis cylindrique, après avoir épinglé à son col l'amulette anti-scarlatine que lui avait gracieusement

offerte l'étranger de Paris, qui, depuis plus de douze semaines, cherchait sans relâche à se débarrasser de ce livre qu'il avait recommencé une dizaine de fois sans jamais se rendre jusqu'au bout, invoquant toutes sortes de raisons dont la plus fréquente et la moins vraisemblable était la fatigue due aux voyages, parfois en fiacre mais le plus souvent sur une chancelante draisienne, que lui imposait son titre de vicaire volant du diocèse de l'Île de France, territoire où il ne se passait pas trois journées sans qu'un curé ne réclame sa présence auprès d'un mourant, ou ne lui confie quelque autre besogne jugée basse, comme une messe par exemple, de sorte que le dévoué vicaire, contrairement à nombre de ses collègues qui vivaient leur sacerdoce à l'ombre d'un glorieux loisir, se vit forcé de reconnaître qu'en dehors de son missel pleine peau, véritable don de son père si l'on considère le prix ridicule que celui-ci en avait exigé, la littérature lui était proscrite, et donc, par obéissance au signe divin, ou par habitude, ou connerie pure, qu'il devait faire disparaître le rappel de cette désolante proscription, sans toutefois le détruire, au risque d'attrister le cœur et peut-être d'assombrir pour un temps la beauté de celle qui, en lui remettant le livre, avait murmuré que l'art éveillait parfois, lui aussi, un désir, et qui avait le bonheur de se prénommer Ugénie, belle Ugénie, migratrice de Paris, elle allait le long de la Seine, tout le long de la Seine en Paris, et changeait, changeait de rive, à chaque pont, sur ses petites pattes à pont, Ugénie, prénom



pour le moins extensible qui avait inspiré maints librettistes et envoûté le misérable qui lui avait offert le livre, un homme se faisant appeler le Sorcier en raison des formules incantatoires, impossibles à transcrire, qu'il criait en bougeant les bras, en commençant par lever le gauche à hauteur d'épaule vers l'avant, puis le droit vers le ciel, puis le gauche vers le ciel, puis le droit à hauteur d'épaule de côté, puis le gauche vers le sol et le droit vers le ciel, puis le gauche à hauteur d'épaule de côté et le droit à hauteur d'épaule vers l'avant, puis le gauche vers le sol et le droit vers le ciel, puis le gauche à hauteur d'épaule vers l'avant et le droit à hauteur d'épaule de côté, puis le gauche vers le ciel et le droit vers le sol, puis le gauche vers le sol et le droit à hauteur d'épaule de côté, puis le gauche oblique vers l'arrière vers le sol et le droit vers le ciel, puis le gauche à hauteur d'épaule vers l'avant et le droit oblique vers l'arrière vers le ciel, puis le gauche vers le sol, puis le droit à hauteur d'épaule vers l'avant, puis le gauche vers le ciel, puis le droit vers le sol, puis le gauche oblique vers l'arrière vers le ciel et le droit à hauteur d'épaule de côté, et ainsi de suite ou à peu près, car à partir de ce dernier mouvement le Sorcier improvisait, semblant s'adresser à un ange imaginaire, mais qui s'était pourtant posé à l'endroit où se tenait Ugénie au moment où le Sorcier la vit et, ayant compris le signe de sa mort prochaine, interrompit ses mouvements de bras afin de détacher de son pied le livre qui l'avait accompagné durant les soixante

dernières années, ce livre plus durable que le bois, le cuir ou le métal, qui corrigeait son infirmité, sa jambe courte, depuis l'instant magique où, perdu, seul au milieu de la savane, abandonné par sa famille nomade qu'il n'arrivait plus à suivre, fatigué et prêt à mourir, à se laisser croquer par le premier venu déguisé en fauve, maudissant un baobab de lui avoir infligé le port douloureux d'une jambe qui ne lui allait pas, tout en creusant une fosse spacieuse où il pourrait reposer jusqu'à la fin de son pourrissement, sa main déterra un objet qui n'était ni une pierre ni un os, qui, sans être mou, pouvait prendre plusieurs formes intrigantes dont l'une ressemblait à un oiseau sans tête ni queue, qu'il alla déposer sur une haute branche de l'arbre et surveilla pendant sept jours et six nuits, sans que l'oiseau, même s'il remuait souvent ses ailes, ne s'envole, ne chante ou ne change de position, ce qui désola le Sorcier quand il vit le soleil se coucher, puis les branches remuer dans l'ombre que le vent ramenait du bout de la terre, puis l'oiseau lourdement tomber sur le sol en reprenant sa forme primitive que le Sorcier, empli de doutes, approcha dans l'intention de le fouler avec le bout de sa jambe courte, sans penser qu'épuisé, il découvrirait le confort de la station verticale, sentirait la douleur s'absenter de sa hanche, puis qu'il promettrait, pour acquitter sa dette envers le baobab, de marcher toute sa vie sur la surface du monde afin de dire comme il était miraculé, et, finalement, qu'il chausserait ce livre qui avait passé plus de mille ans dans la terre

après avoir été égaré dans un marais par un héraut arabe en route vers le royaume du Prêtre Jean, après, aussi, avoir fait la joie d'un infatigable mâcheur de qat qui l'avait emprunté au grand-père de l'une de ses femmes, un ancien guerrier perse jouissant maintenant d'un repos mérité, car pas moins de trois mille têtes ennemies, sans compter celles des chevaux, des ânes et des chameaux, étaient tombées sous son sabre puissant qu'il avait d'ailleurs baptisé le tranche-perse, contribuant ainsi, et d'une manière honorable, au renversement de la dynastie sassanide, sans, en revanche, avoir pu participer à la dernière bataille, en raison d'une blessure au poignet qui le laissa sans main gauche pour manier son sabre pesant, immobilisé et inutile, transformé, pour lui, en objet de contemplation, en rappel de sa vie guerrière, sa seule vie, jusqu'au jour où un oriental vint lui échanger le sabre encore taché de sang contre le livre que celui-ci avait prétendument acheté, pour cent pièces d'or, d'un des fils de Muhammad, le prophète, lors d'une rencontre que fit l'oriental au cours de sa quête du sabre fameux, mais l'oriental était mal vêtu et ses dires des mensonges, car il avait dérobé le livre, alors enrubanné d'un tissu laineux, sur un navire marchand au large de la mer d'Oman, sans même connaître la nature de cet objet que le second, cloué sur un tabouret face à une table au milieu des rameurs, cloué, les yeux en larmes, paralysé par la myopathie, tenait sur ses genoux en attendant, croyait-il, que passe son mal, mais le mal empirait d'autant plus que le pauvre second fut incapable de

crier, il n'était plus un homme, il n'était même plus second, il ne put éloigner des mains du fripon le livre que sa mère lui avait fait jurer de manipuler avec le plus grand soin afin de le préserver de toute souillure, d'éviter le froissement de ses pages, le racornissement de la matière dont il était fait, de s'assurer, aussi, de toujours le conserver en lieu sûr, à l'abri des rayons du soleil, du grand vent marin, de l'humidité et surtout des voleurs, et elle ajouta bien d'autres choses, sans s'arrêter, jusqu'au moment où le fils jura, impatient et pressé, et elle lui confia le livre tout en connaissant les risques de la haute mer et la progressive maladie de son fils, dont, par ce cadeau, elle souhaitait alléger les souffrances, pour un temps, même fugace, pensait-elle, car elle avait récemment constaté la peine avec laquelle le garçon se bottait, et croyait de moins en moins en la doctrine du charlatan de Lamía, qui lui avait échangé pour plusieurs mesures de tissu laineux, une grande valeur donc, le livre qu'il disait avoir rapporté de son lointain pays et détenir d'un vieillard méditatif accroupi depuis plus de six cents ans au pied du Parnassos, au milieu d'une minuscule plantation de jujubiers lui fournissant la nourriture nécessaire au maintien de sa force vitale qu'il puisait également dans la lecture commencée dix jours après qu'il eût pris place parmi les arbustes, et qu'il fit d'abord verticalement de haut en bas et de droite à gauche, puis de bas en haut et de gauche à droite, ensuite horizontalement de droite à gauche et de bas en haut, puis de gauche à

droite et de haut en bas, les quatre fois jusqu'à la fin, sans jamais faillir, méditant chacun des mots du livre, le premier à l'aube, le deuxième après le repas de midi, le troisième après le repas du soir et le quatrième avant de s'étendre pour la nuit, cette durée ténébreuse pendant laquelle son corps s'agitait de spasmes et se couvrait de sueur, son esprit furieux le contraignait à revivre la scène d'orage qui fit de lui l'accroupi des jujubiers, pendant laquelle, toujours, il se revoyait lapidant l'imberbe macédonien de ses trente ans, avec qui, pourtant, il avait découvert les plaisirs vigoureux de l'étreinte et la violence des mots tendres et les chaînes des jeux et la naïveté des sens et la fausse docilité et le goût des ongles excrémenteux et celui des vers sortant de la grotte de l'amour et, tout compte fait, la joie de la propriété, mais aussi, par contre et peut-être surtout, la lourdeur de la culpé issue du meurtre sans cause et du désir assouvi dans son cadavre, à lui, l'aimé, l'imberbe macédonien qu'il avait continué de frapper jusqu'à ce que ses propres mains soient couvertes de plaies, jusqu'à ce que, sous lui, il n'y ait plus de visage, plus de bouche, plus d'odeur des fruits de leurs jeux, mais seulement une face qu'il se mit soudain à embrasser, seulement une face creuse dans laquelle il but, où il emplit ses mains pour ensuite s'oindre avant de mettre en terre, pensait-il, au milieu des jujubiers, le corps de l'enfant qui avait choisi ce lieu et cette heure, à l'ombre de la montagne, pour lui faire un présent, le livre dont il n'avait pas eu le temps, finalement, de

copier un autre exemplaire pour son maître, le hiérophante, dont l'ultime projet était de s'approprier la paternité du livre en supprimant et l'original et le copiste, une fois le travail accompli, ce qui aurait fait de lui un grand homme et, peut-être, lui aurait ramené quelques fidèles, ou même, le peuple entier se serait rallié à lui, mais, comme il est plutôt rare de réussir à tromper l'Histoire, le hiérophante ainsi que sa contrée déclinerent, chutèrent jusqu'à l'extinction inévitable et définitive, dans les circonstances, car la ruse, cette fois, ne fut jamais qu'une idée, le simple désir ambitieux d'un hiérophante ne présidant plus que des assemblées mortes et sans ferveur, gardant secret son projet, par crainte de sa propre destitution, et secrète aussi la connaissance du livre dont il avait fait l'acquisition en Syrie, en participant à un rite sacrificiel, parmi des grands prêtres d'une autre croyance que la sienne, sous une grande tente dressée au milieu du désert balayé par le vent qui fouettait les pans de l'entrée, faisait onduler par secousses les peaux étalées, s'obliquer le feu et s'animer les ombres d'où semblait provenir son sifflement grave, et dandiner les lances appuyées au fond, puis étendre l'une d'elles, qui tinta, fit tinter l'amphore vide près d'une table où brillaient une dague, un poignard puis un flacon d'huile que vint déposer celui des grands prêtres qui avait entendu le panégyrique du hiérophante après avoir pris, des mains du scribe en train de donner à un taureau la tête d'une brebis qu'il dessinait sur le sol entre des peaux écartées, le livre,

celui-là même qui entraîna la mise à mort du faux prophète, disait-on, qui l'avait dicté au retour d'un voyage dans le sud, d'un endroit dont il ignorait le nom, où il fut frappé, disait-il, comme par une horde de béliers de feu, par la lumière vive et éblouissante du soleil, à tel point que sa barbe et ses cheveux en devinrent plus pâles, et son corps asséché, l'obligeant à sortir les mots de sa bouche pâteuse, les dizaines de milliers de mots d'abord écoutés et rigoureusement mémorisés, car sa tâche n'était point de transmettre le squelette d'une légende ou de conter un mythe d'une façon attrayante pour le peuple, mais de conserver l'ordre absolu à l'intérieur du défilé des mots, du premier jusqu'au dernier, de veiller à ce que le premier demeure le premier, et le dernier le dernier, ainsi pour chacun d'eux, car ils avaient tous une place unique dans le livre, comme lui-même avait une place unique, un rôle, ce rôle pour lequel il avait été choisi, qu'il avait accepté d'assumer même si la mort et le titre de faux prophète viendraient récompenser sa réussite, il se soumit et écouta parler Dieu, tout en posant son regard sur les choses maintenant silencieuses aux alentours, la mer, les arbres remués par le vent, les bêtes du ciel et du sol, toutes ces choses qui s'étaient tues pour laisser les oreilles du faux prophète aux seules paroles émises par Dieu qui dictait le livre à distance, c'est-à-dire du haut de son corps céleste, donc de fort loin, Dieu qui, en fait, relisait et révisait et corrigeait à mesure, il parlait le texte pour la première fois, et non sans un certain

chatouillement au coeur situé on ne sait où, sans une certaine fierté, car il jugeait ses paroles assez sonnantes et même, parfois, musicales, se disant, sans s'interrompre, qu'il aurait dû faire cela bien avant, que si c'était à refaire, il donnerait le livre en premier et le monde après, pas l'inverse comme le hasard semblait l'avoir décidé, se disait-il, toujours dictant, toujours plus gonflé de fierté et d'orgueil, ce qui le forçait à parler de plus en plus fort afin d'être entendu des oreilles du faux prophète, si loin et pourtant à portée de souffle, Dieu n'avait pas à expliquer cela, lui qui savourait un extraordinaire instant de gloire avant de s'effacer derrière l'oeuvre dont il n'était, finalement, que le traducteur, fonction de la plus haute, non pas noblesse, mais divinité, si l'on considère l'ampleur et la difficulté de la tâche, car l'oeuvre était en silence, Dieu avait à traduire du silence, traduire le livre écrit en silence, ou plutôt le livre silence, il devait le mettre en mots, chose impossible dont il était le seul à qui elle pouvait être confiée, comme s'en était rendu compte l'archange qui lui avait abandonné l'ouvrage sans même l'avoir commencé, prétextant le manque d'outils, alors qu'il était simplement inapte à l'accomplissement du travail, ce qui n'avait rien de déshonorant et n'aurait pas dû le conduire à calomnier Dieu en le traitant de verbeux, insulte suprême qui provoqua la chute de l'archange, ça ne se passa pas autrement, et Dieu prit donc la relève et vit comment il allait mettre en mots le silence autobiographique de la Voix, oui, de la Voix,



l'originare Voix qui se montrait le plus souvent intraitable, menaçant, à tout instant, de mettre fin à l'entreprise, car elle pesait tous les mots, disait de chacun d'eux qu'il était de trop, et elle avait probablement raison, mais il fallait bien trancher, comme disait Dieu, puis elle trouvait un autre mot, et le livre finit par être traduit de manière, somme toute, satisfaisante pour Dieu et, disait-il, pour la Voix, mais rien n'est moins sûr, car elle ne se prononça jamais sur ce livre magnifique que je résumerais ainsi: la Voix parle et ne s'arrête jamais de parler, puis soudain elle se tait.

#### IV

Un silence arrive donc à point, sans nom: Bang! désordre, je n'ai pas bougé, je reste là, interdit, sidéré, soudain sans mot. Ouverture sur une période noire ou blanche ou sans couleur, qui succède à l'extinction de la Voix, au désastre de l'interruption forcée de ma lecture: (cet ouvrage pour moi si marquant m'aurait-il raturé de toutes les aires écrites, admettons, par mon oeil pénétrées, ou aura-t-il fait de cet oeil justement, l'instrument de ratures subséquentes?) un moment triste, je pense, il en faut toujours un, il en vient toujours un, peut-être en viendra-t-il d'autres semblables, tout aussi décrochés, ou sera-t-il le seul, je le dis, immédiate chute lente et indéchiffrable pendant laquelle autour de moi se tait le monde, rien ne semble plus me parler sinon, par bribes infimes, la Voix, cruelle, qui m'achève sans finesse, quel mutisme, et me voici libre, l'atroce leurre, plongeant dans un lexique qu'un déluge a rasé, pige, bol, villa, ring, selle, tout se passe peut-être quelque part en mon crâne, j'élimine, trop tard, le peut-être, émettons une certitude, mon crâne, nullité, aucun changement, villa, ring, selle, une sale douleur, une sale peur, des troubles soudains de perception, ne

pas pouvoir nommer ce à quoi je pourrais me raccrocher, ne pas pouvoir lire les mots qui feraient eux-mêmes le contact avec les précédents dans mon histoire, où suis-je, où sont les personnages, les autres, porté-je un nom, questions, pige, bol, ring, rien, villa, selle, la lecture, ces mots-là, partout, me pensent, les mots lus, les mots dits, les coups puis plaies puis plaintes puis mots, tout ça me pense et me pousse, ici, à me jeter dans un autre tout ça, vers d'autres mots qui n'ont pas encore dit quoi, quoi? La lecture. Tout, là, depuis les deux points, je le crie. Et m'entends encore me crier dans ma tête, juste ici, suffoquant à l'idée de n'importe quoi, ou du chien, ça y est, ça casse. Ouverture sur le sentier asymptote au silence, le texte s'échappe, finit, de moi, par lui-même: de lecteur me voici loqueteux, je pense, mais peut-être souffré-je de schizoparaphasie, enfin, ça pense, ça forme, sûrement dans le crâne, on n'a pas vérifié, ça forme l'impression d'un retrait de moi, de ce que, hésitant, j'étais. Ici, on peut tenter de placer des blasphèmes aussi souvent qu'on le désire; moi, je ne décide plus de leurs emplacements, j'en ai assez, je m'en (voici tout de même un endroit rêvé). Cependant qu'on, des blasphèmes, en mettra ça et là, qu'on, des blasphèmes, en mettra partout —pourquoi est-ce qu'on se gênerait—, je vais dresser la liste des objets qui se sont tus dès l'instant où la lecture de la Voix fut achevée. Voici que l'on fameux sacre un bon coup! (je ne sais pas à qui je viens de parler, s'il s'agit d'une personne ou d'une instance, comme on lit parfois dans les ouvrages

théoriques, ou d'un type autre d'inexistence, d'ailleurs ou de n'importe où c'est désespérant.) N'est-ce pas qu'elle étonne, cette liste, qu'elle en jette, qu'elle crie, cette liste trichée de crachats voletants dans l'intervalle d'un petit saut, le mauvais tour d'un mauvais clown dans un cirque eh, mauvais, vieille pochotée; cette liste n'existe pas, on a craché sur tout, il n'y a rien; ça ne va pas, la liste existe, c'est la seule chose qui existe, qui semble à mes yeux pendant cette période sans couleur que j'essaie de décrire, de parler, liste longue d'impossibles énumérations, signalant en mon crâne une brèche par où passer le doigt, la langue, le nez, l'oeil et l'oreille, l'oreille, oui, et sentir mon milieu, êtres et objets de ce milieu, gluants, tous gluants, indistincts désormais, comme si, après m'être laissé abandonner par la Voix, le monde était devenu liste et la liste boue première. Je suis toujours là, planté, je pousse, tendu, un soupir qui ne me calme pas. Le livre ne m'est pas tombé des mains, j'y fus tout entier, jusqu'au bout, jusqu'au point fatal, le dernier point, non, pas point, mot, le dernier mot, non, pas mot, nombre, non, pas nombre, date, oui, une date absurde, plus menteuse que la brillance de Betelgeuse, inscrite entre les sommets d'une ellipse encore en train de s'effacer, voilà le lieu, l'instant du Bang! (plutôt un Shplockoush-blouissoup-lllm! d'une lenteur à nouer de complexe manière le souffle fragile de ma propre parole: j'en ai encore les utricules outrées.) À présent, on peut m'imaginer ici même, un peu avant la catastrophe, dans une posture analogue

à celle tenue par Laparesse. Mais je ne somnole pas, bien au contraire, d'ailleurs je me lève parfois et je marche, je vais d'un meuble à un autre, me rends à une fenêtre, m'approche d'un mur, d'un autre —j'entends celui où est accroché un tableau ne figurant pas une scène champêtre et qui s'intitule Scène champêtre—, je sors aussi, mais ce dernier mouvement reste incertain car dans l'affirmative il faut me supposer franchissant un ou plusieurs seuils (portes, fenêtres, bordure d'un tapis, cadre d'un miroir), ce qui est à éviter pour des raisons, ma foi, sérieuses;\* ah, la tentation de l'alignement! Laparesse, lui, Laparesse, eh bien, je crois qu'il fait la sieste, ou alors... oui, plutôt non, en ce qui le concerne c'est la seule occupation imaginable. Je suis donc assis à la table, disant, je lis, les coudes sur la table; les doigts évadés caressent les coins supérieurs des pages; je ne vois plus les mots depuis un certain temps, en fait, je regarde mes doigts, mes doigts crottés, et je me demande, l'espace d'une seconde, si ce sont eux qui salissent le livre ou si ce n'est pas le livre qui les salit; puis je les oublie, comme les jambes qui vont et viennent de la chaise à la table; il doit y avoir, en quelque endroit, un cul, un cou et d'autres membres qui m'appartiennent, pas loin, pas

---

\*: Si je franchissais, après m'être amusé à donner au reflet de mon visage, dans le bouton de cuivre jaune, un menton minuscule surmonté d'un énorme front, et, bien sûr, pour apaiser mon esprit précautionneux, refermais derrière moi, avec douceur mais sans toutefois être lent, afin d'éviter le moindre grincement, le moindre claquement, la porte du bureau, qu'advierait-il, que se passerait-il? D'abord, il y aurait certainement, avant même que je ne sache que faire, que je ne me demande où aller, un moment où je clignerais

très loin; mais je ne suis pas là. Je suis dans le livre; c'est mon premier bond prodigieux. Ça surprend. D'autant plus que le livre, lui, comme objet d'encre et de papier, n'est pas là non plus: quelqu'un assis à une table lit, mais il n'est pas moi et ce n'est pas le livre; je me trouve ailleurs, errant de par les sentiers verticaux de ma fable, serein, absorbé, ça dure et, l'oreille pleine, je me murmure, quelque chose me murmure, ne suis qu'ouïe, me chante, ne suis qu'ouïe, ness ouïk oui, ness weak oui, ness weak weakness; je me laisse glisser sans forcer, à ma place en ce lieu sonore. En mon crâne la brèche existe déjà. Je ne me doute pas d'un mal à venir, tout semble merveilleusement aller. Je flotte, oreille sans chair, au-dessus de cratères jadis d'imprimerie, et le souffle qui les lie, les conserve clairs, me les fait parcourir un à un dans un ordre à la fois imprévisible et inévitable. Ce sont des mots, de simples mots, des lettres, il n'y a qu'eux faits d'elles, et moi qui respire. Ce qu'est lire, imaginez, ce qu'être dans le livre a d'exaltant quand soi-même pénètre la Voix, l'envoûtante Voix qui parle dans le livre, qui dit, la lune, par exemple, la lune dans le livre. Je suis dans la lune. J'y arrive en glissant, en me laissant porter; c'est ce que j'entends. Au début,

---

les yeux. J'en profiterais pour réfléchir. Je me tiendrais alors devant la porte du bureau, celle-ci serait close comme je viens de le supposer. Immobile, enfin, presque immobile, je saurais qu'en ouvrant les yeux je ferais la découverte, de visu et par imagination, d'une myriade d'êtres qu'il me serait possible de devenir. Cette connaissance me ferait frémir. Et, sans doute à cause du frémissement, malgré moi, j'ouvrirais les yeux, regarderais, imaginerais, malgré moi, un à un et dans l'ordre alphabétique, se

la nuit, bien sûr, mon oublieuse; celle qu'il ne faudra plus fuir, masque de tous les reliefs; encre de la peau qui s'immole, disponible, au désir d'apparition d'autres tissus; ma nuit, mon manteau. La nuit donc est, au début de la lune. En fait, ceci demeure sensible vu du corps abandonné, pas complètement abandonné, on le verra. Je poursuis l'exemple vers le bas, en abrupte descente; à peine suis-je à même de percevoir son avance sur moi, il reste tout près, tout gentil, ni lent, ni rapide, d'agréable compagnie, c'est un bon exemple. La descente aussi, elle est bien, d'une durée qui, si elle s'achève bientôt, me sera parue confortable. Nous quittons la lumière et nous engouffrons dans l'ombre, hantés par un bruit que je juge rassurant, comparable à celui d'une boule de quilles (15 lbs, trois trous coniques, noir mat) décrivant une courbe sur des kilomètres de lattes en érable verni, dans l'instant qui sépare le choc sourd, sa chute dans l'allée, de l'explosion des dix quilles. Le bruit, dis-je encore, constant, d'une espèce de grondement, qui défile le long de la paroi. Je sens ralentir mon exemple; c'est maintenant le lieu de croire que nous atteignons le fond, ou plutôt le niveau sonore correspondant à l'arrêt de la descente, voilà. Tout de go, désormais, nous allons, mon

---

dresser tous ces êtres, tous ces Hector possibles: être dans la dépense ou être dans un diagramme ou être dans un duvet ou être dans un fatras ou être dans une fosse ou être dans une fourmilière ou être dans une géode ou être dans le grenier ou être dans sa gueule ou être dans le hangar ou être dans un hôpital ou être dans un hospice ou être dans l'image ou être dans des immondices ou être dans un inselberg ou être dans une jarre ou être dans le journal ou être dans la jungle ou être dans le jus ou être dans le néant ou

exemple et moi, cheminant à l'horizontale, feignant une méprise sur la vision —car d'yeux n'ai pas avec moi—, dans la tranchée, je veux dire les tranchées, des tranchées très larges avec de grandes parois, des montagnes qui se dressent, qui s'alignent et serpentent. Mais ce ne sont pas des tranchées, la feinte est finie, je poursuis toujours l'exemple et raconte la vérité de l'impression: c'est une suite de cercles ouverts les uns sur les autres, avec au milieu quelquefois des pitons, oui, c'est ça, des pitons; de sorte que maintenant ce ne sont pas des cercles mais quand même une suite de trucs ouverts les uns sur les autres, avec au milieu quelquefois des pitons. Peut-être crevasses. Peut-être rainures. Ouais. Naon. Quoique parfois nous ayons, mon exemple et moi, à emprunter des chemins tracés par les rainures, au fond, tout au fond, dans le mot de la Voix, effleurant mers, océans, baies, lacs et marais de la lune sans écume, sans vague, sans eau, sans vase, la lune juste lune, juste là, dans le mot de la Voix, mon exemple et moi, en creux dans ce qu'elle dit, dans la lune qu'elle dit, l'espace d'un chapelet de cratères; mais, ai-je déjà été aussi loin de Dieu? continuons la poursuite. Le chapelet. Autant le dire, il n'y a rien d'autre dans le quartier; à part, ça et là, de

---

être dans la noirceur ou être dans le nord ou être dans une oasis ou être dans l'obscurité ou être dans l'ombre ou être dans les ordures ou être dans l'ouest ou être dans le parc ou être dans le pigeonnier ou être dans la piscine ou être dans une poubelle ou être dans le quartier ou être dans le réduit ou être dans un rêve ou être dans la roulotte ou être dans la ruelle ou être dans un ventre ou être dans le vestibule ou être dans un virage ou être dans un wagon-citerne ou être dans un endroit inconnu ou être dans la



furtives traînées lumineuses, question de clarté. Le chapelet se parcourt en quatre temps, six mouvements. Ce n'est pas simple. Je crois avoir bien fait en prenant un compagnon de route, en particulier celui-ci, cet exemple-ci; ça me permet de parler, de commenter, tout en allant, le mot de la Voix, sans avoir à me préoccuper de quoi que ce soit d'autre alentour ou ailleurs dans ma tête, comme, je ne sais pas, mes mots à moi; je n'ai qu'à écouter le mot de l'autre, et si je parle, je parle ce mot-là, ce mot seulement, sauf distraction; c'est bienfaiteur. Pareil à un fin trait, le grondement, sans cesse, court le long des parois, et c'est sans doute pour nous mettre, mon exemple et moi, en accord. Premier temps, premier mouvement. Le parcours est ici rectiligne et fort long. Je sais l'exemple embarrassé. Bien sûr, on ne voit rien! il n'y a rien, c'est partout la même couleur, la même absence de couleur, c'est ainsi fait, premier temps, premier mouvement, premier ennui, tout pareil à rien de comparable à tout; n'y a que de la lune, rien que de la lune. Mais nous sommes là, un peu plus loin, même temps, même mouvement à n'en pas finir, manque d'entrain, le nécessaire. Mais quand même, ça avance, on avance. Tiens, c'est bizarre. Il m'a semblé être accompagné à l'instant. Nous y sommes, dans

---

yaourtière ou être dans le zamier ou être un zombi ou être dans un zoo, quel cirque. J'aurais donc observé un à un les êtres, et maintenant je devrais choisir, je ne pourrais en choisir qu'un. Quoique, réfléchissant davantage, je me rendrais compte des possibilités suivantes et tout à fait prodigieuses: je puis être un zombi et dans la fosse, ou je puis être dans le grenier et dans une jarre et dans l'obscurité, ou encore je puis être dans une poubelle et dans le parc et dans le quartier et un zombi... Mais j'arrêteraï là mon

le grand droit, nous pouvons prendre de la vitesse, accélérer le mouvement, réduire le temps, je lâche, qu'en penses-tu, mon exemple? mais ces mots ne sont pas à moi; et mon exemple ne pense pas, suis-je fou, il est même derrière moi; je l'attends. Ça ne m'ennuie pas d'attendre un peu, c'est certes la chose, maintenant, qui m'ennuie le moins, le suspens, un petit bonheur; car en somme, loin de l'innocence, mon exemple, l'aller, ici, dans ce trou, s'il tarde un peu, il repousse aussi la fin du mot de la Voix, ma chute hors du livre: douleurs au cul, au cou, rougeurs aux coudes, etc... habituels endolorissements du désœuvré qui, pour une fois, se découvre échouant. Mais je n'ai pas l'intention de cesser trop longtemps de cheminer, je me connais; et l'exemple aussi, même s'il s'évade et reste là où je ne suis plus, je le connais, le sais qui revient, le sens qui repasse et, bon, il me double. Nous allons, toujours dans le grand droit, à toute vitesse; aucun soulèvement, cependant, poussiéreux. C'est l'ombre, l'espace rectiligne bordé de montagneux pics n'ayant pour fonction que d'orienter la course, relief du genre que l'on rencontre partout le long du mot, et faisant partie du lieu catastrophé qu'habitent à la fois le silence et le grondement qui en est le signe. Enfin nous semblons atteindre

---

énumération car je percevrais fort bien, multipliant à loisir, la diversité et surtout le nombre de ceux que je pourrais être. Et, d'ailleurs, cela m'angoisserait. Je prendrais, tenaillé d'abyssales présomptions, la décision de ne faire qu'un choix simple; quitter le lieu de mes peurs avant de me voir pris d'affolement, ne plus être dans la merde, première transformation, tel serait le but. J'opterais pour la voie, connue, de la cuisine, et, tranquillement, promenant un regard décidé de la porte d'entrée à celle d'un placard,

le bout, c'est encore une paroi qui l'indique, pas question de faire demi-tour, la route est irréversible: fin du premier temps, fin du premier mouvement. Sans pause et conformément au souffle, mon exemple et moi faisons, de conserve, un bond prodigieux —pendant lequel, en-dessous, un dôme ignoble, interférence, momentanément, tait la boule— qui nous culbute dans le second temps. Celui-ci se parcourt en deux mouvements inséparables, mais distincts en ceci... mais allons-y, laissé-je échapper, m'adressant à l'exemple déjà en route. Deuxième temps, premier mouvement. Curviligne et court. D'ailleurs, tous les mouvements à venir au cours de ce temps-ci et des autres sont de faible étendue, chose qui, conséquence également de la vitesse prise dans le grand droit, le grand plat, nous rapproche de la toute fin, du moment où l'exemple me lâchera, du désastre. Mais la peur sale, prête à me sauter dessus, je ne la connais pas encore. Je jouis de la vibrante courbe bordée de lune; il semble qu'avec le souvenir proche du grand droit nous puissions mieux aller, mieux glisser, guelissou, guelissé, j'adhère. Nous arrivons, deuxième temps, deuxième mouvement, à un angle; est-il droit? je ne sais pas, c'est un angle, il coupe la courbe. Sans autre transition, nous continuons, mon exemple et moi, notre parcours à nouveau

---

d'un tapis de caoutchouc aux pattes d'un portemanteau jusqu'à des rangées de lattes de bouleau, d'un faisceau empoussiéré de lumière émanant d'un carrelage distordu sur le plancher, et s'échappant par une fenêtre que je ne verrais pas, jusqu'aux premiers degrés de l'escalier, le posant enfin sur un jeu de quatre petites glaces aux cadres oxydés sur un mur, je ferais, sans hésiter quant à ma situation dans l'espace par rapport à celle de la cuisine, un pas vers la droite, puis je m'arrêterais aussitôt, le tronc fléchi, la bouche

rectiligne; il s'agit de la section presque centrale du chapelet; un petit tracé droit, bref dont déjà voici le bout. Bond prodigieux, dôme, interférence et, troisième temps, premier mouvement, nouveau droit tout aussi bref que le précédent, au cours duquel, grave et sonore, le grondement se fait plus présent. Des pitons succèdent inutilement. Les parois vibrent avec force, sans danger. La rectitude cesse d'un coup, mais, sans brutalité, devient arc; c'est l'entrée dans le second mouvement du troisième temps, une courte courbe. Je poursuis toujours l'exemple, le sais au bout, déjà, il s'apprête à m'entraîner avec lui vers le quatrième et dernier temps, lequel ne comporte, en comptant bien, que l'ultime mouvement de la suite, un mouvement spiral, enfin, c'est ainsi qu'il paraît, que je l'ai d'abord cru, me réjouissant à l'idée suivante: la Voix ne s'interrompt jamais. Quel mensonge. Ceci demeure toutefois: après l'autre bond, l'autre dôme, etc, au moment de cette dernière partie du parcours, alentour, dedans, ça chante, c'est horrible et ça se tient, une merveille, ce chant. Nous ne faisons pas que parcourir, mon exemple et moi, nous sommes de concert parcourus de vocale et lunaire sonorité. Les hautes parois, le fin trait hurlant de la boule, la courbe d'incessante allure me grisent au point que je

---

ouverte, les doigts écartés au bout des bras à demi tendus dressés à hauteur de poitrine, pour écouter si le bruit causé par l'arrivée du pied à un endroit du plancher dont je n'aurais pu prévenir le crissement aigu, aurait quelque conséquence sur le sommeil de Laparesse. Ainsi je tendrais l'oreille, d'abord sans bouger, puis m'approcherais le plus possible, mais sans faire de nouveaux pas, du lieu occupé par celui que j'espérerais toujours endormi, en me penchant sur la droite, distribuant de cette façon le poids du corps

pense, m'arrêtant, laissant à l'exemple une avance à considérer de plus en plus, et grattant, à l'aide du couteau à peler les pommes de terre, un pan de lune, je pense, quelque chose a lieu, quelque chose se passe. Et, effectivement, quelque chose se passe: d'où me vient cette main? je dois avoir une main puisque j'ai l'outil, d'où me vient l'outil? Mais pourquoi hésiter, pourquoi me poser des questions? c'est ainsi, je suppose, il me faut ainsi lire et me perdre, je suppose, je ne sais pas d'où il vient, je sais seulement où il est, je le tiens; je ne sais pas pourquoi la main me regagne, peut-être est-ce moi qui regagne la main, qui reprends corps et quitte, bout de moi par bout de moi, je suppose, le mot de la Voix, mais je n'en ai pas envie, je ne souhaite pas la fin du mot, je reste, je m'incrute, si je peux; j'ai peur de m'égarer, peur d'être manipulé, mais d'où? je ne sais pas, j'ai l'outil, je garde l'outil. Il faut poursuivre l'exemple. Mais que faire dans la lune avec le couteau à peler les pommes de terre? Je vais, le rattrape, nous allons, mon exemple et moi. Encore les parois, encore l'ombre, c'est toujours pareil, le même lieu, le même mot; et mes paroles, toujours pareilles, même si la courbe de maintenant diffère, s'élargit, même si le mouvement semble ralentir. Mais il ne fait

---

en deux points de tension: un pied et une main, le droit et la droite, je ne me poserais pas la question, le pied collé au sol, la main appuyée contre la cloison séparant le bureau du couloir vestibulaire, la tête près de la main. Le bruit des lattes sous le pied n'aurait pas eu d'effet; je pourrais continuer, calme à nouveau, plus prudent désormais. Mais j'aurais quelque tracasserie à propos des relations existantes entre le bruit et la pesanteur: il me paraîtrait risqué de continuer jusqu'à la cuisine en marchant, et la

pas que sembler: ça souffle moins fort, nous arrivons au bout du bout, quelque chose s'éteint, quelque chose qui lie les mots, lieu, son meurt; un coup bas. Sur le piton, le dernier, je pose mon cul. Puis je me balbutie, sans surprise, je me dis, j'ai le cul de retour. Faudra le torcher. La main, faudra la laver. Avec l'autre main. Et ainsi de suite jusqu'au recouvrement de toutes mes tâches, celles des jours. À la fin de la lune, la nuit aussi prend fin. Mais je ne veux pas, sans pouvoir et sans force, je ne veux pas, je m'attarde, seul maintenant. Je gratte la lune, je voudrais bien y peler un mot de moi, une trace minime en un petit point du chapelet. Rien à faire. Je n'entends déjà plus rien. Je n'ai pu rien laisser. Le couteau, je n'ai pas pu le laisser. Je n'ai pas su y rester. Je n'ai pas su m'y inscrire. Rien ne subsiste de moi dans la lune, sinon, peut-être, l'initiale de mon nom; mais je n'en suis pas certain, elle y était peut-être déjà, ce n'est peut-être pas la mienne. Et puis, je doute fort, à présent, de l'existence du couteau à peler les pommes de terre.

---

perspective d'un saut que je devrais exécuter sans élan, compte tenu de la distance à parcourir en vue d'atteindre le prélat couvert de petites pastilles brunes et rondes, me semblerait encore plus périlleuse; d'autant plus qu'il me faudrait accomplir, sans me rompre le cou, car la rupture du cou produit un effroyable vacarme et laisse généralement sans vie son propriétaire, l'atterrissage dudit saut une fois seulement la battante porte poussée. J'examinerais, m'ingéniant, d'autres alternatives en veillant à ne pas me heurter le crâne contre la cloison: j'éliminerais celle exigeant l'imitation du vol d'un moustique, trop facile, ainsi que cette autre voulant que d'un bond j'aboutisse directement sur la porte, agrippé au chambranle, les pieds tout disposés à pousser de manière délicate; je la jugerais dangereuse, surtout en raison de l'obligation où je me trouverais de retirer mes chaussures: je craindrais le chien; en revanche, je sourirais déjà, n'est-ce pas

enfantin, à la possibilité d'obtenir le secours de quelqu'un; mais qui? Lise, bien entendu, je ne pourrais penser qu'à Lise dont le pas régulier, je m'en persuaderaï sans mal, saurait m'ouvrir la voie sans causer de crissement. Mais comment l'appeler? Comme d'habitude, je n'aurais aucune connaissance de la date, ni la moindre espérance quant au hasard. Je serais passablement ennuyé. Cette petite hésitation, non, ce léger moment d'interrogation, je le passerais dans la contemplation de ma quasi immobilité où, stérile, j'hésiterais soit à m'efforcer de trouver le moyen d'avertir Lise de mon besoin, soit à tenter une remémoration tant soit peu exacte du nom du jour. Mais il ne durerait pas longtemps et, gardant le sourire malgré le considérable accroissement de ma conscience d'exister, je veux dire malgré la lourdeur et le tapage de mon être en état supposé de mouvance, je me mettrais intérieurement à penser, à souhaiter, Lise, Lise, Lise, une sorte de prière, Lise, Lise, un vœu, Lise, Lise, Lise, rien ne me paraîtrait plus vain, mais ça me donnerait cependant l'impression de faire quelque chose, un geste secret, inconnu, qui masquerait mon attente, voilà ce à quoi je m'occuperais

en vérité, j'attendrais, je serais dans l'attente, nouvelle transformation, de quelque chose d'autre. Un souffle tiède exhalé des narines chatouillerait périodiquement la peau d'une main. Je n'aurais pas l'idée de jeter un coup d'oeil derrière moi, vers le portemanteau, afin de constater la présence ou l'absence du parapluie de Lise ou encore de sa mante, ni davantage celle de fouiller l'une de mes poches dans l'espoir d'y trouver, à l'endos d'un paquet de cigarettes, un calendrier; non, je n'attendrais pas plus longtemps le salut. Je croirais fuir toutes ces difficultés, c'est-à-dire l'inconnaissance du nom du jour, de la présence de Lise et des moyens de lui demander secours, tout cela s'estomperait, se noierait dans ce qui d'abord n'aurait que l'anodine apparence d'une distraction. Je ne bougerais pas la tête; je ne bougerais pas non plus la main; je serais content, peut-être pour la première fois mais ça ne durerait pas, de ne pas bouger; je ne ferais que respirer en observant la peau de la main, les quelques poils sous le vent discret, même pas remués. À un moment, je cesserais de loucher; cela m'aurait fatigué, m'aurait endolori le cou. Et, dès lors, je serais encore plus attentif à sentir de la narine —je saurais maintenant l'une d'elles inactive— émaner un souffle, le souffle intermittent de ma présence: ses allures de cycles hélas connaissables mieux sous des désignations telles que volatiles périssements, funèbres envolées, cinétiques tiédeurs, arrêts de vie, allers de mort, ou encore, je ne saurais pas, n'aurais en tête aucune autre association, me feraient songer, me feraient, malgré moi,



combinaison des notions de répétition et de percussion; j'assisterais à des dizaines de vies brèves et promptes morts de ce petit souffle insignifiant qui, tant que je conserverais la pose, continuerait jusqu'à ce que moi-même je m'écroule, continuerait de s'abattre sur la main, de la chatouiller de façon timide; en fait, les yeux perdus dans l'image floue de la porte de la cuisine, j'observerais le lieu d'un rythme: le souffle arrive, touche la peau, et continue encore un peu d'arriver, alors que déjà il s'écroule, puis rebondit, il s'évase, il tourbillonne, le petit bout de souffle; il circule parmi les poils, les dressés, les courbés, les couchés, tourne, roule, saute; il faiblit, cessant d'arriver; le bout de souffle s'évade, il refroidit, en l'air; ou pénètre à l'endroit du poignet. Et ceci me fait frissonner, un peu; et, plus encore, m'émeut. Chatouille la peau là, chatouille la peau là, là, chatouille-la, la peau, psioup, psioup, où? psioup! C'est le nom du jour qui, d'un coup, me reviendrait: le souvenir de la trousse, la main de Lise posée dessus, le bras, le cou, les cheveux mouillés que j'entendrais à nouveau, et la courte phrase dite avec assurance: l'avant-bras gauche, c'est lundi. Je me tiendrais donc là, en panne sur la voie de la cuisine, en ce jour d'avant-bras gauche, convaincu de la présence de Lise dans la maison. Mais l'attente commencerait, elle aussi, à me peser; et comme je supposerais Laparesse et le chien toujours endormis, j'arriverais sans effort à croire que Lise, peut-être fatiguée, profitant de la tranquillité, soit elle aussi plongée dans le sommeil. Son absence me rembrunirait.

Je résoudrais finalement, contraint et dépourvu de courage, le problème de ma transportation en m'étendant de tout mon long sur les lattes, ventre à terre, sans quitter des yeux une interstice choisie en raison de sa proximité du sommet du nez que j'aurais, à ce moment, au milieu du visage. Pour éviter le frottement des chaussures contre le bois, je plierais les jambes; voilà. Ensuite, je tendrais droitement les bras, appliquant bien les paumes sur la surface du plancher, comme je l'aurais fait muni de ventouses; bien. Les doigts ne toucheraient pas le sol; non, les doigts ne toucheraient pas le sol; le sol; bon. La tête non plus, ne toucherait pas le sol; oui, car les muscles du cou seraient en constant travail; et les yeux promèneraient le regard, en partant du bout du nez, le long de la ligne entre les lattes, jusqu'à la frontière de la cuisine (une languette d'aluminium séparant prélat et bois), puis inversement, partant de cette frontière, longeant la ligne, mais faisant une pause pour le fixer sur un point imaginaire de celle-ci, un but situé entre les pouces, que les bras, au cours d'un effort extraordinaire de flexion, ramèneraient jusqu'au bout du nez. Je verrais donc peu à peu raccourcir l'interstice. J'aurais même très envie de l'emprunter, et, à ce moment, on saurait que je raffole des lieux pourvus de rebords et même parfois d'escarpements: les failles, on saurait que je raffole des failles. Alors, je serais tenté par l'interstice. Tentation ou plutôt apparition d'une alternative nouvelle à laquelle je songerais entre deux mouvements d'amenée: bien entendu, je tairais le corps en l'enfouissant au

creux d'une allée clandestine; bien entendu, je pourrais sans tracas cheminer jusqu'à la petite frontière de métal brossé, le mur sous la porte; bien entendu, je serais idiot de ne point opter pour cette silencieuse manière d'accéder à la cuisine... Mais merde! comprenons qu'il n'y a, dans l'infra-paginale éventrée, ni placard à blasphème, ni bond prodigieux; quelle tristesse et surtout quelle lenteur! Je ne me glisserais donc pas dans la fente. Mais l'envie de l'emprunter, je veux dire en tant qu'envie, me ferait constater, comme cela est sensible à l'amputé du premier matin, la nouvelle transformation dont je serais l'objet. En effet, je n'aurais pu entrevoir cette éventualité lors de la station debout; je ne l'aurais pas entrevue justement en raison de cet état; tandis que maintenant mon désir inédit m'apparaîtrait comme l'indice d'un état nouveau: celui de rampant. Je penserais en rampant. Et tout en continuant de ramper, je penserais. Et je finirais ainsi par atteindre la porte de la cuisine, épuisé. Mais encore, prévisible idiotie, une fois acculé à la porte, j'essaierais de me glisser en-dessous. J'aurais envie de pleurer un peu, je maudirais ma condition, lèverais la tête vers le sommet de la porte, examinerais, mais sans rien risquer, les chances de réussite de la reptation murale, puis, déçu par la piètre adhérence des genoux, je me mettrais à quatre pattes, neuf, et je pousserais la porte. Moment décisif et d'un goût délicieux où, les yeux clos, j'estamperais sur le rectangle cuivré au centre gauche du battant, mon front gras, et où, résolu à ne quitter la cuisine qu'après une transformation

(ou une série de transformations) importante, je verrais dans la suite de mon escapade hors du bureau, le potentiel, le prétexte d'un récit; récit dont je serais le premier dépositaire, et dont je pourrais faire de mémoire la lecture à Laparesse, le lui réciter tout bas, dans ma tête, pour ne pas le réveiller, ne pas interrompre celui qu'il serait alors encore en train de dormir; ou je me le réciterais à moi-même dans un fauteuil ou un miroir, un cahier: un récit d'Hector, un petit bout raconté de ma vie. Oui, c'est ardemment que je franchirais cette porte, prêt à me sacrifier pour un récit dont encore j'ignorais tout sinon le commencement (porte, pattes); mais je souhaiterais déjà ne plus me trouver là où je serais, je voudrais, sans plus attendre, les murs du bureau autour de moi, me trouver près du vieux, je l'appellerais comme ça pour la première fois; déjà, toujours, j'imaginerais les premiers mots, mettrais en place les faits, m'entendrais lui dire, ah, Laparesse, Laparesse, quand vous débarrasserez-vous de ce chien? La raison de cette question serait que j'aurais devant moi le chien. Il me regarderait avec des yeux humides; sa manière ne serait pas tant affectueuse qu'inquiétante, louche même: il aurait l'oeil de la bête qui chie. Avec le petit frémissement aux coins de la gueule, la dilatation des narines, deux pattes tremblantes et le souffle court, coupé, retenu, court, coupé, retenu, retenu, court, coupé, etc... Il n'aurait même pas de pot. Mais où se croirait donc ce chien! Quel imaginable pétrin; j'aurais le sentiment de ne pouvoir m'en sortir jamais. Je chercherais le tas,

j'aurais envie de chercher le tas, je me dresserais sur mes jambes, le chien ne broncherait pas, mes chevilles se dégourdiraient avec mal, je regarderais le réfrigérateur, poserais le pied, scroutch, sur un morceau de biscuit pour chien (milk bone/lait os), je commencerais, aussi silencieusement que possible, à, scroutch, m'énerver; j'aurais chaud, cesserais de faire des pas, regarderais alentour, murs, armoires, comptoir, tabourets, sol, rien, en bougeant la tête, je chercherais toujours le tas, j'aurais cerné l'envie du tas, le chien se détendrait, serait maintenant bien assis à me regarder, moi qui regarderais le réfrigérateur en me demandant, s'est-il assis sur son tas? que sens-je? j'ouvrirais la gueule du chien, me serais remis en marche, il grognerait, non, il ne pourrait pas grogner, je lui lâcherais les mâchoires, il grognerait, là, ça me ferait peur, je penserais au tiroir à couteaux; j'aurais dans mes bras le chien, je verrais ses bols vides, j'aurais chaud, je regarderais le réfrigérateur, passerais, scroutch, devant l'évier, pas de tas devant la porte donnant accès à la cour, pas de tas près de la porte ouverte de la cave, pas de tas sur le tapis du chien, ni de merde sur les bras, pas de tas sous la table, pas de table, pas de tas nulle part, mais l'envie du tas, l'envie de mettre le doigt dessus; je serais, le moins bruyamment possible, en rogne. J'aurais soif. Je déposerais le chien, regarderais l'évier, puis le réfrigérateur, puis l'évier, puis le réfrigérateur, puis l'évier; je tapoterais la fesse du chien, la raideur de son arrière-train me surprendrait; j'aurais envie de l'envoyer dans la cour,

je mettrais un genou au sol et un doigt sur le nez. Pas de tas près du placard à balai, pas de balai, pas de placard à balai; le chien aurait à nouveau son regard de merde, je penserais, l'en- vie du tas l'a repris, m'a-t-elle quitté? Je lui regarderais le cul, pas de tas, j'aurais chaud, le chien aurait dans le cul sa queue, je serais content, quel soulagement, pas de tas, tout bien observé il n'y aurait pas de tas. Mais je ne saurais pas s'il l'aurait mise exprès, je veux dire sa queue, je veux dire dans le cul. Et puis je m'interrogerais sur la façon dont je pour- rais communiquer avec élégance cette inconnaissance à Laparesse, jonglant d'abord avec trois mots (queue, yeux, cul), les combi- nant (queue, cul, yeux) de toutes (yeux, queue, cul) les façons (cul, yeux, queue) possibles (yeux, cul, queue), ce qui me don- nerait rapidement (cul, queue, yeux) six courtes chaînes pas vrai- ment élégantes, certes, mais qui pourraient servir à l'ébauche d'une équation poétique, une espèce d'énigme dont l'aspect lu- dique saurait distraire Laparesse de la répugnance du propos. Ainsi, je retirerais des faits observés des mots (queue, yeux, cul, puis tas, puis chien, puis pas) avec lesquels je bâtirais une sorte de jeu. Je caresserais tendrement le front du chien en souriant et j'aurais le cerveau fort actif, pensant, ça ne me ferait rien de maquiller les faits. Je me mettrais en tête l'idée que l'équation devrait être construite en veillant à ce que le sens de chacune de ses composantes ne soit pas isolément considéré, cependant que la force d'évocation de chaque unité ne puisse qu'être mise à contribution; ceci en vue d'alarmer mon

écouteur ou de le faire rire. De fait, les termes ne devraient être liés entre eux que par les halos de sens dont ils seraient les noyaux: l'énigme serait une suite de petites explosions provoquant surprise ou dégoût, je ne saurais prévoir exactement; elle mettrait peut-être en lumière un scandale (dont une conséquence pourrait être la coupe simple et souillée de la queue du chien) ou une touchante, une adorable vilénie (ce qui pourrait faire du chien un dépotoir d'os de lait), mais son principal attrait, car je ne penserais pas me conduire en mouchard, serait d'enclencher le processus de la recherche du sens, processus qui éloignerait mon écouteur de la perception immédiate du drame du chien pour l'attacher à la construction de l'énigme même; il retirerait donc plus de satisfaction de sa performance en déchiffrant l'énigme, qu'en demeurant passivement à l'écoute du récit des activités déviantes du chien. De tout cela, je serais profondément convaincu, sachant toutefois qu'il me faudrait, après un certain temps, détailler lesdites activités. Mais cette perspective me répugnerait car je n'aurais pas envie de faire un récit cochon; je pencherais plutôt pour la conception d'un récit chien. Aussi, décidant que mon équation serait l'unique manière de relater les faits, je projetterais de dire la queue dans le cul du chien de la façon suivante, et peut-être même en chantant: yeux, tas, chien; tas, cul? pas tas, cul; yeux, chien : queue, chien, cul; voilà. Je me préoccuperais peu de connaître d'autres interprétations que celle correspondant à la réalité; la réalité, je l'aurais pour moi: j'aurais, de mes yeux, vu ceux du chien;

le chien, je l'aurais vu, béat, crispé; sa queue pliée, son cul plein de cette queue, je les aurais vus aussi, tout comme je serais en train de le regarder encore, le chien, ce chien doux, silencieux, si tranquille. Je comprendrais maintenant que l'absence du tas aurait rendu agréable ma surprise de voir la queue... oh, quel adorable enculé! Et propre. Je me mettrais sans doute et sans le faire exprès à aimer le chien; j'irais même jusqu'à certaines inversions syllabiques. Mais ceci ne suffirait pas à vraiment me transformer. Je chercherais quelque chose de plus radical, de plus substantiel. Je me souviendrais de ma soif; le réfrigérateur, en démarrant, me l'aurait rappelée. Le chien pointerait la porte donnant accès à la cour, content, heureux, balançant la queue. Il regarderait la porte, puis moi, puis la porte, puis moi, qui m'approcherais de lui. Je me demanderais alors, car la chose lui aurait manifestement plu, je me demanderais, le chien a-t-il, quand il l'a dans le rectum, la queue qui bouge? Je ne saurais évidemment pas répondre à une telle question. D'ailleurs, ce ne serait pas vraiment une question; plutôt une manière d'affirmer l'innocence du chien. Je lui ouvrerais la porte. Nous nous rendrions compte aussitôt qu'une feuille de contre-plaqué la boucherait de l'extérieur. Nous la verrions; le chien s'agiterait; je lirais évasivement sur la feuille le début d'une liste: un perron de ciment peint, deux jeunes cèdres dans des pots, une courte allée bordée d'herbe, des souches peintes, des pierres blanches, des haies de saules qui enclosent une plane surface couverte de gravier, banc de fer, table de



marbre, transatlantique, boyau d'arrosage, un sécateur sur un oreiller près du banc, etc... J'écarterais du pied le chien, refermerais la porte; il ne serait plus content. De le voir comme ça s'agiter, peu à peu devenir bruyant, m'énerverait. Je m'agiterais à mon tour. Je n'aimerais pas me sentir enfermé; ceci m'étonnerait. Je ne comprendrais pas non plus que la porte soit bouchée par une liste. Je regarderais la porte ouverte de la cave, n'aurais pas le goût d'y aller; je ferais un geste dans le but d'encourager le chien à s'y rendre, mais le chien ne quitterait pas des yeux ma main, quel idiot, je me dirais, quel idiot. J'irais jusqu'à un tabouret, soupirant, balançant les bras; le chien balancerait la tête, me suivrait, enfin, il me suivrait la main, la droite. Il ne montrerait plus aucun signe de contrariété, je ne verrais pas ses dents, qu'un bout de lèvre noire assez sympathique; il n'aurait pas non plus l'air de chasser ma main, ou de vouloir jouer avec elle; il la fixerait, comme hypnotisé; j'aurais au bout de mon bras droit la maîtresse du chien. Je découvrirais rapidement qu'il me serait difficile de l'en priver, car à la moindre disparition de sa maîtresse — que j'aurais, par exemple, envoyée au creux d'une poche pour une brève mais capitale mission de routine, un remplacement caudal —, le chien commencerait à gémir douloureusement, suffisamment fort pour menacer d'interruption le sommeil des autres habitants de la maison. À vrai dire, je ne saurais pas qui, de moi ou du chien, serait la marionnette. Je soupirerais à nouveau et déciderais, malgré ma dépendance, d'étancher, d'une seule main,

ma soif. J'exécuterais tous les mouvements à venir la main pendante ou sur la hanche ou n'importe, mais à la vue du chien. Handicap sérieux, on le verrait. Je quitterais le tabouret, ferais trois pas, un, deux, scroutch, et ouvrirais la porte du réfrigérateur à l'aide de la main gauche; l'autre pendouillerait au bout d'un bras mou, presque oublié. En me penchant ensuite, la maîtresse du chien s'en irait à l'endroit de mes reins; je demeurerais ainsi un temps, celui de choisir; le chien serait derrière moi. Je ne pourrais nommer que peu de choses: cylindre de saucisson, pot de jus de carotte, pot de jus de fruits hawaïens, pot de beurre d'arachide, berlingots de lait chocolaté, pot de confiture de groseilles, pain de viande, bouteille d'eau, parallélépipède de pâté de campagne, filet d'oignons, prisme de fromage, cubes de gelée, sac de lait, panier de légumes, parallélépipède de beurre, gobelets de yogourt; ça me suffirait. J'aurais aussi soif que la lune. Je me pencherais davantage pour empoigner le sac de quatre litres de lait, le soulèverais de la grille et me redresserais lentement en reculant. La porte du réfrigérateur se refermerait; le bras droit, à nouveau, serait ballant; le chien, à mon côté, banderait. Je déposerais le lourd sac sur le comptoir et découvrirais... non. En fait, ce sac de lait contiendrait soit d'autres sacs de lait plus petits, soit du lait de plastique. Je le viderais de son contenu. Quatre litres de lait divisé en trois portions à peu près égales, plutôt mouvantes, et un sac de lait qui ne serait plus qu'un sac de plastique, j'aurais cela devant les yeux. Le chien,

le chien continuerait de faire l'idiot, ça m'emmerderait; mes manipulations me prendraient un temps fou, le seul dont je disposerais maintenant. Mais je viendrais de découvrir que le lait est du lait avec ce qui le contient, que ce qui contient du lait est du lait; quel pouvoir de contamination! Je n'aurais pas besoin d'un verre pour m'en convaincre, mais plutôt d'une paille et d'une paire de ciseaux. Ma découverte serait celle d'une forme: j'aurais trouvé en quoi je me muterais: bientôt je serais le contenant du lait, bientôt le lait prendrait ma forme. Je me réjouirais à l'avance de peut-être pouvoir regagner le bureau en empruntant l'interstice aimé, et ainsi m'échapper du chien; j'en aurais marre du chien. Je sentirais l'épaule droite se fatiguer, un malaise au coude; j'aurais l'impression étrange que le chien exercerait une certaine force d'attraction sur ma main, sa maîtresse; je n'aurais pas idée du contraire. Voûté, je fouillerais tous les racoins, en quête des outils nécessaires à ma transformation. J'aurais maintenant la paille en main, mais nulle part n'aurais vu les ciseaux. Aurais-je bien cherché partout? Je me, scroutch, dirigerais vers le tiroir à couteaux. Quelle distraction. Il ne contiendrait, à première vue, que de vains ustensiles, louches, fouets, cuillères de bois, spatules, etc... J'évitais de les remuer, craignant le bruit, plongerais doucement la main, déjà armée de la paille, au fond du tiroir où j'aurais repéré le manche bleu du couteau à peler les pommes de terre; je connaîtrais ce couteau, sa prise, sa lame (dentelée, concave et pointue, dont la partie centrale

comporterait deux ouvertures parallèles longues d'environ trois centimètres, séparées par un tranchant conçu pour s'insérer entre la chair et la pelure du légume). La main s'en saisirait; tel serait mon deuxième outil. Je reprendrais place au comptoir. Je ne tenterais pas de peler les outres, non; d'ailleurs, la chose, d'une seule main, me paraîtrait impossible. Je ne serais pas non plus capable d'en percer une d'un coup de couteau; le lait étant trop mou, ou l'outre trop molle, ou trop lait, ou le lait trop l'outre. Je serais, bien entendu, assis sur un tabouret; près de moi, le chien semblerait avoir atteint un plateau. Je poserais une outre sur mes genoux, l'accotant au rebord du comptoir. J'aurais déjà la paille en bouche, le couteau en main. Habilement, j'enfoncerais celui-ci dans le comptoir, perçant ainsi la pellicule qui se trouverait alors, mais pour un seul instant, entre le bois et la pointe de métal. Je tenterais d'élargir le trou en tournant la lame, en tirant vers le haut, vers les côtés; je réussirais; les trous —il y en aurait deux— seraient beaucoup trop grands pour la paille: leur taille conviendrait. Cependant, d'un coup, au moment où je baisserais la tête pour introduire dans l'outre la paille, le chien, l'idiot de chien se mettrait en bouche mon pouce. Je n'oserais, n'interrompant point ma propre activité, que l'observer du coin de l'oeil; le chien, je sentirais la pression exercée sur mon pouce, me sucerait sa maîtresse. Mais je rigolerais, ha, courbant le dos, buvant, buvant le lait. Le lait entrerait en moi, je ne cesserais pas de le boire, de lui prêter ma forme, impatient

de me voir sous peu dégouliner le long des pattes du tabouret. Je croirais que l'absorption rapide des trois outres suffirait à faire de moi un Hector de lait. Mais je ne verrais plus le couteau. Buvant toujours, je chercherais le couteau; la paille ne le toucherait pas encore au fond de l'outre. Puis, sans doute à cause d'un enthousiasme exagéré, je m'évanouirais. Le chien se mettrait alors à me lécher.

## DEUXIÈME PARTIE

## VI

La loi, la féerie. Fuir encore maintenant, même après le lancer, sachant le recul désormais impossible, improbable, impropre. Continuer, sautillant, ça continuera, sautillant, comme au milieu d'un étang peu profond, sur des pierres émergées. Sans couler, sans paraître, jamais. Se creuser la tête, ou plutôt le seau. Oui, sans que ça paraisse, se creuser un seau, le seau, là où naît sans cesse le désir d'une trace. Je dis seau parce que, près du fauteuil où je suis à nouveau, le fauteuil où confortablement gît le protecteur fabuleux de mes fuites, ce cher (qu'en signe de ma gratitude envers l'intégrité de son sommeil une pluie d'heureux blasphèmes s'abatte sur lui), si cher Lapa-resse, il y a, je poursuis, un seau de fabrication artisanale; on y crache: un lien donc répété entre la tête et le seau, donnant lieu, le plus souvent au cours de périodes de salive dense, à de violents déchirements; ça s'est déjà vu: une masse lourde par un fil rejoint le fond du seau. Une masse importante, lourde, oui, d'abord, quitte la tête par la bouche (plus rares mais chiffrables sont les éjections nasales); la voici lancée; elle demeure accrochée à la lèvre, aux dents et s'étire, elle

tombe, pendille au-dessus de l'ouverture du seau, y fait son entrée, tombe toujours, atteint le fond; pendant quelques secondes, à cause de la température encore élevée du liquide, mais surtout de la résistance du fil, on ne peut savoir avec certitude si, premièrement: la tête récupérera son envoi en entier; deuxièmement: le seau saura attirer à lui toute la matière éjectée; ou troisièmement: la tête obligera une partie du fil à rentrer et laissera au seau le reste lourd, plus concentré.

Tels sont parfois les déchirements qu'ont à vivre la tête et le seau. Je spécifie, quant à lui, quant au seau, ceci: c'est un cylindre de tôle clouée à l'entour d'une galette de bois ovale, à l'intérieur duquel un sac de plastique est glissé; sa taille est bien sûr idéale à l'insertion d'un sac de lait (qui n'entre toutefois dans le seau que vide et en ressort sac de salive; ce cas de figure a, je crois, déjà été rencontré). Je me creuse donc le seau. À vrai dire, comme si j'existais ailleurs qu'en ce (placer ici un blasphème rageur) de lieu fou où tout semble se dérober, je ne sais plus très bien où m'entraîne mon esprit constamment distrait, ni qui ou quoi me forcera encore à reporter la lecture du monde que j'ai pourtant sous les yeux. Superbe et invitant, le crâne de Laparesse maintenant m'apeure. Non pas que sa description, son parcours ou l'aventure accaparante que sa lecture implique me paraissent difficiles; mais d'abord, je dis, j'appréhende de voir ma lecture court-circuitée et puis, et puis si je m'y perdais? Si, par exemple, heureux de m'y enliser, d'y aller commentant, plein d'allégresse,



je perdais tout à coup les notions nécessaires à mon retour dans l'espace étranger où le hasard a mis ma route, et qu'habitent les miens? La distraction, même volontaire, risque fort, tel est mon style, de prendre l'allure d'un irréversible saut dans les affres de je ne sais quoi de puant, d'obligatoirement puant, quel voyage, ça me dégoûte. Du temps où je lisais le livre, j'entends celui sous lequel dort ce vieux Lap (c'est pas mal, Lap, oui, ce vieux Lap), je n'éprouvais pas de telles craintes; au contraire, je désirais ne plus jamais revenir au monde. Bon. Tandis que maintenant... Quoi maintenant, quoi? Hésiterais-je à pénétrer la vie? Non. Je vais me chanter une chanson pour me donner du courage. Sottes, sottes, sottes craintes/ Fausses, fausses, fausses plaintes/ De ta tête ôte, ôte, ôte, ôte/ Crottes saintes et feintes pauses/ Et fonce et fonce et fonce/ Dans l'écrin qui est doux/ Et saute et saute et saute/ Il est tout plein de bijoux. Un petit tour et voici le crâne du vieux Lap. Il me tente d'y supposer, puisque j'y songe et puisque c'est ce que j'y vois, une clairière. Elle est d'un genre particulier. J'en dirai ceci (il s'agit de préciser): sur une boule, enclos à peu près circulaire dont la surface teintée de rose, parsemée de brunâtres taches et de pourpres fleurons est absolument lisse et imbibée d'huile claire. Evidemment, ça ne sent pas les jonquilles. Ça brille, il fait chaud. La lampe n'est pas loin. Un maigre bouquet de longues tiges grises projette, tout près d'un monticule d'un rose un peu plus rouge que le reste de la surface, un filet d'ombre courbe d'où

les quelques couleurs s'absentent, comme hachurées, masquées de lignes sombres. Mais ce n'est pas suffisant; ce n'est pas cela. J'entends, c'est-à-dire je veux dire, cependant qu'autour du grand cercle convexe des cheveux soient plantés —le vieux Lap est friand de soins médicaux—, je pense que ma vision de son crâne comme clairière pêche par manque d'originalité. Ce crâne, je pourrais tout aussi bien lui prêter les traits d'un désert, à supposer qu'une colonie de poux en exode décide de le traverser de part en part pour aller s'établir dans la région touffue au-dessus du front, si son point de départ est la région touffue de l'occiput; ou encore pour aller s'établir dans la région touffue au-dessus de l'oreille droite, si son point de départ est la région touffue au-dessus de l'oreille gauche; ou encore, tatata, et cetera, ça pourrait continuer, il y a ici matière à faire une série qui pourrait durer jusqu'au bas de la page prochaine, on le comprend facilement. Mais telle n'est pas la fonction du crâne en tant que lieu de ma fuite. Je le veux m'exalter. Et le crâne du vieux Lap, même si le diamètre de sa partie nue, chaque année, s'allonge, n'est pas un désert, ni pour ses poux, ni pour moi. Mais qu'est-il, que pourrait-il être? Une mare? Un étang? Une île? Une arène? Une orange? Le dos de la cuiller? Un cul? Un quignon de pain? Une bite de cheval? Une piste de course pour cyclomoteur? Le sommet d'un igloo? Un genou? Une feuille de chou? Cette énumération présente les voies d'imprévisibles glissements; je n'y renonce pas. Je n'ai tout de même devant moi que le crâne tacheté du vieux Lap

(je ne me lasse pas de l'appeler de cette façon). Son crâne, dis-je, le rond de peau au sommet de sa tête. Une rondelle, une pastille peut-être. En tout cas, un rond ou à peu près, bien délimité. Le cercle, est-ce anodin? est tracé par ce qu'il n'est pas. Les poils presque partout couchés à l'entour, certains pointant vers le centre, d'autres vers le noir espace d'au-delà du crâne, d'autres s'embourbant dans la masse grise de leurs semblables et d'autres encore, mais exceptionnellement, pointant vers le ciel, abritent de la pleine lumière un cuir maculé de poussière et, par endroits, croûteux et purulent; les tiges poussent au travers d'un tapis de débris cutanés, de cadavres raides. On dirait une forêt de fin d'automne après des heures de vent violent, d'orage électrique, d'incendie: les chicots et les feuilles jonchent le sol boueux; ça pue; de quoi glacer le sang. Mais je ne savais pas que le vieux Lap faisait du chapeau. Mais d'où me vient cette histoire de pourtour? Je regarde le rond et le sais grandir, gagner un cheveu çà et là, brisant inlassablement la ligne qui l'encercle. Mais comment faire une histoire d'enclos en ne contant que le paysage visible par le trou de la clôture? J' imagine aisément plusieurs poux maquillés, armés de drageons courbes, qui attendent dans la broussaille, qui observent le rond éclairé. Mon index parcourt prudemment, d'un effleurement léger, la surface de peau huilée. Il longe le bord poilu, puis s'approche du centre peu à peu, traçant une spirale. Le vieux Lap émet un doux soupir; il est bien. Je retire mon doigt. Les joueurs arrivent sur la patinoire. Alors les voici,

ils arrivent, ils sont... nombreux à évoluer sur... la... partie nue du crâne de Laparesse, c'est un important troupeau qui se déploie sous la lampe, il fait chaud sur le crâne de... ce cher vieux Lap nouvellement ainsi nommé, qui dort toujours, on le sait, situation connue dont tout le monde ici semble... profiter... et avec raison, enfin, on y reviendra, pour l'instant... oui, il manque, bien sûr... la foule, mais... bon, les joueurs gagnent leurs territoires respectifs: à gauche, c'est-à-dire faisant face à la zone occipitale, les Gorgés-de-sang, et... à droite, les... Affamés... qui, bien sûr, tenteront... de marquer en zone frontale. On procède maintenant au tirage au sort qui désignera lequel des deux camps devra se défaire d'un joueur qui tiendra lieu de disque... voilà, c'est fait, on se disputera le corps... d'un Affamé, sa tête sera... sa tête a déjà été coupée, ses comparses... se la partagent, on lui retire aussi les pattes et, comme le veut... la tradition, le... capitaine, en l'occurrence celui des Affamés, vient déposer le disque au milieu... de la patinoire. (Enorme et hideux, un pou de corps surgit.) L'arbitre fait maintenant... son apparition... ça va commencer. Beaucoup de tension... ici, ce soir, ça se sent, et pour cause... on sait que les Gorgés-de-sang mettent en jeu leur titre, ce qui signifie que s'ils... perdent cette rencontre, ils devront céder aux Affamés le privilège d'occuper la zone où le vieux Lap fait du... où le vieux Lap fait du chapeau, c'est un enjeu... fort appréciable et je suis sûr... Le match est maintenant en cours, les Affamés ont tout de suite

pris possession du disque, ils se l'échangent à plusieurs, assez mollement, en ce début de match, ils le font à plusieurs dans leur territoire, les Gorgés-de-sang, ma foi, plutôt lents à se déplacer, cherchent prudemment, c'est peu dire, à s'en emparer, ils semblent attendre une erreur éventuelle de la part du camp adverse ou, oh, une passe dangereuse entre deux Affamés, profondément dans leur territoire, a failli être interceptée par un Gorgé-de-sang peut-être affamé, lui aussi; le jeu se déplace lentement en zone neutre, les Affamés sont toujours en possession du disque, la défensive des Gorgés-de-sang s'organise, on tente de protéger l'accès à une raie, la stratégie de... l'entonnoir semble vouloir être mise à exécution, un petit groupe d'Affamés s'avance en poussant le disque, les autres restent derrière au cas où la contre-attaque des Gorgés-de-sang rapidement se mettrait en marche, les Affamés ont pénétré en territoire adverse, ils avancent, menaçants, un Gorgé-de-sang tente d'obliger le possesseur du disque à lancer, mais une feinte! habile de l'Affamé le déjoue, l'Affamé pivote et passe le disque à un coéquipier qui le passe à son tour à un autre qui lance! et ho! Il a touché le cheveu. C'est immédiatement un Gorgé-de-sang qui s'empare du disque abandonné un temps devant la raie, il l'envoie au bord du cercle où se trouvait déjà un des siens, celui-ci a de la difficulté à recevoir la passe, gêné par l'arbitre, mais, bon, il a repris le contrôle du disque et tente une longue passe qui se rendra... qui se rendra... ah, dans la zone touffue où justement le vieux Lap a ses lésions; premier arrêt du jeu

signalé par l'arbitre. On procédera à un nouveau... tirage au sort. Le troupeau se rassemble au... centre, telles sont les règles. J'en profite pour faire une pause. Je ne sais pas ce qui se passe de l'autre côté de la porte, j'entends des voix, deux voix dont celle de Lise, douce, chuchotante, qui semble exiger les mêmes qualités chez l'autre, la voix masculine, étonnamment haute et chantante. Il se passe quelque chose, je l'entends, mais je continue mon observation du crâne; il y a le bruit du papier qui ondule, du papier lâche que l'on frotte, le jeu va reprendre bientôt, mais la masculine refuse de s'adoucir, ça m'obsède, je m'approche de la porte, m'énervé, le papier, toujours le papier et la pluie tombant dessus, tiquepitiquepitiquepitique; j'entends Lise prononcer mon nom, sa voix hausser, non, s'approcher; ça frappe à la porte, je suis tout près, j'ouvre; et là, tout se bouscule. Je dis d'abord à Lise, en fermant la porte, je ne regarde même pas le type, je dis d'abord à Lise, les dents serrées, je lui dis, mais (placer un blasphème ici) j'étais en train de regarder le match! Alors le type se met à rire, je ne comprends pas, Lise fronce les sourcils, je tourne la tête et vois soudain le type —que j'aurais pu décrire avant—, grand, gros, avec des mèches raides collées sur un front luisant et blanc, qui sent le lait; je ne vois pas son corps caché par un plat emballage rectangulaire d'un mètre sur un mètre et quart environ, je ne veux pas le voir non plus, il continue de rire, je ne comprends toujours pas, il est peut-être bête, je veux qu'il se taise, Lise aussi a le même désir, elle est avec moi;

le type vient vers moi, non, je vais vers lui; il ne tient plus que d'une main sa pancarte dans le papier kraft et me dit, souriant, il dit, c'est le tableau! mais j'ai l'impression qu'il crie, là-haut; je deviens furieux, Lise aussi devient furieuse, je pense à Laparesse, à la protection de mon jeu; nous sommes tous dehors. Le type, livreur du tableau, qu'il dit, se penche vers moi et heurte avec son énorme planche le pot de fleurs séchées qui tasse et se combe. Adieu ma partie. Car nous nous emportons et même, là, tous, nous paniquons: le livreur, confus, qui avait fermé la bouche, se redresse et l'ouvre à nouveau dans l'intention de nous couvrir d'excuses; le chien accourt en jappant tandis que Lise, s'ébrouant de l'engourdissement causé par ses sourcils trop longtemps froncés, roue le livreur de tapes sur le front; moi, d'un bond quasi prodigieux, je ferme la bouche du livreur en lui appliquant une efficace prise de tête. Le tableau alors tombe des mains du livreur et écrase les pattes antérieures du chien qui se met à hurler comme il peut; Lise cesse de taper le front du livreur pour s'attaquer à celui du chien, puis revient à celui du livreur; je me demande si celui-ci ne serait pas en train d'étouffer, je veux dire le type; rancunier, le chien s'élance et mord les parties du livreur qui se met à gigoter; la posture (c'est une danse inféconde) tient pendant plusieurs secondes, bruyante, insupportablement bruyante: des bottines cognant le sol, le corps du chien battu par des jambes de pantalon, des semelles de crêpe qui twistent sur les dalles mouillées, des cris étouffés à moitié, cris à fendre

l'âme, à réveiller un mort, à rompre les tissus. Mais ça se poursuit: Lise, échauffée, change de main, je resserre ma prise, le chien ne démord pas; mais le livreur soudain étrangle le chien, la danse alors culmine, c'est dangereux, je me sens partir, le livreur tombe à la renverse et nous avec lui; le livreur meurt. Problème sérieux. Aux yeux des vivants, excluant ceux du vieux Lap, se dresse, se pose ce problème à régler. Si j'examine de près la situation, cette risible horreur, déplore son manque d'élégance et souffre de son inconfort, je vois une mante rouge et une gabardine marine trempées recouvrant nos corps groupés sur les dalles. Ce qui tua le livreur, c'est peut-être la bête ventrue à deux têtes à bleus et à six pattes, qui repose là, maintenant, que nous sommes, là, sur les dalles grises, et que je décrirai maintenant en trois temps pour me faire une idée claire du décès, car il faudra bien l'expliquer, ce décès; je ne m'en sens pas du tout responsable; et Lise non plus, je ne la crois pas responsable. Bête ventrue, ai-je dit, à deux têtes à bleus et à six pattes diversement disposées. De l'ordre. Les deux têtes: celle de Lise, gémissante, la plus éloignée du sol, remue de l'horizontale à la verticale, c'est-à-dire se dresse en se tournant vers la gauche, jusqu'à projeter des cheveux dans le pli de la nuque contractée; tandis que l'autre, immobile et assommée, l'oeil droit fixant un éclat d'albâtre (c'est la mienne), scande un râle douloureux. Les six pattes: les deux jambes principales, mollement étendues, portent les traces du passage d'un chien aimable, on le sait, et de modeste taille; elles



s'écartent sensiblement l'une de l'autre pour laisser reposer (à feu doux), entre les deux bottines qui en forment chacune les extrémités, un pied dans une chaussure de cuir bleu pointant le ciel et prolongeant une jambe raide qu'une semelle de crêpe empoussièrè par un frottement vigoureux sur le côté du mollet droit (qui commence à chauffer); l'autre chaussure bleue est posée de flanc près du contrefort de l'une des bottines —la plus proche du banc, du banc dont deux pattes ne touchent plus le sol mais demeurent suspendues au-dessus de la base du portemanteau renversé—, la bottine droite, ajouté-je; la jambe de cette chaussure bleue passe sous la cuisse de la jambe de la bottine, de la bottine que je viens, de l'i, de l'o, de mentionner. La composition des pseudopodes, en partant de l'extrême droite, apparaît comme suit: ma jambe puis une jambe du livreur puis une jambe de Lise puis mon autre jambe puis, plus loin, l'autre jambe du livreur; cinq pattes, total auquel il faut bien entendu ajouter l'autre jambe de Lise, sa jambe pliée formant avec la cuisse un angle d'à peu près cent dix degrés, et dont le bout recouvert d'une chaussure blanche plane au-dessus des autres pattes étalées, effectuant un lent mouvement giratoire. Sous l'imperméable couverture, maintenant, c'est-à-dire troisièmement, le ventre (quelle misère): le portemanteau transperce le côté droit de la bête au corps bombé, à deux têtes à bleus, à six pattes, je l'ai dit, portemanteau tenu par une main droite dont la peau, sous les ongles, est blanche de crispation. Cette main se rattache à un bras tendu remontant le long de la paroi ventrale.

Sous l'aisselle, une autre main droite, agrippée au tissu lâche de la blouse, à cet endroit et en cette posture, se lie à un bras dont le courbe tracé passe sous l'omoplate, l'omoplate qui saille à peine sous la blouse de Lise; le tracé de ce bras se poursuit sur l'épaule gauche d'où il descend pour rejoindre mon épaule à moitié sur le sol; ce doit être mon bras. L'autre bras de Lise, le gauche, sort de sous la couverture; la main prévenante (déformée par la profession) tient lieu de coussin sous ma tête. Mon bras gauche, étendu droitement sur le thorax du livreur, est emprisonné sous le dos du chien qu'écrase Lise. C'est ici le lieu de redoubler d'attention. Lise est sur le chien qui est sur le livreur qui est sur moi qui suis sur le sol. La porte de la maison est restée ouverte. De l'ordre. Le chien a les quatre pattes ouvertes comme les ailes de balsa d'un avion à trente cents, crac! et le cou plié et le museau bien enfoui dans le poil blanc de son poitrail et le crâne enfoncé dans le cou sous la pression de l'os pubien qui le recouvre, crac! C'est un cadavre de chien. Le livreur, lui, a la main gauche désespérément immobilisée au fond de la poche de son pantalon. Parmi les vieux sous noirs qui n'ont pas glissé hors du vêtement pour aller rejoindre un large morceau de vase se berçant à l'angle de deux dalles mal mariées, les doigts sont fermés sur le manche d'un couteau de chasse, un couteau à cran d'arrêt. La partie visible de la lame, une mince bande d'acier inoxydable avec encoche en forme de croissant située là où la bande s'élargit puis s'incurve et s'encastre, est parsemée de grenailles de gouda;

il s'en trouve d'autres semblables, mais peu, dans le fond, parmi les sous crasseux, sous les ongles noirs, mêlées à la chiffonnette molletonneuse de la poche. Que ne découvrira-t-on encore en farfouillant les poches des cadavres? Changement de main. Sa droite enserme la patte postérieure gauche du chien; le bras est fermement replié; le coude appuyé sur le plancher. Chose intéressante, la tête du livreur, dont quelques poils dressés au sommet du crâne franchissent le col de la mante et me picotent le menton, la tête, dis-je, du livreur, quoique morte, montre un visage radieux; les yeux ouverts semblent fixer la poitrine de Lise tandis que la langue, coquine, est sortie; elle saigne cependant. Ce serein aspect du visage, ou plutôt du regard, est peut-être dû à un chatouillement du dernier instant, chatouillement causé par le moignon (le moignon?) de queue encore sur la joue. Finalement, le nez du livreur est caché; toute la protubérance se trouve enrobée par l'anus humide du chien.<sup>1</sup> Quel pied. Description faite. Il était sans doute impossible, dans la situation, de prévoir que le chien serait au centre du récit de la mort du livreur, da, de, di, do, du tableau. D'ailleurs où est-il, ce tableau? Ah, je le vois accoté au banc, le portemanteau l'empêche de glisser; il doit être bien trempé sous son emballage, ce tableau. Il porte une note que je remarque à l'instant, mais ne

---

1: Dans une autre version de la description de cette chute, un ver de taille respectable passe du rectum du chien au nez du livreur et gagne ensuite l'oreille interne, à gauche, où il pond des oeufs. Le passage, jugé répugnant, fut retiré du corps du texte. Le trou résultant de cette coupure obligea à d'importantes modifications, d'où l'actuelle version.

puis lire. Lise se lève et m'aide, en soulevant une épaule du livreur, à me lever, moi aussi; le cadavre reprend sa place; elle regarde tristement le chien mort. D'une maison voisine, je suppose qu'on a dû appeler la police car c'est une main de policier qui me prend invraisemblablement par l'épaule au moment où je retire la note de l'emballage; je n'ai pas le temps de la lire que l'inspecteur (ce doit être un inspecteur) me la prend des mains et dit, se penchant au-dessus des cadavres, il dit, temps de chien, chierie de mocheté, oh là merde! Puis, me redonnant la note, il dit, alors? Je regarde Lise puis l'inspecteur puis Lise à nouveau, comprenant que le moment prévu des explications est arrivé. Les voici: Le type avec le tableau arriver. Casser le pot. Le chien en courant arriver. Le type gouda sentir. Le chien gouda raffoler. Le chien gouda croquer. À cause le type le chien étrangler, moi le type sa tête prendre. Elle le type taper. Le chien croquer continuer. Le type couteau vouloir prendre. Là tous nous tomber. Tous. Le type en tombant patte chien saisir. Le type couteau toujours vouloir prendre. Moi Lise accrocher. Lise nous vouloir retenir. Réflexe. Lise portemanteau agripper. À la renverse tomber. Tous. Le chien retourner. Pirouette. Nez type dans cul chien. La chute le chien écraser. Moi tête Lise tête cogner. Bleus. Le type langue mordre. Ecraser le chien. Mourir le chien. Pendant mon récit des événements, d'autres gens sont apparus. À la fin, je m'adressais à sept ou huit personnes; elles nous regardent toujours, moi, Lise, le cadavre du livreur et surtout celui du chien,

avec émotion, je crois. Alors j'ajoute, à l'intention de celui que je prends pour l'inspecteur, je lui dis, en rendant son dernier soupir, le chien a dû lui envoyer une fiouse dans les narines, il en est capable, vous savez. Un temps. Enfin, le policier qui se prend pour un inspecteur dit, interrogateur, il dit, une quoi? Mort accidentelle, a conclu le rapport. Et ils ont mis le corps dans un sac et l'ont emporté. Nous restons avec celui du chien, la note et le tableau. Du chien mort, je ne veux guère entendre parler. La note, elle, dit ceci: UN BLASPHEME est parfois considéré comme la première oeuvre de H. Bouchard (1963-1991). Nous croyons cependant que c'est la seule; qu'elle serait, sans vous, vite oubliée; que son infamie dépend de son insignifiance; qu'elle se perdra à merveille dans votre décor. La signature de cette note est illisible. Quant au tableau... Mais où le placer, le tableau, où? Ici. Le placer juste ici.

## VII

Histoire de lire, imaginez, pour continuer, que je, imaginez, reprenant l'aiguille pendante au milieu du fil détendu de ma distraction, gagne le repos mérité d'un retour à cette tête, à ce corps de vieillard assoupi, là, dans le fauteuil de toujours, d'où mon oeil en vadrouille est parti, coureur et fou. Hélas, je n'ai encore rien fait; tout au plus ai-je su veiller, monde, à ta sauvegarde. Le calme règne maintenant, tout autour. Intérieurement, un voeu, je m'écrie, demeure, oui, demeure, que je jouisse à nouveau d'une immixtion dans l'espace, monde, de ton doux appareil. C'est vous que je qualifie ainsi, Laparesse; la vie que vous représentez, que vous me donnez. Bavez, je vous aime. Mais les soupirs sont dangereux; à cause, surtout, des brèves mais vives inspirations qui, nécessairement, les précèdent; les funicules s'en trouvent menacés. Mais pour l'instant, heureusement, ils sont nombreux et forment un tissu solide; nul besoin, donc, de jurer (laisser un blasphème dans le hall d'entrée). Oui, ils sont nombreux, dis-je, et s'étirent, élastiques, comme une souple moustiquaire entre deux mains qui la tiennent tendue dans un mouvement de va-et-vient où les carreaux minuscule-

les se transforment en losanges, puis redeviennent carreaux, puis losanges à nouveau, perpétuellement, laissant entendre le son aigu des brins de métal qui glissent les uns sur les autres, et voir quelques flocons de rouille s'échapper du grillage et parsemer, sous lui, l'étendue quadrillée d'ombre, sans brusquerie. La tête dodeline, mais de façon moins saccadée, gentiment. Je perçois pour la première fois, ce me semble, le grincement des dents; c'est le moment opportun, il faut croire. Les lèvres ne sont pas jointes, et l'on peut admirer la chaîne inférieure de la denture se bercer de droite à gauche, de gauche à droite; cette précision visant à orienter le mouvement n'importe aucunement; la chaîne, je l'admire se bercer, elle se berce, je l'écoute. C'est un grincement régulier et harmonieux, dont l'attaque se situe assez loin, assez haut dans l'aigu à l'aller, et plus bas, juste un peu plus bas au retour. Voilà, je pense qu'il faudra songer, je crois, à ramener le tableau par ici, je risque fort d'en avoir besoin, d'ailleurs maintenant, je le placerais ici, tout près, car je me suis trompé, l'orientation du bercement revêt une importance certaine; c'est une diduction, voilà le mot que je cherchais. En partant de la gauche, les dents produisent un kiouk, et en partant de la droite, un kouik familier aux amateurs de cheddar blanc, en grains, frais. Dans kiouk et kouik, paroles et musique de la cantiuncula masticatio, l'i tient avec justesse le rôle de la dent molle de Laparesse, sa dent de plastique, devrais-je dire plutôt, solidement maintenue par une armature métallique et

flexueuse, noyée, en contact avec la gencive, et qui produit, elle aussi, un son, un bruit, comment dire... tout ce mouvement de balancier est prodigieux; et il incite, je dois l'avouer, au bond. Une tentation irrésistible, allez. Ho, ho! Ho, ho, ho! Là, ça grince en (le tableau, LE TABLEAU!); et ça ne fait pas que grincer, oh non, ça crisse épouvantablement. L'endroit où je me trouve, ou d'où je parle, est parcouru de deux phases climatiques alternées: l'une, chaude et venteuse (du coin des lèvres, ça floconne ou plutôt neigeotte ou, que sais-je encore: il me grumelle, le salopard, d'éclats de bave rance et lactée), et l'autre, fraîche et aspiratoire (parfois, sur les lèvres toujours, la peau levée enguirlande le contour de l'orifice, tel un grison rideau de cils entre les dents et l'extérieur). Sacrée température. Il ne faut pas s'en faire accroire, les parasites ont la vie dure; c'est probablement pour cette raison qu'on ne s'en débarrasse jamais. Les bruits non plus, on ne s'en débarrasse jamais. Comme ce crissement répété, mais jamais identique à lui-même. Ces crissements. Je les croirais de tous les diables si je n'avais, là, devant ma face, l'énorme tête de Laparesse, sa tête connue, origine de ces splénétiques cris crissés. Il ne les entend même pas; il ne se doute de rien. Tout ce qui a lieu, là, ici, il ne le voit pas, il ne l'entend pas. C'est à espérer qu'il en sera toujours ainsi; c'est bien. Il tient son rôle: présence physique, uniquement physique; je me leurre avec cela: le créateur endormi, évadé loin au-delà de la lampe braquée sur son reste vieillissant, laisse en paix



son paysage, et libre le scrutateur qui le fait sien ou le renie; à son aise, l'interprète, ce reste, ce paysage, ou nature morte ou ensommeillée; disons, image. Vas-y, Hector, vas-y, joue. La tête tient son rôle; la lampe aussi tient son rôle; tout tient, afin de me permettre de continuer de parler. Etranges attracteurs que cette lampe, cette tête. Mais je ne suis pas attiré, moi-même, non. Mouvement, affaire de mouvement, sans cesse; avec sans cesse les crissements à rendre fou n'importe qui mais pas moi. Il y a la tête allant, venant d'est en ouest (et le contraire), la lampe immobile, moi. Ce n'est pas tout, je viens en somme de nommer les inutiles et le laissé pour conte; reste le principal, le lieu où ma narration pénètre, où ma lecture se jette, fascinée: voici la bouche, paysage orageux aux marées imaginables. Se doute-t-on (tiens, je pense à Lise tout à coup), jumelles aux poings, admirant une calanque agitée surplombée de nue noire, que celle-ci puisse s'abaisser, d'un seul mouvement, et se montrer ceinte de stalactites, pour venir, dans un innommable fracas, clore la vue, imposer un site nouveau, grotte connue, mais cachée, aux ouvertures multipliées et mouvantes, sous la croûte de la terre qui s'anime soudain à sa manière? Ha! Possible. Je me dis aussi, parfois, que l'univers est une somme de particules éternuées par une pauvre bête alitée, toute menue, et qu'il dure depuis l'explosion de cet éternuement; et aussi, qu'il prendra fin au moment où toutes les particules auront échoué, probablement sur le couvre-lit; pour certaines, c'est déjà fait. Je me dis cela, enfin, pas

constamment, par bonheur; quand je commence à en avoir assez d'être planté là, devant un paysage, et me mets à le trouver fabuleux. J'ai tendance, quoique ne dormant pas, à l'évasion. Mais je me ressaisis. La bouche de Laparesse, entrouverte, menaçante, aux dents serrées grinçant, crissant, grinçant, crissant, crissant, crissant, l'aurai-je assez répété? Je jure d'amener le tableau dans la pièce où je me trouve, et de me tourner vers lui à la moindre occasion. La bouche, antre à lire, mer fortifiée d'icebergs qui se déchirent, cage. Oui, cage. Non. Pas cage. Ni icebergs, ni fortifications, ni déchirements. Dorénavant, j'éviterai ces figures où j'encaque mon discours; je tenterai de contenir ma blâmable propension à la fugue face à l'objet de ma lecture. Je n'y arriverai peut-être pas avec un total succès: le monde me paraît si tentant lorsque j'en lis les traces sur la figure que j'ai devant moi; mais peut-être aussi est-ce en comparaison de cette même figure, que le monde, l'ailleurs évoqué par elle, m'attire tellement. Tout est-il toujours comme, ou pas comme? Qu'est-ce qu'une bouche? Ne suis-je pas, même ânonnant, en train de vivre la plus fantastique des expériences, juste ici, prenant part au spectacle, Laparesse, au spectacle splendide de votre buccal organe? Bouche, j'ai à te lire, à te dire, je te crée... Mais qu'est-ce qui me prend, tout à coup, j'entends, mais oui, du Bach! Une religiosité m'envahit, en même temps, sereine. Ces crissements ont en eux quelque chose de sacré; ils produisent, combinés aux sons des éclatements, des pétilllements originaires des commissures

spumeuses, et des grasses vagues balladées le long de la gencive inférieure, une hydrophonie d'un tragique tout simplement catapulté. Je dis cela pour d'autres qui n'entendent rien. Catapulté, oui. La tragédie est celle d'un éclat d'émail que Laparesse m'a craché au front après avoir redressé la tête dont le menton, depuis un moment, s'était stabilisé sur la clavicule gauche, proéminente. D'un certain point de vue, le caillou est minuscule, sans attrait; tandis que du mien, il pèse plus de quatre kilos; je ne blague pas, j'en garderai les marques toute ma vie. Le pauvre caillou. À le voir, là, jaunâtre et bruni, craquelé, orné de filandres noires, nauséabond, on dirait vraiment une tête; j'ai tenté d'y lire l'imitation d'un sourire, une marque expressive quelconque et située proprement, un trou que j'aurais pu prendre pour un oeil, une narine, une bouche, mais non; il persiste, éclat d'émail, triste morceau rejeté, projectile, claque jetée au spectateur immuable qui lit sur des lèvres une partition, une tragédie (c'est un spectateur ambiteux). J'ai à mes pieds le cadavre d'un acteur masqué à la craie sous laquelle, de lui, rien. Triste caillou, je conte ta fin. Tout a commencé, il y a de cela plusieurs semaines, alors que Laparesse mastiquait un haricot vert préalablement trempé dans une crème sûre honteusement parfumée d'ail. Après un tortueux et meurtrier parcours où le haricot inoffensif se vit broyé, abondamment arrosé, collé au palais, poursuivi par la langue, etc... une pointe intouchée trouva refuge dans l'interstice d'un couple de molaires — l'une creuse et l'autre saine,

apparemment—, et y mourut. Plusieurs repas succédèrent, entrecoupés de moments d'apathie, de lectures évasives, de brossages oubliés, de nuits et de siestes. La pointe de haricot se noircit, s'étendit, indifférente, mais demeura toujours bien soudée aux massifs de son monument funéraire, si je peux me permettre ce léger épanchement. Puis vint le jour d'aujourd'hui, la lecture assommante, l'engouffrement dans le fauteuil et la divine hydrophonie. Silence glottique. Atmosphère comprimée, tempétueuse, bave montante, rigoles bouchées par la mousse, débit parotidien anormal, langue flottante, viscosité sublinguale; de temps à autre, une membrane transparente placarde l'ouverture d'une image grossie de l'extérieur; grotesque idée, quand j'y réfléchis: aucun oeil susceptible de la contempler. Dents, joues, gencives et pointe de haricot mort fouettées par les vagues occasionnées par le raz salivaire, le dodelinement de la tête, et la violente diduction. Splutch, splutch, comme on dit, sublingula, sublingulé, cris crissés, crissés cris des dents, le haricot, l'éclat d'émail encore indistinct de sa couronne émergée du canal crénelé où d'élans se fracasse le mollard en germe; direction: la chute, non, le jet (penser au tableau, à son titre, le mettre ici et s'en faire une idée). Au point culminant d'un kouik particulièrement vibrant, une angulaire extrémité de molaire —de cette molaire apparemment saine— se détacha et tomba, côté langue, entraînant une bonne partie de la pointe de haricot mort (qui, depuis plusieurs jours, ressemblait plutôt à une maléable masse de pâte noirâtre, veinée,

filandreuse) au fond de la bouche, à côté de la langue, mais je l'ai dit, dans la dense mare où celle-ci flotte, enchantée; hydrophonie oblige. Quelle étuve. Maintenant, le voyage. N'eût été du coriace lien unissant le corps végétal à l'autre, minéral, l'éclat d'émail aurait très bien pu attendre le réveil de Laparesse pour quitter la bouche, chassé alors par la langue secondée, possiblement, d'un doigt. Mais le reste de haricot flottait à la surface de l'épaisse bave, luttant afin d'empêcher l'immobilisation du caillou au fond, ou encore, pour éviter une dégringolade dans le tube digestif, ce qui aurait donné suite à une série fort longue de dégringolades risquant d'aboutir, au pire: au fond glacial de l'Atlantique, entre Gander et l'embouchure du Shannon; et au mieux: dans un jardin potager du quartier. Mais ceci, toutefois, semble improbable, compte tenu du courant. Mais, à vrai dire, on ne sait jamais ce qu'un sursaut de tête peut provoquer. Enfin, bref. Haricot conserva Caillou entre deux baves. Et ils voguèrent, ballottés. Et ils furent ballottés. Et ballottés. Puis ils furent ballottés. Et encore. Et encore, dans la mare en furie, s'échouant sur la langue, plongeant presque sous elle, heurtant des molaires, des incisives, d'autres molaires et des prémolaires et la canine de plastique; Haricot, un temps, se coinça, entortillé autour d'un arceau métallique (c'était prévisible); et Caillou le tira d'affaire en forçant le couple à une descente le long d'une paroi gingivale d'où la bave s'était retirée: ils glissèrent, puis déboulèrent jusqu'à l'inerte corps de la langue.

Un raz s'abattit, les projetant, après avoir effleuré une canine de la mâchoire supérieure, contre le palais. Haricot y resta collé. C'est alors que commença à pendiller Caillou. Le palais, rapidement, s'égouttait. Caillou balançait de l'intérieur vers l'extérieur de la mâchoire, profitant du jour entre deux incisives, incitant Haricot à lâcher prise. Caillou, finalement, s'élança et tomba dans un profond canal de bave claire et bouillonnante qui longeait la lèvre inférieure. De ce côté, peut-être davantage, oui, que de l'autre, les salives, plus libres, étaient déchaînées: les ressacs, les remous, les incalculables variations du niveau; les effluents, leurs débits, grands et petits; les lacs au fond des bajoues; les écoulements nombreux entre les dents; la tête qui pendulait au bout du cou; les bulles formées un peu partout, vivement ballottées, vite crevées; le son des éclats, celui des vagues, de la coulée, les crissemments, tous ces sons résonnant en une seule bouche; toute cette agitation, tout ce trafic; dans une même bouche qui ne prononça jamais rien, qui me parle tout haut; moi, lisant, subjugué. Et encore, litanie salivaire des chaînes rompues: le souffle chaud de la marée montante et l'assèchement glacé de l'inspiration; la langue morte, fausse île au contour trempé; Caillou pendu se frappant contre la gencive; les toiles de funicules tendues çà et là: une première entre une canine du haut et une incisive du bas, tissée par trois filets non croisés; une seconde plus tard, une deuxième entre les deux lèvres, par quatre filets non croisés dessinant un v flanqué de deux tiges

presque droites; une troisième entre la gencive du bas et la lèvre du bas, par dix-sept filets croisés et non croisés, un des innombrables lieux communs de l'art buccal; une quatrième entre une incisive du haut et la gencive du bas, par dix filets non croisés s'unissant en un point unique de l'incisive, s'allongeant peu à peu, faisant s'affaïsser la figure, nouvelle par conséquent: tronc qui pousse ses dix branches dans l'étang; une cinquième entre la lèvre du bas et une autre incisive du haut, par un seul filet supportant le reste d'un autre brisé; une sixième entre la gencive du bas, la lèvre du bas et une autre incisive du haut mais autre que l'autre incisive du haut sans être l'incisive du haut mentionnée plus haut, par plus de filets qu'il n'en faut pour attraper une maladie et entendre crier, succion; une septième entre une autre incisive du bas, la lèvre du bas et celle du haut, par (jeter le tableau dans ce tableau); une huitième entre la commissure gauche, la gencive du bas, la lèvre du haut, une autre incisive du bas mais autre que l'autre incisive du bas sans être l'incisive du bas mentionnée plus haut, la gencive du haut, la lèvre du bas et une incisive du haut autre, mais pas cette autre incisive du haut autre que l'autre incisive du haut sans être l'incisive du haut mentionnée plus haut, non, ni cette autre incisive du haut autre que la première incisive du haut mentionnée là-haut, non, ni cette incisive du haut mentionnée plus bas que l'incisive du bas mentionnée plus haut, indéniablement, que l'autre incisive du haut mentionnée plus haut, à n'en pas douter, que l'autre incisive du haut autre que l'autre

incisive du haut sans être l'incisive du haut mentionnée maintenant plus haut que l'incisive du bas mentionnée plus bas que la canine du haut, mais plus haut que cette autre incisive du bas autre que l'autre incisive du bas sans être l'incisive du bas mentionnée plus haut qu'une incisive du bas autre et même pas mentionnée plus haut, c'est un fait, et donc nécessairement autre qu'une incisive du haut autre, celle qui reste, en haut; la huitième toile est tissée par trente-six filets croisés et non croisés partagés entre ces sept points, ceux nommés plus haut, enfin, bon. Tout ce labeur m'horripile tellement que, que, je ne sais pas. Serais-je proche du désabusement? Et puis, si, comme les étoiles, les dents avaient des noms propres, nous n'en serions pas là; je veux dire, la lecture de chacune de ces expositions, magnifiques et brillantes de gribouillis filamenteux, s'en trouverait largement facilitée. Le ciel ne devient-il pas une source plus grande de poésie lorsque l'on est capable d'appeler les étoiles par leurs noms? pas toutes, mais quelques-unes. Et puisque les dents sont beaucoup moins nombreuses, l'idée ne me semble pas idiote; au contraire. Les doigts ont des noms, eux, les doigts; ça évite bien des tâtonnements. Et puis, les dents une fois nommées, une fois leurs noms ancrés dans la mémoire de chacun, la communication deviendrait moins difficile entre les êtres, dans certaines circonstances. De quelle dent souffres-tu, demande la mère. Hrhelle-hrhi, hrhdu hrhoihs, répond l'enfant. Je ne vois rien, dit la mère. C'en serait fait de ces inintelligibles répliques de la vie quotidienne, de ces



inconvenants doigts dans la bouche, de ces repérages vagues et gênés au restaurant. T'as du persil sur Procyon, mon chéri. Et toi, ma chérie, de la chair de crabe entre Sirius et Mirzam. N'est-ce pas un noble discours? Je suis content d'avoir nommé Caillou, Caillou. Mais j'éprouve aussi, face à ce choix, quelque regret: dire que j'aurais pu recevoir, en plein front, une comète (nommée jadis par De Vico)! Mais les dents n'ont pas de noms propres, que des noms de familles, catégories dont j'ai fait l'usage plus haut, on l'a vu, toujours dans la crainte d'une perte d'exactitude, d'une chute dans le flou, par rapport aux toiles que j'ai voulu situer. Heureusement, tel n'a pas été le cas; j'ai été précis du début à la fin. Mais quel temps perdu pour un maigre sourire. Car cette brève exposition, je n'ai décrit qu'elle. Elle fit place et fut précédée de plusieurs autres, aussi fugitives, souvent moins intéressantes. Faut-il les situer? en ajoutant à la quincaillerie habituelle des, de droite, de gauche? Ce serait pire. De toute façon, je ne vois en elles —les expositions— qu'épiphénomènes par rapport à l'aventure de Caillou et Haricot, à leur critique situation. Toujours liés l'un à l'autre, une muraille les séparait. Haricot fut presque sectionné par le contrecoup de la chute de Caillou; une partie de lui-même noyée dans la mare linguale, il traversait de l'autre côté, entre deux dents, par un écart étroitement resserré par des dépôts calcaires. Voici un sujet intéressant! Je continue. Haricot et Caillou prisonniers, liés au milieu des flots de bave. Triste état. Pas pour eux, non, ils s'en moquent, ce

sont des cadavres. Mais pour moi, si. On s'attache à des personnages comme eux, Haricot et Caillou; personnellement, je ne peux m'empêcher d'être triste à l'idée de voir se rompre de tels liens; ah, Caillou, Haricot, si vous étiez dans un livre, je relirais volontiers votre histoire; mais vous êtes là, encore, protagonistes de la bouche de Laparesse, que bientôt vous quitterez; ça me rend triste, si triste. L'éphémère. En ceci, peut-être, réside le charme que vous exercez sur moi. Vous me donnez une si belle tristesse; mon visage se couvre de larmes et, parmi elles, certaines, rares, en sont de reconnaissance. Trêve de sensiblerie. D'ailleurs, vous n'êtes plus là depuis un certain temps, je me souviens, vous êtes dans une tête, salopards, la mienne, et vous l'avez bossuée, toi en particulier, Caillou. Je vous achève. La tête se stabilisa sur l'épaule, à gauche. La bave fut déplacée violemment, à gauche. Caillou fut attiré avec force, vers la gauche. Dans le mouvement, Haricot sortit d'entre les dents. Il y laissa un bout de queue. Puis, les salives se calmèrent. Un courant tranquille demeura, entraînant les déchets dans la rigole qui menait à la commissure, la gauche. Haricot arriva le premier et se roula plaisamment —ce qui est vite dit— dans l'écume blanche. Ceci donna de l'élan à l'autre, Caillou, et causa cette ultime conclusion à leur équipée: au moment où Caillou fut sur le point d'accoster, Laparesse tressaillit, et, d'un coup, ils furent projetés au centre d'une pluie de gouttelettes chaudes; Laparesse avait eu un soupir léger. Caillou quitta le premier la lèvre. Haricot le suivit. Un fluet

funicule tenta de suivre Haricot. (Dans cette histoire, le tendre funicule, c'est moi.) Il se cassa presque aussitôt et tomba de travers sur le menton, dessinant une mince, luisante cicatrice.

## VIII

Bruine maintenant. Mais qu'en dire et qu'y vivre? je ne sais. Bruine cependant, ou durée climatique: elle flotte, s'abat ici même, sur la pente; le sombre s'y fait temps. Bruine qui reste et bouge pourtant, il est presque quatre heures, ça ressemble au milieu de la nuit, je jouis d'une éclipse de lampe, la tête, là-haut, repose, ça n'arrive pas souvent. Je sais, je connais la nature, la provenance: il n'y a, alentour, que bave à peine gazeuse, un courant d'air humide causé par la bouche entrouverte. Mais j'ai le plaisir de croire en cet espace grisâtre, bruiné où je ressens le froid suivi du chaud, où j'ai le souffle court et où j'éprouve la crainte de la mort (tout comme, en moi, j'assiste, paradoxe, à l'inverse), où mes vêtements se trempent et puent la moelle, où je m'épuise à exister, titubant sur la vaste pente, si je veux, ou m'abritant derrière le bouton de la chemise où, là, je tremble d'anxiété, d'une anxiété sans cause autre que ce lieu, cet espace grisâtre, bruiné où je décris à loisir les salives de la plaine, où je vois à mes pieds des bulles figées entre deux baves, et d'autres plus agitées à la base des boyaux tendus vers le menton; elles dessinent mille lieux où

l'art est possible, et bougent sans cesse, se liant en grappes, s'alignant en courbes, lettres, boucles ou autres formes suspendues dans le liquide, mer, océan, premières eaux qui animent chaque oeuvre, qui transforment l'unique matière transparente (ou blanchâtre, est-ce la même chose?), juste ici, près du bouton, pour commencer, sur la chemise quadrillée. Mon état me fait étrangement penser à celui d'un amoureux. J'entretiendrais ce type de rapport avec la durée climatique d'ici, l'espace grisâtre, bruiné où je risque tout, mes mots, ma vie, sans même avoir l'impression d'évoluer? Peut-être. En tout cas, je m'y enfonce sans lutte. Mais je ne suis pas dupe du choix que j'ai fait: je régresse, je sais que je régresse; je vais vers l'effacement de ma trace, je me rendrai jusqu'à l'épuisement de l'univers que j'ai choisi d'habiter par ma lecture, jusqu'à ce qu'il rende l'âme par abus de nomination, voilà où je vais, c'est l'actuelle pratique de la couverture. Mais de cela je ne suis pas même certain, je m'effondrerai peut-être avant, douteux de ma fin. Qu'on me laisse donc partir, à jamais, sur cette terre de coton balayée par la bruine épisodique! Et d'ailleurs, qui me retient? nul être, nulle part; personne ne lit les têtes qui bavent, ni ne parcourt les poitrines ombragées des dormeurs, etc... j'ai vérifié, je me comprends. Et cependant, de temps à autres, des gens de bonne foi, qui courent et roulent sur l'asphalte, évitent les flaques ou regardent le ciel, s'écrient, déçus, qu'il commence à crachiner! monde, de quoi es-tu fait? Nuit, donc, et bruine; tout de même assez négligeables, ces précipitations; plutôt une

atmosphère; c'est-à-dire que non seulement je me sens traversé de gouttelettes, mais je constate que mon esprit s'imprègne, au figuré, de la couleur, non, de la teinte, de la grisaille ambiante: ce temps brumeux est un climat de drame; un drame dont, bien entendu, je ne connais pas le dénouement et dont, encore, je ne suis pas responsable. Mais voici l'instant où, poussé sans cesse, je regarde et sens, observe et goûte le lieu où j'arrive, le lieu où je suis, le lieu où je me tiens, instable, au mouvant horizon, et cet autre où j'irai me perdre, où j'irai perdre ce que je perçois du moi d'ici, l'autre lieu où je ne serai plus moi mais une ombre un tantinet informe, grise comme un dieu dont on sait qu'il ne fut jamais, mais auquel on croit encore et qui continue de tromper. La crainte me quitte peu à peu. Mais je l'ai toujours, elle est là, folle, et me menace d'éventuels regains, elle est là, calme en ce moment calme, mais toujours elle est prête à subitement me prendre l'âme, l'oeil, le cou; la crainte, en moi, agonise, c'est certain. Il ne paraîtra donc pas étonnant qu'en possession de certaines connaissances atmosphériques, qu'informé jusqu'en mes os de ce temps à chier (qui m'est en quelque sorte vomi ou plutôt craché), je persiste à aller, à continuer. Bientôt, je serai tenté par l'inévitable, par le livre, cet abri là-bas. Ce sera le noir, je me soumettrai à l'envie du noir, me glisserai, haletant, sous lui, sous le livre, je me mettrai sur le dos et resterai là, presque sans bouger, sans mot dire, dans le noir; les bras seront étendus perpendiculairement au tronc, mon tronc,

qui sera incurvé, j'aurai la tête penchée en arrière, d'elle partira une imaginaire courbe qui se prolongera jusqu'au sexe, j'aurai un pénis droitement couché dans l'axe de la courbe douce, épouse du ventre rond sous moi, le ventre du vieux, qui s'élève, qui s'abaisse, qui respire, rythme ma vision de l'éternité; je garderai inutilement les yeux ouverts, je ne dirai rien, je ne parlerai pas, c'est à peine si je continuerai de respirer, ce sera là ma vie, jusqu'à la fin, je penserai, le livre, oui, me couve, j'entendrai peut-être la Voix à nouveau, telle sera ma situation, dans le noir, je m'habituerai au noir, y prendrai goût, silencieux de joie, je pleurerai, regardant le ciel noir du livre, les murs noirs du livre, comme sous une tente dans la nuit nuageuse, sous le ciel bas de la nuit; et peut-être à cet instant fera-t-il déjà jour sous le fauteuil, près du seau, je peux le supposer maintenant, mais je m'en moquerai: le noir m'englobera, ou alors je l'engloberai, je commencerai peu à peu à distinguer sur les murs du livre des petites taches, non, des petits trous, petits signes lumineux, fixes et groupés en colonnes, barreaux lumineux de ma noire prison, du livre, le livre où je m'enfermerai, enfui, seul; mais je ne verrai peut-être rien sinon l'intérieur de ma propre tête, j'aurai la vision des barreaux lumineux de mon esprit, ça ne fera pas de différence, je les trouverai beaux, je les lirai, j'entendrai la Voix alors, j'en suis sûr, j'entendrai la Voix me parler, me dire de rester là, couché dans le noir, à promener mon oeil tel une lime le long des colonnes, dans l'intention de les faire

sonner, de les faire, non pas se rompre, mais se multiplier jusqu'à me combler, jusqu'à m'étouffer; ma tête s'emplira d'éclats de matière, de toutes les histoires du livre (elles pénétreront par une brèche en mon crâne, brèche dont j'ai déjà parlé et qui se situe entre les os wormiens), et, en écho, me reviendra toute la lignée des possesseurs successifs du livre, de la créatrice au traducteur, etc, jusqu'à moi qui ne le posséderai plus, j'aurai l'impression d'être le terme de la lignée, ce sera faux, ce livre aura été fait pour me prendre, je croirai cela, pour m'envoûter, moi, comme d'autres avant et après moi; et, sous lui, je perdrai conscience de moi, de mon corps, de mon nom, de ma vie, pour prendre conscience du livre, du lieu où je serai, du moment attendu où il se fermera et où je cesserai, hors de lui, d'exister. Cela ne sera bien sûr possible que si Laparesse ne conserve pas éternellement cette posture, s'il se réveille et bouge, c'est-à-dire se redresse, tente de se lever, ou encore s'il retire de sur son ventre le livre, le prend, le ferme, le pose ailleurs, sur la table, le sol, je ne sais pas; et si Laparesse ne se réveille pas, s'il ne change en rien l'état dans lequel il se trouve présentement, il faut supposer que quelqu'un d'autre le fera, que ce quelqu'un d'autre sera Lise car elle devra venir ici à un moment ou à un autre, je ne saurais exactement dire quand elle viendra ici, mais elle viendra, c'est certain; et sa venue ici ne sera motivée ni par mon invraisemblable disparition, ni par la non plus vraisemblable durée du sommeil de Laparesse; Lise viendra ici prendre



le seau, j'aurais pu y tomber, même que j'y aurais été bien, il n'y aurait pas de différence entre mon actuelle situation et celle où l'on me verrait nageant dans le seau, c'est dommage que je n'y sois pas tombé, il y a, dans le seau, beaucoup de matière. Me voici parlant comme un enfant, je suis sans doute ravi (placer quand même un blasphème ici). Le manège du seau ne se produit pas souvent, mais je regarde le seau et il est temps, ce me semble, que le manège se reproduise. De cela je devrais certes me moquer aussi. Que m'importe la bave du seau puisque je baigne dans la toute fraîche et peux même, de mes pieds, de mes mains, en guider la coulée par l'exercice de pressions localisées en certains points de la région pectorale. Bon, je me mets à l'oeuvre. Une importante mare, un lac se forme tranquillement non loin du livre. Il se forme tranquillement, oui, de manière extrêmement lente; à vrai dire, ce n'est pas encore un lac, mais un endroit de plus en plus mouillé, un point de bave qui grossit. Elle afflue toutefois, la bave, coule sur la chemise comme si elle empruntait une ligne verticale du quadrillage. Mon travail consiste d'abord à tendre le tissu de sorte que le liquide ne rencontre point d'obstacle capable de freiner sa course, de sorte aussi qu'il ne dévie pas de la trajectoire tracée par la ligne qu'initialement il a semblé vouloir suivre. Le livre tient en équilibre sur une espèce de promontoire naturel (il en forme lui-même la saillie), la panse; c'est au pied de celle-ci que le lac est en train de naître. Sous la chemise, la peau déjà humide de sueur commence à traverser

le coton; il y a, ici, beaucoup d'activité. Ce sera sous peu un marécage; mon lac aura un fond d'algues (les poils gras sur la peau suintante, et le coton en décomposition) et son odeur, qu'une brise discrète en tourbillonnant mélangera à celle su-crée du livre sous la liseuse de cuir, sera semblable à celle d'un (placer un blasphème ici) d'(un autre ici; respecter l'é-lision) de (et ici encore un, différent si possible des précé-dents) de vieux (placer ici un blasphème d'au moins trois syl-labes) de cul de chien mort (et ici une chaîne à faire damner ledit chien). Beurk! D'ailleurs, je la sens déjà. Mais la si-tuation aurait pu être pire, je l'ai dit, j'aurais pu tomber dans le seau. (Mais si j'étais effectivement tombé dans le seau, on m'entendrait maintenant raconter une histoire de moi dans le seau, ce serait l'épisode du seau suivi des ennuyeuses péripéties qu'impliquerait ma chute dans le seau, on m'enten-drait conter tout cela laborieusement, on verrait aussi le pré-sent épisode se déglinguer, ce serait désolant, je vais y ré-fléchir, voilà, j'y songe.) Mais je ne suis pas tombé dans le seau. Mais le fait que je ne sois pas tombé dans le seau ne m'empêche pas, déglingui, déglingo, de me laisser aller à con-ter l'étrange parcours emprunté par la bave du seau où, par mo-ments, je regrette de n'être pas tombé car je suis petit. Ce parcours est, je dirais, une manière seconde de lire ce qui, un instant, fut la mer dans la bouche de Laparesse; et cette ma-nière seconde, d'autres que moi l'utilisent. Mais qui donc, hors moi? Voici. Partons du seau. Lise s'approche, elle se

penche au-dessus du seau, se mire peut-être un temps, elle calcule grossièrement, j'imagine, la quantité de salive contenue dans le seau avant de s'en aller, de sortir du bureau en refermant derrière elle la porte doucement (elle exécute un élégant jeu de pieds), elle a le seau, va dans la cuisine. Une fois rendue, elle pose le seau sur le comptoir ou sur un tabouret; elle prend le sac du seau puis la salive du sac; elle en verse dans de petites fioles, trois ou quatre, je crois, sur lesquelles elle inscrit, à l'aide d'un feutre à encre délébile, un chiffre et le nom du jour, c'est-à-dire la date de la cueillette et non celle où Laparesse a craché dans le seau pour la première fois. La salive qui n'est pas versée dans l'une ou l'autre des fioles, celle qui est encore, mais pour peu de temps, dans le sac, est jetée dans l'évier; le sac, lui, va aux ordures; un sac nouveau est ensuite inséré dans le seau, puis Lise le retourne, ce seau, dans le bureau, près du fauteuil, à l'endroit du plancher où un cercle —un anneau à peu près verdâtre qu'on croirait, si on le voyait, fait de colle ou de vernis séchés— marque l'emplacement exact du seau. D'habitude, ça se passe de cette façon. Enfin, telles ont été, depuis les débuts du manège du seau, les directives concernant la vidange du seau. Mais la réalité n'est pas toujours identique au scénario que je viens d'en tirer. En effet, parfois le sac est mis aux ordures alors encore à moitié plein de salive: ceci veut peut-être dire que rien n'est allé dans l'évier. D'autres fois, il est jeté aux ordures après qu'une partie de son contenu ait servi

à remplir le bol du chien: ceci signifie que l'évier n'a peut-être pas reçu sa part de bave. D'autres fois encore, le contenu du sac, le reste du contenu du sac, est en partie versé dans l'évier et en partie dans le bol du chien; mais le sac, au lieu d'être jeté aux ordures, est remis dans le seau: ceci veut dire que le seau n'est alors peut-être pas nécessairement tout à fait vidangé. Les variantes sont nombreuses, et ce, même si, du champ des lieux possibles où déverser les buccaux liquides, le bol du chien est, en raison de la mort de son propriétaire (je parle, bien sûr, de propriété d'usage), le bol du chien est, dis-je, à éliminer (à moins que le chien n'ait déjà été remplacé par un autre chien, ce qui m'aurait échappé, et que ce remplacement du chien n'implique nullement le remplacement du bol; ceci veut donc dire que le chien qui, dans l'éventualité du remplacement du chien, remplacerait le chien, ce chien, comment le nommer, de secours, devrait d'abord ne pas avoir de bol et ensuite consentir à utiliser celui de son prédécesseur). Dans le scénario, une constante demeure cependant: une part de la salive retirée du sac retiré du seau se retrouve dans les petites fioles. Maintenant, si je me laisse emporter, déglingui, déglingo, en supposant que je suis tombé dans le seau, que j'oublie ou quitte pour un temps la poitrine de Laparesse, tout en restant, pour une question de vraisemblance, accroupi, le dos contre un bouton, à regarder mon lac se former, couler dans lui une substance noire dont, pour le moment, je ne me préoccupe guère bien qu'elle descende du promontoire, si je vais, avec

ma pensée enfuie, déglinguli, là où d'autres baves sont passées de la bouche au seau, du sac dans le seau à l'une des trois ou quatre fioles, je me retrouve finalement, car j'ai de la chance, privé d'air, avec, au sommet de la tête, le bouchon de liège de la fiole numéro quatre, la moins probable, celle datée d'un autre jour que celui de maintenant; je n'ai jamais vécu ni ne vivrai jamais ce jour-là, déguelinga. Mais peu importe. Car c'est alors —et on le voit— que s'ouvrent, sans préalable saute d'humeur, les coulissantes portes de l'Institut (une espèce de Dribble Center aisément imaginable: un endroit énorme, planté dans le sol, stérile et sans fenêtre, avec gens portant blouses grises, masques, patins, casques et gants de coton). Lise nous a, moi et les autres fioles, bien en mains; elle glisse sur la surface polie, je l'entends danser (je suis sot), je sens ses semelles de papier s'absenter du sol sourd, se placer sous moi, pivoter, je l'entends, Lise, danser dans un couloir, j'ai très envie de soulever le bouchon, de me verser par terre, ce serait une sorte d'écoulement prodigieux... Mais non, je ne bouge pas, presque pas, je me fais ballotter, je m'amuse et je mousse, un peu. Nous continuons à nous engouffrer, Lise, les fioles et moi, prenons d'autres couloirs, franchissons divers seuils, etc... jusqu'à une salle mal éclairée sauf en son centre où se trouve une table grande; je ne m'en étonne pas: c'est une tôle —ce mot, tôle, je l'entends vibrer comme une feuille, une carte— grise montée sur une dizaine de pattes d'allure fragile; le tout supporte un labyrinthe de fins tubes de verre; il y a aussi,

sous la table, un petit moteur que l'on n'entends pas encore. Puis, autour, des hommes, des femmes, en silence, semblent prendre place, alors que Lise nous dépose, moi et les autres fioles, sur un coin de la table, non loin d'une flamme. On éteint la lumière, enfin la lampe. Le verre brille de tous ses coudes; évidemment, un masque tousse: l'expérience peut commencer. Mais on attend. Ça me donne le trac, cette attente. Je ne vais pas me mettre à parler du feu, ni tenter de dire comment on se sent à l'intérieur d'une fiole de bave de course. Non, je préfère le noir, la pensée du noir. Brève. Imprimée. Qui file. On entend subitement tourner le moteur, la chancelante table se mettre à grincer, puis, au moment où le bruit paraît s'être régularisé, où les vibrations semblent avoir atteint un rythme constant, quelqu'un dire, versez. Que va-t-il m'arriver maintenant? Je ne me le demande pas, je ne sais pas; je suis bave. Je ne vais pas résister, vais peut-être m'étendre, ne vais pas sautiller, vais peut-être m'élancer, ne vais pas bouillir, vais sûrement foncer, ne vais pas m'éclaircir, ne vais pas m'affa-  
dir, ne vais pas exploser, ne vais pas me gonfler, ne vais pas m'évaporer; j'aurai peut-être chaud. J'ai la mousse en sueurs noires. On retire mon bouchon, je m'écoule, prodigieusement.



seule importante, vraiment, celle qui précède la première, l'envolée, l'entendue, la lue tout de même, est inutile. Je parle encore de lire, je n'ai fait que parler de lire, j'aurais voulu ne pas parler, mais lire ne me suffit pas, il me faut en parler, ça me met hors de moi, je dois en parler, quelqu'un doit m'entendre ou désirer m'entendre, il me faut susciter tout au moins ce désir, apparat, quelqu'un doit me voir lire, plus fort que moi, parler, apparat, parler encore, apparat, ce sera fini, il va bientôt n'y avoir plus rien, Laparesse aura englouti le livre, ou le livre englouti Laparesse, ce ne sera pas vrai, comme le reste, comme le fait d'entendre, d'entendre moi-même ou d'être entendu par quelqu'un d'autre, j'aurai sacré, il se sera passé quelque chose, pour rien, pour personne, sans moi, sans raison. Tout ça, bien mesuré, bien meublé, c'est à mourir, on ne sait de quoi, d'ennui, de honte, de rire, non, pas de rire, de manque; c'est le respire<sup>1</sup> qui fuit sans surprise, là où il

---

1: Le respire, dans ma langue, c'est le verbe fait nom, le souffle prisonnier d'un cycle volontairement interrompu, et qui étouffe.

devait être gardé en prévision du chemin à parcourir sans cesse, du trait à tirer, à un moment, selon mon habitude, au ras des seaux combles de fatras, le vrai, qui sonne faux, qu'on chie, qu'on lit, heureux. Pas encore assez, tout ça, ou encore trop, beaucoup trop encore, tout ça (envoyez les blasphèmes); je vais bondir et rebondir comme une boule magique, sans m'attrister, je vais me rendre, ça y est, je me rends, quelle folie; quoi que je fasse, où que je bondisse, il me faut du sol, j'ai besoin de sol, quelque chose, quoi que ce soit, doit être du sol, doit jouer ce rôle, alors je fais un bond, ô prodige, je continue, tu, je suis là, me leurrant de nouveau, je répète que je ne suis pas là (allez, envoyez) et je ne suis pas là pour le dire, je fais le bond: des empreintes de chaussures dans la boue (du 42), les miennes, profondes, avec de gros renflements de boue sur les rebords et un liquide (encore un liquide) courant (bon à boire) dans le sillon géométrique de l'empreinte, n'importe laquelle, pourquoi pas, dégoulinou, dégoulina; mais je ne m'attarderai pas là-dessus, j'ai du sol, ça ira, maintenant que j'ai du sol, je vais aller, marchons dans la rue, la boue, la bave du seau vidangé, la bouche, le temps, l'espace, allons, je vais marcher, partir, sortir, il y a du sol, du solide en-dessous, les semelles qui s'enfoncent, le cuir qui s'imbibe, je vais lentement, si lentement; tout entier, je vais prendre l'eau, le bord, le large, le chemin sans retour. Où aller, hors de moi? où fuir, hors de moi? Distract, encore, je cherche: où se trouve-t-il, le sentier battu suffisamment pour être fait de boue? La pluie,



toujours, dans le temps, s'écoule, toujours, au même endroit, là où je me trouve, toujours, jusqu'à temps de n'être plus, virage fou, tête-à-queue dans une avenue sans bords, n'être rien ou autre, fuir en dehors de moi, précéder de la volonté l'évanouissement, perfide moi-même et sans plus de désir, n'être rien ou n'être que tout ça, maintenant, c'est du passé; tout ça, oui, et tout ce temps, puisqu'il en passe virgule quoi que je puisse en faire virgule ou en dire virgule. Du temps, pour rien aussi, qui passe, qui laisse faire, soudain. Et la chose prend forme, emprunte une forme peut-être autre que la sienne, la sale, et pouf!, plus rien, je n'ai sur elle, que je sache, aucune prise: pas de vérité, mille sens, toujours l'esquive, l'incongruité, l'incompréhension: le facile impossible en face duquel, ébloui, j'échoue, magnanime, et crie ce qu'hurle sur la table à blâme ma malade âme en balade, essoufflée. Respire, entends-je, respire, allez, respire encore.

Je fus Hector.

Laparesse, comme au début de l'histoire, comme avant aussi et, pourquoi pas, comme à côté, vieux Lap, tête basse, tel un grand S animé mais tranquille, dort dans le fauteuil à bascule, les pieds éloignés du sol, appuyés sur le coussin rétractable; ils suent —particulièrement à l'endroit de la voûte plantaire— dans des chaussettes blanches et impeccablement propres, comme si elles n'avaient jamais été en contact avec le plancher; on n'a d'ailleurs

jamais encore vu, je m'en rappellerais, Laparesse sur ses pieds. Les talons joints s'enfoncent dans le coussin; ils forment la base d'un v immobile qu'on dirait grassement tracé de deux rapides coups de pinceau. J'ai observé un temps le v minuscule, éclatant, puis tout s'est figé; je n'ai fait que regarder sans bouger, le fauteuil ne bascule pas, le grand S paraît désormais sans âme; je l'ai examiné sans m'étonner, une fois encore, me suis-je dit, avant de fuir à nouveau, de me voir pris à nouveau. Sur la table, un livre dans un sac que je n'ouvrirai jamais et des feuilles de papier, deux piles de feuilles de papier: l'une, à peu près au centre, en face du dossier courbé de la chaise, est un lieu de chutes: elle se couvre peu à peu de pattes de poux, de pellicules et autres poussières de peau, de quelques frêles cheveux, d'une tache pâle plutôt rougeâtre (un rien de sang mêlé à la chair d'un follicule crevé), etc... ça continue, se fige encore, tandis que plus loin sur la droite, au pied de la lampe de laiton, l'autre pile, elle, porte sur sa face une esquisse au crayon, un dessin vraisemblablement exécuté à la hâte —une certaine nervosité perceptible par l'examen du trait—, et qui occupe le tiers central de la page; on y voit représentée, comme en plan de coupe, une pièce meublée et habitée, la bibliothèque ou encore le cabinet de travail ou de lecture, oui, sans le moindre doute, d'un notable cependant méconnaissable tel qu'esquissé, là, sur cette feuille de papier. Il siège, en bas, à droite, bien calé, semble-t-il, dans un énorme fauteuil de type "LAY-Z-BOY"; et, bien que ce fauteuil ne soit pas situé en plein

centre du dessin, ou du croquis, les autres détails, les choses représentées ailleurs, sur la feuille, semblent tous et toutes autour de lui. D'abord un autre fauteuil, tout en courbes, celui-là, libre et couvert de losanges parfois hachurés, puis un tableau sur un mur (à l'extrême gauche), qui ne représente rien, sinon un tableau, puis une porte (à l'arrière-plan, au centre) maladroitement encadrée, puis, tout près (sur le même plan), une table basse semblant pouvoir aussi servir de siège, puis un lustre suspendu à un plafond qui n'existe pas, et dont l'abat-jour est frangé, puis une étagère imposante, c'est-à-dire plus haute que la porte, bourrée de livres, de magazines, de papiers (elle se trouve à l'extrême droite, sur le même plan que la porte), puis, en face, masquant la section inférieure de cet encadré où les hachures horizontales, obliques et verticales couvrent les divers tons du gris, en bas donc, mais plus encore à droite que le fauteuil, la table sur le plan de laquelle deux lampes (l'une sur pied, à droite, et l'autre articulée, tenant par une pince fixée au coin supérieur gauche) ainsi que d'autres objets déjà nommés, ce me semble, puis la chaise où je suis assis; on me voit de dos, j'ai un coude sur la table, une main sur une cuisse (ceci n'est qu'une supposition), ma tête est tournée en direction du pied de la lampe de laiton. Bien entendu, ce ne peut être que Laparesse, là, dans le fauteuil, mais j'ai beau chercher, je ne vois pas le livre. Une masse noire lui recouvre, que dis-je, lui tient lieu d'abdomen, masse noire que le trait montre dégoulinant de la bouche, du ventre, des mains, masse noire,

ça me frappe, je croyais Laparesse mieux enveloppé, l'imaginai plus gras, mieux en chair, masse noire, ça me frappe, est-elle fixe, l'image? change-t-elle? masse noire, n'y a-t-il pas un lieu, un point, là, sous mes yeux ou derrière, d'où ça fonce? je n'ai parlé ni du tapis, ni du plancher rayé, n'ai pas même vu le seau ou la trace de son emplacement, je n'ai rien imaginé (sauf, peut-être la main et la cuisse), ni bile noire, ni encre folle, ni quoi que ce soit d'autre, c'est encore un souhait. Mais le livre, le livre n'est plus là. Je ne peux pas me figurer Laparesse sans le livre, mon Laparesse, mon vieux Lap, ai-je fait de vous le tour? La chose paraîtra certes insensée aux sensés car elle l'est; mais il faut croire que c'est dans des moments comme celui-là qu'il risque le plus de se produire quelque chose. De voir Laparesse dans un état qui n'est pas le sien équivaut, à mon sens, à ne pas voir Laparesse dans son état à lui. Et si l'état de Laparesse est celui où je le vois dormant dans le fauteuil, une lampe braquée sur sa tête, avec un livre, le livre, retourné sur son ventre, et que Laparesse ne se trouve pas dans cet état, j'en conclus ceci: celui que je vois n'est pas Laparesse, tout simplement. Il me faut donc partir à la recherche de celui qui est dans l'état où Laparesse se trouve. Mais serai-je encore, sur le tracé de cette quête, en pleine bave? aurai-je encore à nommer autrement la bave? hein? Au lieu d'ant cracher sur les feuillets qui me sacrent, ce sera là affirmer sans art ma singularité. Rien ne distingue plus Laparesse du livre dans l'espace, dans ma tête: la Voix parle l'homme tu. Ô gluante encre, écume où,

bestial, je me meus, plongeant, par un craintif mouvement de retraite, une main dans la poix, enduis ma peau, colle-toi, gluante, je m'écrierai sur le chemin du retour en voyant mon vieux Lap mort devenir objet de lecture, tel qu'il le fut toujours, mais nouvellement hanté d'une voix qui sera mienne puisque je serai mort aussi. Je pars donc de la table donc, dis-je, et regarde la bedaine. J'ai une main sur une cuisse, je lève la tête et vois, sur le visage de Lise, une expression signifiant, il me semble, que ça ne l'ennuie pas, expression aussitôt suivie d'une autre signifiant que ça l'ennuie peu, puis d'une autre signifiant un agacement léger, puis d'une autre signifiant avec éloquence la contrariété; jeu de pieds pendant lequel bouge à peine ma main: elle demeure sur le flanc intérieur de la cuisse (la droite), ou plutôt sur le tissu extensible du collant; autre expression signifiant (placer un blasphème ici); trou dans le collant, bague à mon doigt, léger accroc, je me sens fondre, ne tente même pas de réprimer mon envie du bond; le regard de Lise, malgré moi, me cloue; nous nous mettons à parler comptes, dettes et obligations; la scène se passe dans une antichambre, maintenant, à l'heure où on en sera.

Ce n'est pas, dit-elle, à moi, crie-t-elle, de nous débarrasser de ça. Du calme, dis je. Il faudrait tout au moins, dit-elle, que tu nous débarrasse de son cadavre, tu sais, ce n'est pas sain, même s'il pleut

Le minuscule trou dans le collant. Mon regard s'y plonge tandis que le sien suit le fil tendu qui va de la bordure du trou en

toujours, pas sain, t'entends, il s'alourdit et puis, ça finira par attirer les autres chiens. Quels autres chiens, demandé-je? il y a d'autres chiens, poursuis-je? Je ne sais pas, dit-elle. Tu ne sais pas, m'écrié-je! Non, je ne sais pas, répète-t-elle, mais le problème n'est pas de savoir s'il y a ou non d'autres chiens. Tu me rassures, dis-je, car je ne sais pas comment nous pourrions trouver une solution au problème du savoir. Mais peut-être, risque-t-elle, existent-ils, ces autres chiens? Tu parles, m'étonné-je, de ceux dont nous n'avons pas le problème de savoir s'ils sont? Oui, répond-elle. Ah!, fais-je. Ah?, s'inquiète-t-elle, quoi, ah!? Alors, dis-je, ils existent bel et bien. C'est à craindre, dit-elle. Oui, approuvé-je. (Un temps.)

Mais ce n'est pas, dit-elle, à moi, crie-t-elle, de nous débarrasser de ça. Du calme, dis-je, pense un peu à mon oeuvre, là, qui dort. Tu parles, fait-elle, et que dira-t-il, le vieux, quand on lui apprendra la mort du chien. Ça le tuera, c'est sûr, affirmé-je. Mais il est déjà plus mort que vif, dit-elle, avec ton histoire qu'il ne

question jusqu'à ma main, mobile, qui tire vivement, puis détend le fil, l'enroule autour de l'index et du médius, nonchalamment. Elle a les genoux qui se joignent et, par instants furtifs, les chevilles en feu —conséquence de la fatigue, de la moiteur et des contacts tissulaires— s'entrechoquent, provoquant à chaque fois un courant de frissons qui se propage à peu près dans tout le corps: étincelle aux chevilles, dédoublement, course le long des jambes, croisement aux genoux, course le long des cuisses, labyrinthe dans tout l'abdomen (cause d'intense chaleur), ralentissement puis division dans la poitrine, spirales aux épaules, extinction dans les bras, le cou.

lira jamais, et puis, demande-t-elle, quand est-ce que ça finit? Il faut s'occuper, dis-je, du cadavre du chien. Pas très compliqué, dit-elle. Quand même, décidé-je, c'est un problème et il faut le régler, t'es d'accord? D'accord, chante-t-elle, maintenant ça me plaît. Bon, dis-je. Alors, fait-elle. Bon, dis-je. Mais il est tout petit, rit-elle, le problème du cadavre du chien! T'as raison, souris-je, ce n'est pas mon problème, mais celui du cadavre du chien. Tu pourrais être aimable, dit-elle, et lui prêter main forte, à ce pauvre joli, il n'arrive plus à se déplacer. On a, hurlé-je, assez parlé du chien, il n'a qu'à se démerder! Tu ne l'aimes pas, demande-t-elle? (Un temps.)

Mais ce n'est pas, dit-elle, à moi, crie-t-elle, de nous débarrasser de ça! Du calme, dis-je. Tu parles, dit-elle, il n'y a pas plus calmes qu'eux. Toi aussi, demandé-je? Moi quoi?, fait-elle. Toi chien, minaudé-je. Enculé!, soufflette-t-elle. Là aussi, me paré-je? Quel con!, me botte-t-elle. Quel pied, sauté-je. (Un temps.) Mais ce n'est pas, dit-elle, à moi, crie-t-elle... Plus bas, la coupé-je, sois gentille.

J'ai, moi, une terrible angoisse au ventre; humide, l'anus me pique et j'ai la queue plus flagrante qu'une potence. Le fil du collant s'enroule autour de trois doigts. C'est une île de peau rouge qui, de fil noir, se tricote sous mon attentif oeil. Elle a la main gauche qui va lentement se poser sur le côté du cou; le petit doigt glisse, revient, glisse à nouveau derrière le lobe d'oreille; léger déséquilibre: la main droite soutient le coude gauche. Un avant-bras lui presse le ventre. Mes lèvres agitées lui effleurent le pavillon. Pas et gestes, prodigieux pas et gestes; soudaine gifflé; écart. Le fil s'enroule autour de quatre doigts. Elle baisse la tête, éprouve d'insupportables chatouille-

Il s'agit du chien de Laparesse, menace-t-elle, eh bien, on va le réveiller, ce cher lu, on va le déranger et lui dire, rage-t-elle, comment son cher lecteur engagé laisse pourrir devant la maison et sous la pluie par surcroît, le cadavre aimable de son chien-chien. Maudit chien!, craché-je, pourquoi ceux qui bougent si peu causent-ils tant de tracas? L'immobilité, c'est l'ennui, dit-elle. Un ennui qui bouge finit par disparaître, ajouté-je. Eh, fait-elle. Eh, fais-je. Alors, dit-elle, il faut déplacer le cadavre du chien pour qu'il n'y ait plus d'ennui devant la maison. Mais où, abandonné-je, où le mettre, cet ennui de taille? Je ne sais pas, dit-elle, en le déplaçant tu sauras peut-être répondre à cette question, et peut-être alors le chien ne sera-t-il plus une source d'ennui. Et d'ailleurs, objecté-je, Laparesse me semble avoir bougé, c'est fou, c'est une source d'ennui plus grande que ne l'était sa léthargie. Fou, s'empporte-t-elle, même que Laparesse... à l'Institut... Quoi, Laparesse, balbutié-je? Sa salive est connue, place-t-elle, comme étant celle de

ments aux abords sans cesse repoussés du trou. J'ai les genoux qui claquent derrière ses cuisses, et, tremblante, la main ficelée se pose sur sa bouche, un temps, tout petit. Puis cette même main, qui continue de mouliner, descend sur l'épaule, longe le bras, saute du coude pour débouler sur la hanche, puis la cuisse où s'achève la descente; interruption du tournoïement. Malhabile, elle se frotte à la peau, elle tente de pénétrer le bas. Je tremble, je sue, je sens ses jambes qui se raidissent. Elle a une main qui, dans un violent mouvement, quitte le côté du cou (sous le lobe d'oreille) pour m'empoigner le menton. Les regards se croisent pour la première fois. Je fonds.



l'homme d'encre. L'homme d'encre. Homo sépia. Sur le coup, je n'en crois rien, c'est-à-dire je ne crois pas le mot, le nom. Et, pour ne pas aussi bêtement rompre le dialogue, je dis à Lise, en employant une expression ambiguë que je prononce d'une voix blanche, je lui dis, c'est fantastique. Ce qui donne suite à un échange bref (quoique douteux) au cours duquel, malgré l'abondant fréon courant dans le couloir tracé par les regards, je continue de fondre, si bien que mon seul désir est de n'être plus là. À mon "c'est fantastique", finalement plus triste que neutre, Lise me flanque, en pleine mâchoire, un imparable "c'est rare" que je comprends comme s'il était suivi d'un "espèce d'idiot", à la fois découragé et sanglotant, et dont l'effet "douce froide" est tel que ma réplique se détache complètement du rapport à l'homo sépia; je lui lance, piteux, un "prodigieux", provoquant chez elle un éclat de rire difficile à interpréter, mais aussitôt interrompu (elle balance la tête en arrière puis la ramène, son front est alors intensément plissé) par la poussée du fin mot; sa bouche, rouge et sans sourire, me crache un "grave" qui m'alarme, me pousse à fuir. Mais quand fuir? Il paraît aisé, je crois, étant données les circonstances —la subreptice clôture du dialogue entre Lise et moi—, aisé, dis-je, d'imaginer, suspendues au dégouttant fil de mes pensées, la question des obsèques du chien et surtout celle de son déplacement. Et l'histoire pourrait tout aussi aisément se poursuivre jusqu'à sa conclusion sans que je ne me préoccupe plus avant de ces détails malencontreux. Mais je me rends bien compte que bientôt,

très bientôt, blasphème, ledit fil sera aussi sec que... que... le saule de mon enfance (on doit me croire sur parole); car Lise est en train de me tordre le cou, ça ne me fait pas rigoler; j'ai, en même temps, son collant autour du poing, ça ne la fait pas rigoler; en somme, nous ne rigolons pas du tout. Mais, dans tout ça, l'étonnant, et la chose me distrait de l'inconfort, c'est que, nus, ses pieds sont pourtant restés dans ses chaussures. Enfin. J'ai foi, maintenant, en l'homo sépia. À cours de ressources, j'invoque l'obligation dans laquelle je me trouve de déplacer le chien pour expliquer à Lise qu'il me faut absolument m'absenter (ce qui montre, sans ombrageuse certitude, comment j'ai quitté le présent qui me liait à Lise et à la maison); et je suis sorti.(?) Oui, c'est bien comme ça. Même que, cette sortie, à la fois vive et aussi possible que silencieuse, m'a projeté, sans le moindre prodige, auprès du cadavre du chien qui reposait encore et tel qu'on l'y laissa dans le décor de l'entrée, sous la pluie. (Il me semble que quelque chose, dans cette phrase, ne va pas.) Du fond de son cou, le pauvre, jadis haï, jadis aimé, me regardait; du moins, c'est ce que j'ai supposé alors. Je me suis penché sur lui. Et, pendant que les gouttelettes percutaient sourdement son corps, à haute et intelligible voix, les dents serrées, tremblant, j'ai remué les lèvres pour crier, mmm-lll-chchch des gouttelettes d'une autre provenance se sont alors jointes à celles qui tombaient du ciel, mais je ne les ai pas entendues. Je voulais, j'imagine, par ce cri, exprimer la rage du moment car je vivais, j'en suis sûr, un

moment où l'on pouvait sur mes lèvres lire, odieux, les signes empruntés à cette maladie. J'avais craché sans le vouloir, mais sans le regretter, sur le corps du chien, je l'ai dit; je m'étais aussi craché sur le menton, je ne le voulais pas non plus, mais, bon, ça s'est mis à me picoter la peau. J'ai dû méditer, je n'avais pourtant pas de sérieux troubles de santé à part une mauvaise irrigation sanguine des bras, ce qui n'était pas nouveau; j'étais mal et sans joie, j'ai dû méditer mon mal. On croit simplement partir d'un filet de bave innocent, puis, pas à pas, malgré soi, le cercle grandit, ça gravite, le seau s'emplit, la plaine s'inonde et, emporté par le flux (qu'alors on juge confortable et chaud), on continue, on plonge dans le tableau blasphémé d'absconses taches —on crache là-dessus aussi—; puis la littérature s'en mêle, mine de rien, et flop! fini, on voit son sujet par elle gobé, ou gommé, je ne sais plus, j'ai dû, sans le vouloir, le prendre en grippe. Ce que lire me paraît être maintenant, je l'ai pensé en souhaitant approcher l'homme sépia afin de ne plus m'en écarter; et je me suis vu, une fois encore, comme étant le cauvre pon pli quonge, petit lecteur à tête sèche, croyant m'enfuir, m'exiler moi-même, avec des mots, dans le Lap à fable, trébuchant, me vautrant, barbouillé, au milieu des plis des chemises ou autres vêtements, des ponts érigés entre Laparesse et le livre, et des songes en tourbillons à l'intérieur de la tête, songes, sans violence, s'essorant, et qui font mon désespoir; peut-être sont-ce mes oreilles qui fuient? et alors la pluie, aussi gratuite puisse-t-elle paraître, ne

tombe pas du ciel. N'empêche qu'à m'étendre de la sorte sur le sol de l'extérieur, par ce temps, j'ai vite commencé à frissonner, on l'aura compris. Je tenais dans ma main une patte morte, la chose ne m'enchantait nullement, on l'aura compris aussi. J'étais donc triste et me sentais pernicieusement abusé, accroupi sans plus mot dire devant le chien, enfin, son cadavre, son lourd cadavre de conséquences; l'idée, bien entendu, de crever à cet endroit n'était pas la sienne; elle n'en était pas moins mauvaise. Ce chien, même mort, me collait au cul, plus tenace encore qu'une tache de naissance; il m'entraînait, me distrayait, j'étais contraint de m'en occuper, j'étais fermement décidé, il fallait en finir, il fallait l'enfouir ou le jeter en pâture aux autres chiens; mais dans ce dernier cas d'autres problèmes se seraient présentés, toujours des contraintes nouvelles, des problèmes sérieux dont je n'aurais probablement pas vu la fin, je veux dire dont je ne serais pas venu à bout, manque de temps, d'étaler la ou les solution(s). Je me suis mis à bouillir. Ma rage venait du fait que, tout disposé à me consacrer entièrement et avec méthode à la lecture de l'homo sépia —ce cher Laparosse que j'imaginais raturé par l'inexplicable disparition du livre—, je n'avais pas su me débarrasser du chien sans encombre: je l'avais à nouveau sous le nez; ça m'apprendra, me disais-je, à cracher par terre. Je me suis donc redressé. Peut-être un peu violemment, car pendant quelques instants je n'ai plus rien vu, j'ai senti la pluie me marteler le crâne de tous les côtés: c'était, oh, léger, un étourdissement. Prodigeux. Je n'ai même pas

fermé les yeux. Mais lorsque je suis revenu, j'entends lorsque j'ai vu à nouveau la maison, mes mains, mes pieds, le sol, le cadavre du chien, etc, le décor de l'entrée et la pluie continuant de tomber sur tout ça, il y avait, en plus, une espèce de cône d'environ un mètre, un mètre dix de hauteur, qui flottait au-dessus de la pelouse, en face de moi. Il était jaune et reluisant, son sommet se détachait un peu du reste, sa base large ondulait par endroits; le cône était muni de deux cylindres qui pendaient de part et d'autre de la partie supérieure de son tronc; l'un d'eux s'accrochait —je l'ai pour un temps supposé— à ce qui le retenait au sol et, peut-être aussi, lui servait de moyen de locomotion: c'était une voiturette d'enfant, de fait, très ordinaire: quatre roues blanches (pastille de chrome égratignée au milieu, entourée d'une jante de fer peint tachetée de boue, jante elle-même ceinte par un bandage noir à rainures parsemées de particules de gravier, de boue, d'herbe) et quelques tiges de métal peintes en noir (dont des essieux évidemment sales, des cylindres, des tubes, un fil; çà et là, des taches de rouille) sous un terne bac en bois (le fond est une feuille de contre-plaqué percée à l'arrière, au centre: le trou a la taille d'un dramaticule; les côtés, assez hauts, sont faits de lattes superposées; subsistent quelque traces de peinture rouge, lettres ou autres motifs), le tout prolongé par un bâton reliant l'essieu mobile à l'un des cylindres du cône, le cylindre droit du cône. Périodiquement, un petit nuage de gaz émanait de l'ouverture existant entre le corps du

cône et son sommet. Je me suis penché à nouveau sur la mortelle dépouille du chien, fermant les yeux, concentrant le plus possible mon attention sur lui, dans l'avouable but de me redresser presque aussitôt accroupi, et de la façon la moins prévisible; peut-être alors, ai-je pensé, le cône aura-t-il disparu. Mais je suis resté plusieurs secondes en petit bonhomme car j'avais froid. Ensuite je me suis remis debout en regardant mes souliers qui luisaient, puis, machinalement, j'ai fait glisser mes pouces autour de ma ceinture de pantalon afin de la remonter un peu, mais ce geste était inutile. J'ai soupiré en me passant une main dans les cheveux, puis j'ai pris ma veste qui était accrochée au portemanteau; elle était bien accrochée, je m'y suis pris par trois fois. Le gamin hochait le sommet du cône, c'est-à-dire qu'il me regardait puis le chien puis moi puis le chien puis moi, etc... J'étais trempé, ma veste était lourde; j'ai regardé le gamin puis le chien, le gamin, le chien, mon regard s'est arrêté sur le chien. J'ai soupiré une nouvelle fois. Je suppose que le temps était venu de dire quelque chose; alors je me suis soumis, j'ai dit, tout en continuant de fixer le cadavre du chien des yeux, voyant aussi, mais sans grande clarté, des roues de voiturette et des bottes de caoutchouc presque immobiles sous le cône, je lui ai dit, au gamin, d'un ton assuré, que le chien, demain, quand tu repasseras, il sera plus là. Oui, je lui ai dit cela. Clairement. Et j'ai compris qu'il entendait ma langue au cours des instants qui ont suivi; le gamin, doucement, s'est penché, a déposé sur le sol l'extré-

mité du bâton qu'il avait tenu jusque-là, puis il a pris dans ses mains les pattes antérieures du chien. Il achevait de se relever quand je lui ai demandé, qu'est-ce que tu comptes faire là? Le chien était debout et me regardait toujours du fond de son cou. Le gamin, lui, a regardé brièvement l'endroit où se jetait le regard du chien —j'étais l'endroit—, puis, malhabile, s'est mis à bruyamment faire entrer le chien à l'intérieur de la voiturette. (On ne pouvait, ce me semble, absolument pas prévoir une telle tournure des événements. Enfin.) Pendant la manoeuvre, il parlait, je n'entendais pas ses mots, ils ne s'adressaient pas à moi. Il disait, allez, je t'emmène faire un tour dans ma voiturette, si je te laisse ici tu seras pas ici quand je vais repasser demain, si je t'emmène dans ma voiturette tu seras encore ici demain quand je vais repasser demain avec ma voiturette, le monsieur il dit que tu seras plus là demain alors c'est une chance que je suis passé aujourd'hui avec ma voiturette parce que demain si je te mets pas dans ma voiturette aujourd'hui demain ma voiturette elle est vide et j'ai pas de chien, et le monsieur il a peut-être raison même s'il a pas d'imper, mais ça fait rien qu'il a pas d'imper le monsieur parce que maman elle dit qu'il est sonné un peu l'Hector, hein le chien, c'est vrai qu'on va faire un beau tour, toi t'as pas besoin d'imper parce que t'es un chien et que t'es mort aussi et qu'un chien mort il marche pas et on le met dans la voiturette, c'est vrai, etc... J'avais pris place dans le fauteuil, me tordant tranquillement les manches. Pendant l'in-

terminable bredouillage, le cadavre du chien était deux fois tombé aux pieds du gamin; celui-ci se donnait beaucoup de mal, tirant, soulevant, poussant, échappant, reprenant le lourd corps sans vie, plein d'os, de sang, de viande, de merde, de vers, d'eau, etc... Bien entendu, j'aurais pu, d'un bond, me lever pour aller lui prêter main forte, après tout, à ce gentil petit garçon, mais je lui aurais épargné une grande peine. Mais qu'est-ce qu'il croit?, ai-je pensé, que je vais le laisser, comme ça, me subtiliser la bête? J'ai alors réfléchi à ce que je venais de penser. Ce serait un bon coup, au fond; l'homo sépia n'attend que ma lecture pour être rendu public, et moi, je n'attends que d'être débarrassé de l'harassante tâche du chien à faire disparaître pour m'y consacrer. Bon. Tout de même, j'avais envers le chien, envers Lise, Laparesse, envers moi-même et contre le gamin la responsabilité sanitaire de la dépouille mouillée. Je n'étais pas expressément opposé à l'idée de voir le gamin emporter le chien; mais, dans cette perspective, je devrais être présent et surtout veiller à ce que le cadavre... enfin, dans les circonstances —je m'étais engagé—, il fallait m'assurer de sa définitive disparition. Aussi me suis-je levé dans l'intention de parler à l'entrepreneur; il avait repris en main l'extrémité du bâton demeuré à terre jusque-là, et s'apprêtait au départ. Je le trouvais passablement gonflé. J'allais ouvrir la bouche quand le gamin a levé vers moi le sommet de son cône pour me dire, dans un nuage, que le chien, tu me le donnes, Monsieur, hein?, tu me l'as donné? J'ai été comme



frappé ou plutôt déchiré, non, pourfendu, oui, scié par ses paroles; enfin, je n'étais pas d'accord, il ne pouvait pas, comme ça, sous le couvert de son air pignon, m'enlever le chien; le pouvait-il? Je lui ai tout de même et de suite répondu, sans ambages, que le chien, c'est mon boulot et que, comme c'est aujourd'hui jour d'avant-bras gauche et que, de toute façon, Laparesse, Laparesse, de toute façon, il est fatigué et, et (des blasphèmes, des blasphèmes, tombez gouttelettes de couleurs, allez, ici, ici, maintenant et alors, pendant que mon regard fuit celui de la fripouille déguisée en tee-pee mobile)... c'est moi qui ai la responsabilité d'emmener le chien en promenade, mon petit ami, tu comprends, la responsabilité. Silence. Et, puisqu'il, je veux dire le gamin, me semblait tarder à réagir, j'ai ajouté, cherchant par là à évacuer de son esprit la moindre obscurité, que maintenant tu dois t'en aller, tu t'en vas, salut, ouste, mais tu seras gentil de me laisser ta voiturette, je te la rapporterai, bye. Silence. Il m'a semblé, en observant le sommet du cône, percevoir les battements du coeur du gamin s'accélérer: il se pâmait ou, je ne sais pas, le gamin préparait quelque chose. J'ai peut-être durement parlé. Certainement, j'ai été dur envers lui, car, en riposte à ma proposition l'invitant à déguerpir, il s'est mis à pleurer; on aurait dit une sirène de police, mais sans la police et sans les nageoires, avec moult spasmes, force battements des cylindres, maints soubresauts et jets de larmes accomplissant de plates figures dans l'air; il ne fondait pas du tout, il déployait,

au contraire, une énergie folle, de quoi ameuter les chiens, tous les chiens, existants ou pas, morts ou pas, ou alarmer les gens, les autres gens, ceux d'alentour, et d'autres encore, ceux alentour de ceux d'alentour, et ainsi de suite, mais jusqu'où?, jusqu'où? jusqu'à pénétrer l'écrit? jusqu'à s'ancrer comme il faut dans le livre prêté par moi à Laparesse? Nom de nom de famille, il ne s'arrêterait donc jamais, quels imbéciles hurlements, je me disais, quel coffre, ce cône! et ça s'amplifiait, je ne savais que faire, il prenait véritablement du volume, s'affolait. J'ai alors songé, m'attendrissant, à une situation vraisemblable dans laquelle le gamin devait se trouver, et qui expliquerait son comportement, me disant, à voix basse, me permettant ainsi d'absorber, dans le même mouvement, l'eau accumulée autour de mes lèvres, que le gamin était issu d'une famille monoparentale, et qu'un chien, même mort, devait bien lui manquer. J'étais honteux, mon geste me paraissait égoïste, mesquin même. Pauvre petit! Je l'ai pris dans mes bras —il tenait toujours le bout du bâton qui était resté dans sa main jusque-là, sa main droite—, puis, sans chercher la cause de ma soudaine envie ni pressentir où elle nous mènerait, je me suis laissé emporter par elle et nous ai fait faire un bond prodigieux, c'était mon plus grand, mon plus beau; nous sommes partis comme une fusée. J'ai plaisir à supposer ce que ce bond a pu occasionner comme pertes: on aura été privé de la plus grande partie de la promenade du chien; on n'aura pas assisté à la scène où je vois Hector et le gamin négociier, parfois selon la durée, parfois selon la

distance, leurs tours de conduite de la voiturette; on n'aura pas pu imaginer l'état du chemin (un raccourci à travers champ) qu'ils ont emprunté, sous la direction du gamin, pour se rendre chez la maman de ce dernier; ni voir les mots qui ont composé la description de ce parcours (pour le moins inondé et boueux) où je sens Hector et le gamin, étrangement, le suivre dans la joie; on n'aura pas non plus entendu, comme je les entends encore, les explications à propos de la qualité monoparentale de la famille du gamin, à savoir comment Hector, tendant une main à la maman que le petit lui présentait, s'est adressé à un monsieur en lui disant, je vous reconnais; ni ne saura s'ils ont pris la même route afin de revenir à l'endroit d'où ils étaient partis; etc, etc, etc... Mais lorsque l'on verra, à l'instant, le groupuscule précéder avec peine la démarche incertaine (en plusieurs façons) de Monsieur Lily, l'on se rendra compte du prodige que représente ce bond, l'on entendra, à l'instant. C'était mon tour de conduire la voiturette. Monsieur Lily ne disait rien, il tournait de temps en temps la tête en direction de son fils; celui-ci marchait derrière nous, près de l'engin, ou entre l'engin et Monsieur Lily, cela dépendait, je crois, de ma position par rapport à Monsieur Lily. Nous arrivions presque, sans un mot; seul le bruit des chaussures dans la boue, dans les flaques, et le roulement sourd de la voiturette avaient accompagné, dans mon crâne, le martèlement de la pluie; tout, à nouveau, me semblait familier. Mais je n'allais pas bien, j'avais une douleur, un mal dans la nuque,

que je tentais vainement de faire disparaître en effectuant certains mouvements de la tête: je regardais tantôt la voiturette puis Monsieur Lily puis son fils, tantôt la voiturette puis le fils puis Monsieur Lily, tantôt le fils puis la voiturette puis Monsieur Lily, tantôt le fils puis Monsieur Lily puis la voiturette, tantôt Monsieur Lily puis la voiturette puis le fils, tantôt Monsieur Lily puis son fils puis la voiturette, je revenais toujours à la voiturette. Le chien s'y trouvait encore, d'où, sans doute, mon malaise. Non, je n'allais pas, définitivement, plus je voyais le chien, moins j'allais; en fait, je n'appréciais plus du tout le bond, j'avais, triste, le sentiment d'avoir raté le bond. (Placer un blasphème ici), me disais-je! Réussi, le bond aurait dû me débarrasser du chien. Et du gamin, par conséquent. Pauvre Monsieur Lily! En nous arrêtant dans le décor de l'entrée, je me suis approché, un peu rieur malgré ma douleur et ma déception, de son oreille pour lui dire, bassement, que le coup de la maternité, c'est pas mal, vous savez, mais ça ne me convainc guère. Il a alors foncé sur moi, j'ai reculé, surpris, le banc se trouvait juste derrière, nous sommes tombés ou plutôt, nous avons pris une pose quasi connue, je n'en demandais pas tant, Monsieur Lily avait le corps chaud. Le banc, bien entendu, avait cédé sous le poids de Monsieur Lily plus le mien multipliés par la chute: le cadavre du chien —que je supposais toujours dans la voiturette, laquelle se trouvait alors roulée sous le banc— devait maintenant, quasi-counou, quasi-couna, être bien plat. Monsieur Lily s'est mis à chercher

son fils, il ne le voyait pas, je ne le voyais pas non plus (à cause de la main, grosse main, qui m'écrabouillait la face). Monsieur Lily a dû craindre que notre chute, enfin, que son fils ait voulu se mettre, comme le chien, à l'abri, sous le banc... bref, nous nous sommes relevés. La chose n'a pas été facile. Monsieur Lily s'énervait, je ne l'avais jamais vu dans un pareil état, quel ennui, je me disais, quel ennui sérieux, encore, pendant que Monsieur Lily, à quatre pattes, poursuivait sa recherche. Le gamin demeurait introuvable, pour l'instant; le chien avait aussi disparu. Je commençais à en avoir plus qu'assez de cette histoire de chien, de fils malsain d'esprit; je pensais à Laparesse, mon vieux Lap, j'étais de retour, je me trouvais tout près de lui, je n'avais qu'à entrer, qu'à (placer un blasphème ici, en faire un verbe, le mettre à l'infinitif) mes devoirs et autres obligations aux chiottes pour ensuite me consacrer à ma distraction, en finir avec elle, ma lecture, je désirais plus que jamais me fondre dans l'homo sépia de mes espérances, et blabli, blabla. J'ai retiré ma veste en vitesse et suis allé la pendre au portemanteau; puis, dans un second mouvement, j'ai mis mes sentiments d'exaspération, de colère, de déception, de rage, etc, dans une phrase, et j'ai dit à Monsieur Lily, calme, que votre cône de fils, il peut s'asseoir sur le chien, s'il veut, et pourquoi pas vous sur votre cône. Monsieur Lily s'était immobilisé depuis un temps. Il tenait le sommet du cône dans sa main et le pointait vers le sol, m'invitant par là, j'imagine toujours, à suivre une trace dans l'herbe

(petites encavures couleur de boue pâle, en zigzag, de part et d'autre d'un étroit sentier d'herbe couchée). Après quelque hésitation, j'ai suivi Monsieur Lily; l'herbe avait quitté la trace, celle-ci ressemblait maintenant à un dalot serpentant sur la surface graveleuse, entre des souches peintes; elle a bientôt pris fin. Nous nous retrouvions dans le jardin, j'étais désolé, les prochaines minutes allaient merveilleusement se prêter à la désolation: c'était la scène finale, le tableau final. Monsieur Lily s'est rendu près du transatlantique qui avait depuis longtemps jeté l'ancre au milieu du jardin, a soulevé la bâche qui le recouvrait, puis l'a rabaissée. Son fils était accroupi en-dessous du banc de fer, au fond. Le chien, couché sur le dos, pattes antérieures en croix, les autres allongées, se trouvait sur ce même banc de fer; du fond de son cou il me regardait toujours. J'ai commencé à sentir se déposer en moi, quelque part autour des organes génitaux, une angoisse trouble; j'ai ôté l'eau de mon visage. Celui qui, plus tôt, avait cru se prendre pour un inspecteur, était revenu; il se tenait debout, près d'un jeune cèdre; il m'a regardé, a soupiré, a cessé de me regarder; il s'est mis à gesticuler lentement, lentement, avec un petit bouchon de stylo à la main, s'adressant à Lise, assise à côté de lui, sur le perron; elle ne portait pas attention au policier, elle pleurait, jambes nues sous sa mante. Monsieur Lily aussi pleurait au moment où il est venu vers moi. Je ne cherchais pas à comprendre ni comment ni pourquoi Laparesse s'était retrouvé là, dans le jardin, sous

cette couverture de toile, couché, bien entendu, inerte, sur la toile jaunie de la chaise longue. La pluie le tambourinait. Je me suis approché, ai soulevé la bâche à mon tour: mon vieux Lap avait le visage noir. Ça m'a plu. Je suis allé prendre l'oreiller, l'ai glissé sous sa tête. Je me suis ensuite fabriqué un tube d'environ un mètre de longueur —le sécateur ainsi que le boyau d'arrosage de la liste m'avaient donné cette idée—, dont j'ai habilement inséré l'un des bouts dans l'oreille gauche de Laparesse. Les gens se sont approchés, sauf le fils de Monsieur Lily, le demeuré sous le banc de fer, sous le chien raide.

Ça s'est terminé comme ça.

Hector, d'abord, le tube dans une main, regardait le ciel, sans bouger. À toutes les vingt secondes, il portait à son oreille droite son bout de tube, écoutait, puis le portait à son oreille gauche, écoutait à nouveau, les yeux toujours rivés au ciel, puis remettait la main le long de son corps; un cycle semblait s'enclencher. Trois ou quatre minutes ont ainsi passé. Puis Hector s'est mis le bout de tube en bouche, les yeux rivés au ciel, a attendu, tous ont attendu, les yeux rivés au ciel. Doucement, Hector a prononcé, fusée, une seule fois; et il a fermé les yeux, et tous de même. Ça se termine comme ça, dans la nuit, pas de fusée, il est quatre heures de l'après-midi.





D E   L ' E C H O   I N T E R T E X T U E L

théorie

Sur l'agenda, sitôt levé je puis lire:  
tâcher de se lever à six heures. Il é-  
était huit heures; je pris ma plume; je  
biffai; j'écrivis au lieu: Se lever à  
onze heures. —Et je me recouchai, sans  
lire le reste.

André Gide.

### Exemple d'introduction

J'emprunte inévitablement ce terme —d'écho intertextuel— à Eco, qui l'emploie dans son Apostille au Nom de la Rose<sup>1</sup>. Il désigne en fait les "réminiscences" dont parle Kristeva lorsqu'elle cite Mallarmé:

Le texte littéraire s'insère dans l'ensemble des textes: il est une écriture-réplique (fonction ou négation) d'une autre (des autres) texte(s). [...] Un texte étranger entre dans le réseau de l'écriture: celle-ci l'absorbe suivant des lois spécifiques qui restent à découvrir. Ainsi dans le paragramme d'un texte fonctionnent tous les textes de l'espace lu par l'écrivain.

[...]

Mallarmé savait déjà qu'écrire c'était "s'arroger en vertu d'un doute —la goutte d'encre apparentée à la nuit sublime— quelque devoir de tout recréer, avec des réminiscences, pour avérer qu'on est bien là où l'on doit être..."<sup>2</sup>

La phrase de Mallarmé, particulièrement, rejoint l'esprit d'Eco. L'écho intertextuel est une filiation, c'est-à-dire un lien parental. Sa perception, quand on écrit, est une manière de légitimer telle ou telle "trouvaille": tel fait textuel: c'est une confirmation. J'ai, par exemple, l'intuition que mon récit de bave, aussi fou et futile puisse-t-il paraître (ou être), et cependant qu'il me semble tout à fait important de le porter

jusqu'à sa fin, doit être l'écho de quelque chose de fondamental, d'un mythe, de quelque chose d'originale. Et, cette bave-là, je veux me l'approprier; c'est-à-dire que si j'en fais sonner l'écho, c'est pour que soit perçue son immémoriale saveur.

Elle coule, cette bave,

chez Proust:

Il éprouvait une volupté à connaître la vérité qui le passionnait dans cet exemplaire unique, éphémère et précieux, d'une matière translucide, si chaude et si belle<sup>3</sup>.

Chez Beckett:

Mais moi je me serais endormi tout à fait, la bouche ouverte, comme d'habitude, j'aurais l'air comme d'habitude. Et de ma bouche ouverte, endormie, couleraient les mensonges, sur moi. [...] Ma bouche au repos se remplirait de salive, ma bouche qui n'en a jamais assez, je la laisserais couler avec délices, bavant de vie, mon pensum terminé, en silence<sup>4</sup>.

Chez Le Clézio:

La terre et le ciel sont nés de la salive des dieux<sup>5</sup>.

Cette coulée suffit à "avérer" que le lieu où je me situe, que la place qu'occupe Autour de Laparisse (dût-elle ne faire illusion que l'espace d'une lecture) est légitime.

Autour de Laparisse est une oeuvre de lecture. Celui qui parle (Hector, moi) est un lecteur (de Laparisse, d'un livre innommé); et sa lecture, son écriture-lecture, inévitablement —mais il s'agit tout de même d'un vœu, plus encore, d'une pratique—, a des relents d'autres lectures, présentes ou non dans l'espace lu du lecteur (vous). On perçoit ou ne perçoit pas l'écho

intertextuel (ici le "on" personnifie autant celui qui lit, vous, que celui qui écrit, moi); c'est le texte qui prend lui-même le relais d'un écho dont l'origine peut être lointaine.

Je vais donc parler des réminiscences de textes dont la lecture m'est parue nécessaire à la production d'Autour de Laparasse. Ce sera, d'une certaine manière, faire état du traitement imposé à la part consciente de mes sources; rendre compte de ce que j'ai fait de tout le matériel volontairement et intuitivement accumulé au cours de ma période dite "de documentation", période vieille déjà d'un an environ au commencement de l'écriture, et qui s'étale jusqu'à l'achèvement du livre, et dont celui-ci, inévitablement encore, fait partie.

#### Dans le préambule

Le préambule rappelle Perec (dis-je, p.3): description d'un jeu, certes, mais aussi description d'un fonctionnement par sauts, par cases; allusion au fameux échiquier ayant servi à l'écriture de La Vie, mode d'emploi; allusion aussi à l'écriture sous contraintes. Autour de Laparasse est donc un texte troué; c'est-à-dire ponctué de bonds prodigieux, même si le terme est un peu fort. On ne joue pas à la marelle sans écrire. On ne joue pas à la marelle sans sauter.

Dans Autour de Laparesse, les contraintes sont peu nombreuses, simples, employées épisodiquement. Toutes (ou à peu près) ont trait à la figure de Samuel Beckett, dont je reparlerai plus loin, bien entendu. Elles ne sont, somme toute, que quelques façons de disséminer un nom, de nommer, clandestinement, un auteur que je ne cite pas mais dont je souhaite la présence, dont je souligne à ma manière l'absence (ou, mieux, la disparition); elles sont la mise en code d'un "salut!", d'un "salut" qui accueille et quitte.

#### Inventaire des consignes de départ

I: Commencer par S (commencer là, par S).

II: Commencer par A.

Faire en sorte que le parcours d'Hector (qui s'effectue sur un plan rectangulaire) trace les initiales SB (d'où les nécessaires changements de directions: est, ouest, sud, nord).

Ce parcours a lieu dans une librairie, mais on ne doit pas savoir tout de suite où l'on est: décrire la librairie comme une ville: pâtés de maisons (d'édition), allées, comptoir marchand, quartier populaire (section des formats poche), etc...

III: Commencer par M.

Ne faire qu'une seule phrase.

Chacun des possesseurs du livre (sauf Hector) doit avoir, dans la phrase, une particularité alphabétique:

veuve d'un zédétique

qu'il croyait être un ysopet

atteinte de xérophtalmie

le calme d'un wagon de queue

son titre de vicaire volant

Ugénie

le Sorcier

dans la terre après avoir été égaré dans un marais par

un hé<sup>ra</sup>ut arabe en route vers le royaume du Prê<sup>tre</sup> Jean

mâcheur de gat

guerrier perse

un oriental

un navire  
 sa mère  
 charlatan de Lamía  
 plantation de jujubiers  
imberbe macédonien  
 le hiérophante  
grands prêtres  
faux prophète  
Dieu  
archange  
Voix

Ces particularités, sans être désignées, doivent apparaître dans l'ordre alphabétique inversé, comprendre tout l'alphabet sauf les lettres: B, E, C, K, T; plus la lettre V, la voix qui parle dans les Textes pour rien.

- IV: Commencer par U.  
 Voyage dans la lune, c'est-à-dire dans les lettres qui composent ce mot: droites, courbes, spirale finale (e). Faire commencer le chapitre V, faussement, en infrapaginale.
- V: Commencer par E.  
 Contrainte alphabétique de l'énumération des êtres (en infrapaginale): prendre tout l'alphabet pour initiales sauf les lettres: S, A, M, U, E, L, B, C, K, T.  
 N'employer ni bond prodigieux, ni placard à blasphème.
- VI: Commencer par L.  
 Faire la description d'un match de hockey sur la "patinoire à poux".
- VII: Commencer par H.
- VIII: Commencer par B.
- IX: Commencer par autre chose qu'une lettre.  
 Tout revisiter.

Certainement, on comprendra plus loin pourquoi un aussi grand nombre de consignes de la liste ci-haut concernent Beckett. Peut-être aussi, à la lecture d'Autour de Laparèsse, Beckett a-t-il déjà sonné, pour vous, en écho. Mais je voudrais, avant de continuer, dire un mot au sujet de la marelle. Ici, la

figure s'est imposée au cours de l'écriture: je me suis rendu compte que je faisais une marelle, que je faisais faire à mon lecteur (vous) une marelle. Il s'agit d'une contrainte de composition (l'emprise constante du jeu, de l'aspect ludique de l'écriture), contrainte dont l'arbitraire est évacué par sa référence au folklore.

### Description du jeu

La lecture pénètre, vierge, le premier chapitre. Au chapitre deux, elle perçoit le bond effectué depuis le premier, à savoir: temps différent, espace différent; de même que le lien marqué avec ce premier chapitre, à savoir: les ouvertures (de type méta-textuel, qui annoncent sans annoncer) et l'effet de variation: le premier se termine sur une promenade du chien, mais sans promenade; tandis que le deux est une promenade du chien, mais sans chien. Au chapitre trois, nouveau bond: ton différent, rythme différent, digression; le trois, une longue phrase, est aussi une promenade, mais dans le temps. La lecture a donc parcouru trois chapitres très liés (en ce sens qu'ils sont les variations d'un même thème, la promenade, ou plutôt la quête déguisée en errance, en parcours distrait; quête dont le but est le livre, ce diptyque dont les pans sont Laparesse —le corps lu— et le livre dans lequel se promène Hector au chapitre quatre, ce livre non lu par le corps lu), très liés, dis-je, et très différents les uns des autres.

À la marelle, les cases quatre et cinq sont alignées horizontalement. Il fallait trouver le moyen de donner cette impression à la lecture. Le texte sur deux colonnes (chapitre neuf) en est un; la note infrapaginale (commençant à la page 51) en est un autre. Le bond du trois au quatre, sans que la lecture d'abord s'en doute, est un bond du trois aux quatre et cinq.

- Le chapitre six marque un retour à l'unicité de la case. Il reprend donc, en partie, le chapitre premier: description des filets de bave, pastiche d'une description d'événement sportif, menace d'interruption de la lecture, scène à l'entrée de la maison.

Les chapitres sept et huit ne sont pas liés de la même façon que les quatre et cinq. Ecart à la marelle? Peut-être.



Le lien est celui de la bave: dans la bouche (en sept), puis dans le seau, le sac, la fiole, l'Institut (en huit); la bave est la matière du voyage: l'odyssée de Haricot et Caillou (qui finissent crachés), puis celle d'Hector, allant du sac à l'Institut (qui commence par une implicite série de crachats), sont les deux parties d'un même tracé.

Tous les chapitres jusqu'à maintenant ont à peu près la même taille. Les bonds qui les séparent sont marqués, soit par une ouverture méta-textuelle (disant sans dire: chapitres premier, deux, quatre, six, sept, huit et neuf), soit par une continuité inhabituelle entre chapitres (entre le deux et le trois, le quatre et le cinq), ou soit par une initiale dont la lecture nécessite la connaissance d'un autre code (le musical au chapitre neuf).

Ça me semble pouvoir se tenir, comme marelle. D'ailleurs, disséminés dans le texte, on peut noter certains éléments pouvant faire partie d'un paradigme qu'il faudrait intituler "marelle":

- la première pierre (p.4)
- l'intérieur d'une pierre (p.5)
- l'épisode des mégots (qu'on sème comme des pierres, écho intertextuel d'Hansel et Gretel) (chapitre deux)
- "Je suis dans le livre; c'est mon premier bond prodigieux." (p.52)
- "Ça continuera, sautillant, comme au milieu d'un étang peu profond, sur des pierres émergées." (p.77)
- "Sur les dalles grises" (p.86)
- Caillou (p.99)
- "... qui courent et roulent sur l'asphalte..." (p.107)
- le gamin (p.132)
- Etc...

Sans compter tous les "bonds prodigieux" et autres formes du saut. Le nombre des éléments gravitant autour du motif "marelle" justifierait, me semble-t-il, une analyse particulière.

Le chapitre neuf, plus long, comme à la marelle, voit apparaître l'enfant, qui tombe dans le texte comme une pierre (d'abord vu comme un cône en suspension dans les airs (p.131)). Il rend aussi perceptible l'enchaînement des thèmes de la lecture (inévitablement spéculaire) et de la distraction, les motifs de Laparesse et du livre (spéculaire, lui aussi), du chien et de la promenade, etc... Liens avec le chapitre premier: la lecture de Laparesse, l'obligation de promener

le chien; avec le deux: la promenade, Monsieur Lily, la perte du livre; avec le trois: la lignée inachevable des possesseurs du livre s'achève; avec le quatre: le ciel, la fusée; avec le cinq: la description du jardin; avec le quatre et le cinq: le texte sur deux colonnes; avec le six: le policier, le cadavre du chien; avec le sept: couple Haricot-Caillou semblable aux couples Hector-Lise et Hector-cadavre du chien; avec le huit: la pensée du noir. Au chapitre neuf, qui est regard sur les autres (comme, à la marelle, on peut se retourner à la neuvième case), on peut interpréter la disparition du livre inconnu (signalée par l'apparition d'une pile de feuilles de papier), l'objet continuuel d'une lecture accomplie, comme étant l'apparition, puisqu'il en a alors le volume, du livre dont s'achève l'écriture, la lecture; on appuiera cette interprétation par cette phrase du chapitre premier: "...c'est ici, ainsi, que mon histoire ne commence pas. Je le sais pour l'avoir maintes fois lue." (p.14). Après avoir eu la lecture devant nous (qui lisons), nous avons, en neuf, puisque nous nous sommes, comme à la marelle, retournés, la lecture derrière nous: nous n'imaginons plus le livre dont Autour de Laparesse parlait, mais voyons celui qu'Autour de Laparesse achève de devenir.

Nous sommes toujours dans le préambule. Il se fait l'écho, également, d'un passage de La Bible. La dernière phrase du préambule dit ceci: "Maintenant, si vous croyez que le texte qui suit ressemble en quelque façon à une marelle, à vous de jeter la première pierre." (p.4). Bien entendue, cette phrase fait écho au récit de "la femme adultère"<sup>6</sup>. Or, ce récit, que l'on croit tous connaître, est étonnamment intéressant en ce qui concerne l'écriture et la marelle. Sa réminiscence, en plus de semer le doute sur ce qui suit (ce livre est-il condamnable?, est-il trompeur?, ce préambule est-il un leurre?, etc...), devrait fonctionner comme un renvoi, c'est-à-dire semer le doute sur le récit extrait de La Bible: qu'y a-t-il, dans cette histoire de femme à lapider, la pierre mise à part, qui puisse avoir un rapport avec ce

préambule décrivant un jeu enfantin? (Car s'il n'y a rien, sauf la pierre, on peut douter de la pertinence d'un tel écho.)

Jean l'Évangéliste raconte (8.7-8):

Comme ils continuaient à lui poser des questions, Jésus se redressa et leur dit: "Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre." Et s'inclinant à nouveau, il se remit à tracer des traits sur le sol.

"Des traits sur le sol". C'est quand même extraordinaire! On pourrait se demander quelle figure, quel signes traçait Jésus sur ce sol du siècle premier. Mais comme on ne peut répondre à cette question, on peut simplement imaginer, constater que, comme la "première pierre" du préambule, qui renvoie à celle du récit de "la femme adultère", les "traits sur le sol", à leur tour, renvoient aux tracés des marelles sur l'asphalte du préambule (l'asphalte apparentée à la nuit d'encre sublime, à la nuit d'encre sublimée!). L'écho intertextuel me semble ici pleinement légitimé; je n'aurais pas pu choisir meilleur cri pour en rapporter l'écho.

L'aller-retour de cet écho pourrait annoncer —et ici je conserverai l'emploi du conditionnel pour souligner le caractère hypothétique de la lecture que je propose, sa fragilité ou plutôt sa délicatesse— la suite, c'est-à-dire Autour de Laparèsse proprement dit, en ce sens que, par l'élargissement (ou, oui, le rétrécissement) de la notion de renvoi (allant, revenant), deviendrait lisible la mécanique de l'interruption (ou de

l'échange ou de l'alternance entre deux thèmes comme, par exemple: lecture alimentaire et lecture distrayante, ou plus simplement: obligation et distraction). Le récit de "la femme adultère", qui présente un Jésus interrompu dans son tracé, serait, par écho intertextuel, une occurrence des interruptions nombreuses subies par le narrateur d'Autour de Laparesse: la lecture du corps de Laparesse interrompue par le chien, par Lise, le livreur du tableau, etc... cette même lecture interrompue par le souvenir du livre, ce souvenir interrompu par la lecture du livre, cette lecture interrompue par le retour à la lecture du corps, laquelle est interrompue à nouveau par une autre forme de digression, par une note infrapaginale, par une autre forme de distraction, etc... On pourrait interpréter les "traits sur le sol" comme une distraction; car la tâche de ce dieu-là, c'est d'absoudre et non pas de s'amuser à "tracer des traits". De même, on pourrait dire qu'Autour de Laparesse fonctionne selon le principe de la distraction: celle-ci entraîne le narrateur (et le lecteur qui le suit) hors du centre qu'il désire toucher, alors que ce "hors", la périphérie de ce centre que représente Laparesse en tant qu'objet de lecture, est le sujet même du livre: la distraction distrayante serait ici la tautologie qui reprendrait celle de l'extrait de La Bible: "tracer des traits". (Ajoutons que la tautologie pourrait déjà se lire dans le titre: Autour de Laparesse ou autour de Lap —ainsi nommé dans le texte—, lap signifiant en anglais —langue présente dans le texte— "tour" (de piste): autour du tour.

La distraction et l'écho intertextuel ont, à mon sens, de semblables fonctionnements. Ce qui les unit, c'est la balade qu'ils imposent: d'interruption en interruption pour l'un (d'où, entre autres, le prévisible voyage "dans la lune" du chapitre quatre, la lune du livre qui distrait de la lecture du corps qui distrait de celle du livre); de texte en texte pour l'autre. Le mouvement étant une série d'allers-retours, à la métaphore de la balade je préfère celle de la balançoire ou du trapèze ou, mieux encore, des lianes utilisées par Tarzan.

#### Sur les citations en épigraphe

Les citations en épigraphe jouent plus d'un rôle. Celle tirée de La Bible prend le relais de l'écho intertextuel de la dernière phrase du préambule. La seconde, tirée de Le Monde et le pantalon<sup>7</sup>, un texte sur la peinture des frères van Velde, reprend la "première pierre" de cette même dernière phrase, en indique la fragilité, les possibilités et, en écho, le caractère originaire: c'est la pierre, une pierre, où se rejoue l'instant d'avant un microscopique big bang, un bing<sup>8</sup>. C'est cette deuxième citation, surtout, qui indique l'esprit du texte que l'on s'apprête à commencer: mouvement de va-et-vient d'une écriture qui se corrige à mesure qu'elle avance, répétitions, motifs du liquide, de l'infiniment petit, rapidité du rythme, constantes menaces d'interruption, contradictions, etc... Cette deuxième citation tend au maximum l'élastique d'un lance-pierre. Tandis

que la première, qui présente un personnage (est-ce Laparesse?), le fait d'une façon si énigmatique —que signifie "qui monte"?— que l'on ne sait pas, finalement, de qui ça parle, ni quel sens attribuer à ce "monte" sans contexte précis. Un doute est semé, même si la phrase joue son rôle d'indicatrice: oui, il y a, dans Autour de Laparesse, un vieillard; oui, il est à un moment enveloppé; oui, on peut supposer qu'il monte puisqu'à la fin il meurt alors qu'il est justement question de ciel et que, d'après La Bible (ou ce qu'on en a dit), quand on meurt on monte au ciel.

Mais en fait, l'idée de ces citations (c'est-à-dire la lecture que j'en ai faite en les mettant là, en épigraphe) est celle-ci: qu'elles jouent d'abord leur rôle indicateur; qu'ensuite (mais est-ce vraiment ensuite?) leurs appellations d'origine ("Premier livre de Samuel" et "Beckett") parlent et se lient. Car le "vieillard" de la première citation pourrait fort bien être un personnage de Beckett (et Laparesse, son cousin ou son frère, son père!), pourrait fort bien désigner Beckett lui-même, le défunt. Tout n'est qu'affaire de contexte. Et ici le contexte est passablement flou. La perturbation causée par les différences et similitudes entre les appellations d'origine entraîne la lecture dans un réseau de significations plus complexe que ne le fait l'habituelle formule des textes en épigraphe (lesquels, éventuellement, établissent un contexte, nomment une possible influence): on a d'abord le titre d'un livre (de la partie d'un livre: "Premier livre de Samuel") et le nom d'un homme

("Beckett"); ensuite, dans le titre, le prénom d'un homme ("Samuel") sans nom et, plus bas, un nom connu habituellement accouplé au prénom du haut (Samuel Beckett). Le "Samuel" est l'intersection permettant, donnant du sens à la lecture de cette séquence: "Premier livre de Samuel Beckett". La Bible a perdu depuis un temps sa primauté contextuelle; elle est reconvoquée plus loin, très localement avec Jésus (pp.11-12), et surtout à la fin du troisième chapitre où il est question de "la Voix", de cette voix parlant sans cesse (motif très beckettien) dans le livre innommé; troisième chapitre dans lequel, ironiquement, l'origine du livre est supposée avoir eu lieu avant celle de La Bible, avant même celle du monde. Les citations en épigraphe (avec leurs appellations d'origine) et le gag du texte traduit par Dieu, d'une certaine manière —et c'est là le fonctionnement même de la pratique textuelle de la réminiscence—, proposent à la lecture un classement modifié, un classement "en mouvement" des textes de la littérature: une petite étagère aménagée par la lecture d'Autour de Laparesse, par exemple, où seraient rangés côte à côte un Beckett, une Bible, un Bouchard (d'autant que l'ordre alphabétique les dispose déjà sur un même rayon).

La citation extraite du "Premier livre de Samuel", j'aurais pu en trouver une semblable, ayant du moins le même esprit, dans n'importe quel livre de Beckett, peut-être même dans le premier (Murphy. Ou était-ce More pricks than kicks?<sup>9</sup>). Mais l'effet

recherché était de souligner un écho intertextuel de Beckett dans La Bible; de donner la folle impression que le scribe du "Premier livre de Samuel" avait lu Molloy, par exemple.

Et qui d'autre, encore?

### Beckett de mes deux

Chez Beckett, en gros, on assiste à ce que j'appellerais: "l'épopée du primaire". Une voix parle, rature, au fur et à mesure son propre décor; ne reste qu'un corps, se décomposant, dans l'ombre. Ont donc leur place, dans l'oeuvre, les mots qui évoquent le primaire du corps: ses sécrétions, sa merde, ses membres et leurs mouvements; et le primaire du décor: des espaces à peu près inhabités, de la boue, des personnages qui se déplacent difficilement à pied, à vélo, en rampant. C'est la régression vers l'immobilité du corps, d'un corps qui persiste à vivre, à entendre la voix, qui l'entendrait encore même privé de corps, même avec le sentiment (ou la certitude) de n'être pas né. On pourrait dire que le personnage de Beckett —et c'est un peu l'idée que j'avais en tête au commencement de mon expérience— s'est finalement immobilisé là où Autour de Laparesse démarre. Ce mouvement vers le moindre (c'est-à-dire ce "toujours plus près du silence" (d'un silence qui demeure innommé parce qu'objet d'une quête poursuivie par le moyen qui le brise, les mots) où il se passe si peu qu'on pourrait craindre qu'il ne se passe,



bientôt, plus rien), ce mouvement vers le tu —la rature comme signature—, est lui-même le lieu, lunaire, d'une permanence: la voix échoue à se nommer telle qu'elle est, c'est-à-dire pure, silence; elle n'arrive pas à se nommer; tous ses noms sont faux; et donc elle les dits tels; et donc elle parle, sans cesse, dit-elle. Et c'est là, dans ce lieu de la rature constante, qu'erre la féérie des personnages de Beckett, aussi près que possible de l'inexistence, du rien, éliminés. Ou encore la voix, peut-être pas la même, se trouve confrontée à l'incapacité de nommer le monde, de nommer quelqu'un (ou ce sont eux qui sont incapables de recevoir un nom) avec les mots du monde, ceux qui le désignent de plus en plus mal à mesure qu'ils le cernent, le décrivent, le couvrent; elle parle, épuise, s'épuise face au fuyant, donne l'impression de dire tout, sans réussir à nommer quoi que ce soit. On peut difficilement aller plus loin. Il faut aller ailleurs.

Alors, où se situe Autour de Laparesse? Peut-être se fait-il une place en passant entre deux Beckett rythmiquement éloignés. Parti d'une tête. La mienne.

Faire avec peu, me disais-je au moment où j'élaborais le plan du récit, partir d'une histoire, d'une scène, pauvres; et parler de ce lieu d'où je pars, sans savoir au juste ce qu'il est, sinon lu, par moi. Parler de ce lieu où m'entraîne la lecture. En parler, oui; comme si, par mimétisme, je choisissais de parler

d'une mienne lecture par l'observation du lecteur beckettien par excellence: celui qui dort le texte, qui le bave à s'en taire jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Extrait du journal d'Autour de Laparresse

Décembre 1989

Je viens de terminer une relecture de Watt. Comme pour L'Innommable et quelques autres, j'ai beaucoup pris de notes. Je ne sais pas exactement si elles serviront. Je crois que ça ira. Je suis sûr de n'être pas moins sérieusement préparé que si j'avais à faire un mémoire de recherche sur Samuel Beckett.

Mon intention est de faire une espèce de livre de lecture. Je vais écrire l'histoire de quelqu'un qui lit; qui lit Beckett. Mais je ne vais pas le nommer; simplement le laisser planer, comme un cerf-volant dont l'ombre ferait jouer les couleurs de ma boue, du haut d'un long fil. Donc, pas de citation; sauf en exergue, ce qui ne signifie à peu près rien.

Je choisis Beckett parce que son oeuvre me hante, parce que ma prose avait des relents de la sienne avant que je n'aie lu un seul de ses livres; c'est très bizarre; comme si je me sentais dans l'obligation de faire quelque chose —ne serait-ce que clandestinement— en rapport avec cette oeuvre-là, comme s'il me fallait ou bien la franchir, ou bien me taire et me contenter de la lire. Beckett est de ceux qui ont laissé des oeuvres qui n'existent pas encore, et j'aime trop son travail pour le laisser me plonger dans le mutisme.

Je vais utiliser ma lecture, écrire à partir d'elle pour tenter quelque chose de neuf. Ce qui m'intéresse chez Beckett, entre autres choses, c'est la présence à peu près constante de la conscience du travail en train de se faire; Je vais utiliser cela. De même, je vais faire jouer les registres de l'ironie et de la dérision; mettre ça et là des séries (qui rappelleront celles de Watt); manier la virgule comme un signe musical; établir le texte comme un non-sens narratologique; etc... Maintenant que j'ai lu Beckett, je vais le coucher dans un fauteuil et lui faire baver mon texte en entier.

En fait, la lecture de Beckett a, pour moi —beaucoup plus que pour mon lecteur—, une grande importance: parce que j'y trouve les éléments dont j'aurais voulu faire Autour

de Laparresse de toute façon; elle importe aussi (et surtout) parce que ces éléments doivent être traités d'une manière qui soit la mienne, qui ne relève pas de l'imitation inconsciente mais de l'utilisation calculée. C'est sans doute pourquoi il faut lire les classiques; parce que les classiques sont ces textes d'exception qui ont conquis le statut d'originaux; les classiques sont les textes qui ne sont pas des imitations des textes qu'ils ont eux-mêmes, à un moment ou à un autre, imités; ils ont franchi une frontière (un genre, une époque, une école, une oeuvre-maîtresse, etc...). Je n'ai pas la prétention de réussir, avec un premier livre, un tel exploit, mais le texte ne pourrait s'écrire sans ambition. La mienne est celle-ci: écrire quelque chose qui soit à la fois un poème, un roman et un recueil de nouvelles. Le modèle existe dans la littérature, c'est entendu: Textes pour rien en est un exemple; Les Chants de Maldoror, à mon avis, en est un autre. Voilà pour l'ambition. Mon intention est d'écrire un livre.

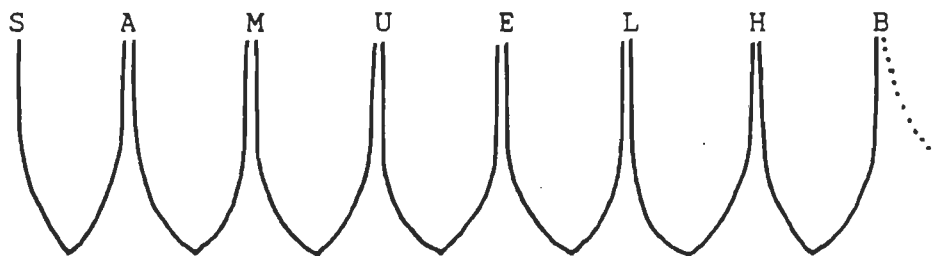
Je me contrains à faire des chapitres d'à peu près égale longueur, sauf le dernier, que je vois un peu plus long ou un peu plus court, je ne sais pas encore. Le modèle est encore le recueil des Textes pour rien. Mon idée est de construire les chapitres comme des vers classiques; qu'un sens soit perceptible globalement, une fois le livre terminé, mais que les chapitres, s'enchaînant, semblent mal le faire; comme si le livre était une phrase syntaxiquement peu banale, et que chaque chapitre en constituait l'unité. Il faudrait aussi que tout le livre soit présent en puissance dans chacune de ces unités, cependant que l'ajout de chacune (arrivant à sa place dans le courant du livre) crée une certaine surprise: les chapitres représentent une possibilité du livre à être, et le livre est la trace, imprévisible, de la somme de ses possibilités. Autrement dit, le livre de lecture est la suite des transformations de la lecture du livre. Comme si l'on disait, avant de commencer (et ici j'extrapole jusqu'à penser toucher à l'essence de ce qu'est, comme réception, la pratique intertextuelle): la lecture de toute une vie correspond à la lecture d'un seul livre: celui que le lecteur est le seul à avoir lu et que personne n'écrira jamais.

Je sais mon discours encore assez vague; c'est que mon expérience, aujourd'hui intitulée Autour de Laparresse, n'est encore qu'un projet. Je suppose que j'aurai une vision plus précise de mon travail lorsque je me nourrirai de sa lecture. Tout, finalement, n'est que lecture.

Je me contrains également (et, faisant cela, je renforce l'idée ci-haut mentionnée) à faire commencer les chapitres par des lettres choisies d'avance. Ces lettres sont, dans

l'ordre: S - A - M - U - E - L - H - B. Je ne sais pas encore si je vais continuer le nom de famille; ni si ce nom sera le mien ou celui de Beckett. Je trouve intéressant de m'immiscer de la sorte dans le nom de l'auteur de l'oeuvre supposément lue par mon personnage: le personnage va traverser le livre en empruntant des lianes accrochées aux lettres qui l'ont fait naître; et ces lettres signifient, pour l'instant: la lecture d'H.B. Je pourrais aussi ne pas ajouter de nom de famille. Mais je devrais, dans le cas d'un neuvième chapitre, trouver le moyen de le commencer sans utiliser une lettre. (Un chiffre?) Ainsi disposées, les lettres me font voir un prénom qui précède des initiales. Le jeu de mots me semble heureux. Celui qui vient avant celui qui est le premier à écrire ce qu'il écrit. L'obsession beckettienne de l'avant-dernier est ici renversée. C'est un peu, encore, la mécanique de l'inter-textualité. Je suppose que je reviendrai là-dessus.

Les chapitres devraient lier entre elles les lettres (S - A - M - U - E - L - H - B), comme s'ils prenaient leurs places dans les espaces qui les séparent, elles; ou plutôt comme s'ils y étaient suspendus:



Un texte qui saute, semblable au mouvement d'une machine à coudre, à l'écriture d'une musique pour tambour. Tam-tam.

Une histoire de rythme, oui. Non pas ce que j'appellerais le rythme de tout le texte, qui devrait être examiné dans ses moindres variations (quoique dans une certaine mesure il s'agisse de cela aussi: d'Autour de Laparresse comme une suite, comme une série de motifs rythmiques que soutiennent deux grands tempi), mais, disons, de la ligne principale de ce rythme à deux temps. J'ai parlé déjà d'un va-et-vient, d'une thématique dont les deux

faces seraient l'obligation (la tâche, la lecture alimentaire) et la distraction (l'autre lecture, celle qui ravit); une thématique de l'interruption, laquelle implique la notion du double, la présence de deux espaces: l'interrompu et l'autre (qu'on se rappelle l'histoire de "la femme adultère" Autour de Laparesse, comme récit, occupe tour à tour ces deux espaces, faisant tour à tour de l'un la distraction entraînant dans l'autre. Il en est de même en ce qui a trait au rythme: Autour de Laparesse fonctionne selon le principe de l'interruption (un autre nom donné à la distraction); il rend sensibles (lisibles) les intervalles qui séparent, dans la figure de l'extrait de journal ci-haut, les huit lettres et l'absence d'initiale (la note, un la, qui ouvre le chapitre neuf). Autour de Laparesse, qu'on me permette l'expression, s'attache à Beckett tout en se laissant suffisamment de corde pour qu'il soit possible d'imaginer que c'est Beckett qui s'attache à Autour de Laparesse.

Techniquement, les lettres imposées comme initiales des chapitres (de même que l'absence de lettre au chapitre neuf) m'ont contraint à une stratégie semblable à celle de mon personnage; c'est-à-dire qu'il me fallait accomplir une tâche (lire les lettres, partir ou repartir d'elles, ou encore y aboutir), m'en acquitter d'abord, pour ensuite plonger dans de folles digressions. Je comparerais volontiers cette pratique à la discipline du lancer du marteau: le texte tourne sur lui-même, répétant, répétant, jusqu'à un instant déclencheur, l'instant où le

marteau quitte la main puis part, fonce, seul —mais traînant derrière lui la chaîne et la poignée, écho de la main—, jusqu'à sa chute, vaincu par d'autres forces, épuisé, le vol fini, le récit (l'épisode) à son terme. Au chapitre deux, par exemple, on sent fort bien le tournoiement (du marteau) de la phrase précéder le moment où le récit (du parcours, de la quête hasardeuse du livre) décolle; ce moment correspond à l'apparition d'un passé composé ("J'ai pris"):

Aléa des allées, des venues, ma tête, mes mains, mes pas, mon gland. Ce livre, sur la table, je ne l'ouvre pas parce que, j'imagine, il me tue. Que mon oeil se pose sur le sac qui l'emballa encore, je bénis votre somnolence, les seules images qu'il me procure sont celles du parcours, le tracé, l'aller-retour ici-lui-ici, vaine équipée quand on pense, Laparesse, que je m'insurge, ce livre damné ne me parlera pas, je ne le lirai jamais. Tout ça, c'est possible dans l'ombre, ondoyant voile de ma voyagerie, je m'en souviens, je regardais la porte se refermer derrière moi, elle en mettait du temps, cette lourdeur vitrée, ce poids contenu par la mécanique, je retenais le chien qui se faisait les ongles sur les dalles, attendant le dernier claquement comme un signal de départ. Mais quelle tâche, ce chien, comme si j'avais besoin d'un chien! Je suis bien content de m'en débarrasser. Voilà. J'ai pris vers l'est [...]

En marelle, je traduirais le mouvement d'Autour de Laparesse par celui du bond, le plaisir d'être en l'air (en suspension) confronté à la nécessité de tomber dans une case à un moment ou à un autre (que je sois quelqu'un ou une pierre). Ce qui donne des ouvertures de chapitres (I-II-IV-VI-VII-VIII-IX) presque flottantes, qui pourraient donner suite à n'importe quoi (qui pourrait prévoir la trajectoire du marteau?), qui parlent d'elles-mêmes, de leur situation dans le livre, signalant le bond énorme

(l'atterrissage brusque) que l'on vient juste de faire en tournant la page, qui préparent petit à petit un nouveau décollage, un nouveau plongeon dans la bave d'un dieu mort.

Des ouvertures hésitantes où le discours est centré sur l'être (alors que dans les récits comme, par exemple, l'histoire de Haricot et Caillou, le discours est centré sur le faire, l'action), où règne la virgule, de cette virgule, maîtresse, agissant non pas seulement comme repère syntaxique (comme c'est, par exemple, le cas dans presque tout le chapitre cinq), mais surtout —la métaphore me paraît inévitable— comme une vague heurtant la coque de la phrase. L'impression d'un ballottement:

[...] rien ne semble plus me parler sinon, par bribes infimes, la Voix, cruelle, qui m'achève sans finesse, quel mutisme, et me voici libre, l'atroce leurre, plongeant dans un lexique qu'un déluge a rasé, [...] (p.48)

Ces ouvertures "flottantes" varient en longueur, et leur délimitation (que je ne ferai pas ici) pourrait certes parfois paraître délicate à effectuer. Mais il me semble indéniable qu'elles s'interrompent toutes pour donner suite à un récit de fait où règnent la précision et le souci d'exactitude (le chapitre cinq, encore une fois, est ici exemplaire). La phrase alors, si elle vogue encore, paraît plus rapide; ses virgules sont des coups de pagaie; c'est la rapidité de l'énumération:

[...]; j'aurais dans mes bras le chien, je verrais ses bols vides, j'aurais chaud, je regarderais le réfrigérateur, passerais, scroutch, devant l'évier, [...] (p.67)

La lettre de départ, loin derrière, loin devant, n'existe plus. Être n'est plus un constant souci. L'action va. Ce qui est narré est une succession d'états, un parcours plutôt qu'un état réflexif.

Autour de Laparesse, texte de la distraction, se constitue donc liant deux phases rythmiquement et thématiquement (quoique ces deux adverbes, quand on regarde le texte de près, disent la même chose) distinctes; l'une flottante, l'autre, comment dire, glissante. Tout comme il existe, ai-je aussi dit, deux Beckett rythmiquement éloignés: ceux de Watt et de L'Innommable<sup>10</sup>, bien sûr. Autour de Laparesse, loin de donner l'impression d'un collage de ces deux manières (car il a, j'en suis persuadé, sa propre voix, où s'entremêlent, nombreuses, d'autres influences, d'autres obsessions), en certains passages, s'en fait l'écho. Réminiscences du double dans l'unique, d'un Beckett interrompu par un autre, dans une autre langue. Nouvelle occurrence de la mécanique de l'interruption, l'oeuvre de Beckett, à l'intérieur d'Autour de Laparesse comme clandestin surnom de la littérature, comme référence implicite, s'est avérée idéale en raison, justement, de son univoque duplicité.

#### La compagnie de Worm

Le cas de L'Innommable et des Textes pour rien serait, à mon sens, l'extrême limite du texte "flottant". La tentative de



Beckett est ici de repousser le plus possible le moment du récit de faits (c'est-à-dire dont les références connues sont celles de la vie telle qu'un être humain puisse en avoir une idée, ou en faire la projection). Ce Beckett-là ne raconte à peu près rien sinon l'être d'une parole: l'action, c'est la parole:

Non, je ne le ferai pas, qu'est-ce que je ne ferai pas, comme si ça dépendait de moi, je ne chercherai plus ma demeure, je ne sais pas ce que je ferai, elle serait déjà occupée, quelqu'un y serait déjà, quelqu'un de bien bas, il ne voudrait pas de moi, je le comprends, je le dérangerai, qu'est-ce que je vais pouvoir dire à présent, je vais me le demander, je vais me poser des questions, c'est un bon bouche-trou, non pas que je risque de me taire, alors pourquoi tant d'histoires, c'est ça, des questions, j'en connais des millions, je dois en connaître, et puis il y a les projets, faute de questions il y a les projets, dire ce qu'on va dire et ce qu'on ne va pas dire, ça n'engage à rien et le mauvais moment passe, il tombe raide mort, tout d'un coup on s'entend en train de parler d'on ne sait quoi comme si on n'avait jamais fait autre chose, et en effet, jamais parlé d'autre chose, on revient de loin, c'est là où il faudrait être, [...]<sup>11</sup>

J'ai dit déjà, me semble-t-il, qu'on pouvait éprouver, parfois, l'écho de cette manière au début de certains chapitres. Il est à noter qu'il n'est pas essentiel que le texte parle de "voix", de "souffle" ou de "silence" pour qu'un lien s'établisse avec le style de L'Innommable (ces motifs, également exploités dans Autour de Laparesse, sont en somme les lieux communs, pleinement justifiés, du discours critique autour de l'oeuvre de Beckett). Mais plutôt que l'on sente qu'une parole cherche à parler de quelque chose qui lui échappe sans cesse:

Je parle encore de lire, je n'ai fait que parler de lire, j'aurais voulu ne pas parler, mais lire ne me suffit pas, il me faut en parler, ça me met hors de moi, je dois en parler, quelqu'un doit m'entendre ou désirer m'entendre, il me faut susciter tout au moins ce désir, appareil, quelqu'un doit me voir lire, plus

fort que moi, parler, apparat, parler encore, apparat, ce sera fini, il va bientôt n'y avoir plus rien, Laparesse aura englouti le livre, ou le livre englouti Laparesse, ce ne sera pas vrai, comme le reste, comme le fait d'entendre, d'entendre moi-même ou d'être entendu par quelqu'un d'autre, j'aurai sacré, il se sera passé quelque chose, pour rien, pour personne, sans moi, sans raison. (p.117)

Cette parole qui tourbillonne mime, je dirais, le mouvement d'une pensée qui construit le livre, le refait, à mesure que les mots défilent, qui pense sa lecture dans le sillage de la ponctuation, et se condamne à l'obsession (le répétitif, le tournoiement) pour la raison que la mémoire ne pourrait soutenir le flot de ses phrases si elles ne tournaient sur elles-mêmes, autour d'un récipient plein de ces possibilités de penser le livre, de le lire, d'y puiser, jusqu'à plus rien, floc!

Le texte flotte donc, en suspens: une pause avant un récit de faits, un épisode des aventures d'Hector. Les passages "flot-tants" ponctuent et sont ponctués. Le rythme d'Autour de Laparesse se compose suivant ce va-et-vient.

Je ne ferai pas ici l'inventaire de tous les passages qui font, à mon avis, écho au Beckett de L'Innommable. Non pas que je veuille les garder secrets. Mais parce que ce Beckett-là, je le considère comme étant l'expression la plus proche de ce qui fait l'essence ou plutôt le souffle de la littérature: l'art de dire, avec des mots, rien; non pas l'art de la belle parole ou l'art de ne rien dire ou de dire des futilités; mais l'art

de dire ce que dire est. Employer des mots, non pas pour décrire le silence, mais pour lui faire concurrence: pour faire être.

Et ici on déborde largement Beckett dont la lecture, pour moi, fut la vision d'un possible accès à la littérature: une voix parle, c'est La voix (un élément de fiction parmi d'autres dans Autour de Laparesse, comme peuvent l'être dans d'autres livres Dieu ou le silence, la mort): celle qui mène aux mondes, aux histoires; qui les possède mais n'en parle pas, n'en fait pas partie.

Dresser la liste de ces tentatives d'approche reviendrait à étaler des désirs, ayant parfois, peut-être, donné lieu au passage d'un souffle, d'une voix, qui n'est ni la mienne ni celle de Beckett, ni encore celle d'un Mallarmé, par exemple; une voix libre, absolument, hors contraintes, ignorante de l'histoire, innommable, dont on n'a d'autre choix que de se distraire.

#### Watt et "La Soirée du hockey"

Que Watt et Hector puissent passer pour des larbins; que Knott et Laparesse aient aussi quelque air de famille; d'un premier coup d'oeil, ce genre de rapprochement m'intéresse peu; car il faudrait alors songer aux mille autres livres où, justement, le personnage principal, un lardin, et un autre, un vieil ombreux...

Watt est intéressant pour son humour, pour le traitement qu'il inflige au langage, pour la narration de ce traitement, pour le traitement de cette narration, pour bien d'autres choses encore. Particulièrement (et c'est là l'intérêt), Watt m'apparaît comme une succession de digressions assez singulières: des digressions effectuées vers l'intérieur du récit, qui narrent l'absurde possibilité pour ce récit d'accéder à la totalité, à sa totalité, c'est-à-dire la désignation propre de lui-même, son nom, son titre. Ces digressions, ce sont les séries.

La série est une variante de ce que, dans une note infrapaginale qu'il me semble à propos de célébrer ici, Gérard Genette appelle le récit "anaphorique":

J'évoquais p.146 [de Figures III] l'hypothèse d'un récit "anaphorique", cas particulier du singulatif, qui raconterait un événement répétitif aussi souvent qu'il se serait produit. Shlomith Rimmon, 1983, p.57, en trouve un joli exemple au chapitre XX du "Quichotte", où Sancho entreprend de rendre compte brebis par brebis de la traversée en barque du Guadiana par un troupeau de trois cents têtes. Don Quichotte l'interrompt au nom des droits (et devoirs) de la synthèse itérative: "Fais état qu'il les passa toutes, et ne t'amuses pas d'aller et venir de cette façon, car tu n'achèveras pas de les passer en un an." Sancho, qui n'a lu ni Héraclite ni van Rees, ne trouve pas à objecter que les trois cents passagers n'étaient pas tout à fait identiques, et perd le fil de son conte.<sup>12</sup>

Qu'il y ait du Don Quichotte dans Watt est une hypothèse recevable, que je ne vérifierai pas ici. N'empêche que le narrateur, dans Watt, se conduit comme un Sancho qui aurait lu Genette (puis Rimmon puis van Rees puis Héraclite, ou l'inverse, ou seulement l'un d'eux):

Ces voix, si elles ne lui étaient pas connues, ne lui étaient pas inconnues non plus. Si bien qu'il ne s'alarmait pas, outre mesure. Tantôt elles chantaient seulement, tantôt criaient seulement, tantôt disaient seulement, tantôt murmuraient seulement, tantôt chantaient et criaient, tantôt chantaient et disaient, tantôt chantaient et murmuraient, tantôt criaient et disaient, tantôt criaient et murmuraient, tantôt disaient et murmuraient, tantôt chantaient et criaient et disaient, tantôt chantaient et criaient et murmuraient, tantôt criaient et disaient et murmuraient, toutes ensemble, en même temps, comme alors, pour ne parler que de ces quatre sortes de voix, car il y en avait d'autres. Et tantôt Watt comprenait tout, et tantôt il comprenait beaucoup, et tantôt il comprenait peu, et tantôt il ne comprenait rien, comme alors.<sup>13</sup>

La série, dans Watt, est le récit d'un événement répétitif découpé en micro-événements dissemblables dont l'étalement, imprévisible et déconcertant gag, laisse l'impression d'embrasser toutes les possibilités du réel (de ce réel fictif, évoqué par le récit).

La technique de la série n'est pas toujours exactement la même. Cependant, très souvent, elle fonctionne à partir d'associations. Dans l'extrait ci-haut, on l'a vu, le jeu est une variation sur l'ordre et la combinaison des vocables: "chantaient", "criaient", "disaient", "murmuraient". Dans Watt, la série a une valeur d'exactitude; elle est une affirmation irrévocable cependant qu'elle évacue tout plausible; c'est sa valeur de proposition exacte qui la rend totalement fausse, qui nie toute vraisemblance de la narration: comment peut-on, au passé, conter une série aussi énorme d'événements aussi semblables et pourtant tous différents? Et, à supposer qu'on le puisse, comment

conteur par don Quichotte, qui voit sa digression escamotée et, conséquemment, en perd le fil, Sam épuise la digression puis retend le fil de son récit). Ce qu'il raconte n'est pas la vérité (pas plus que ne l'est la description d'un René Pottiers qui me conte le match qu'il a sous les yeux alors que je suis chez moi à l'écouter à la radio); la question ne se pose même pas. Mais, quand même, quelle extraordinaire performance, quelle profusion de détails, quelle exactitude! Ce qui me fait rire (car la série n'est pas une digression ennuyeuse), c'est justement l'écart entre l'effet d'extrême exactitude de la série et son invraisemblance, je veux dire l'invraisemblance de l'exactitude. La série est une équation mathématique drôle.

On en trouve quelques-unes çà et là dans Autour de Laparesse.

Un exemple:

[...] qu'il criait en bougeant les bras, en commençant par lever le gauche à hauteur d'épaule vers l'avant, puis le droit vers le ciel, puis le gauche vers le ciel, puis le droit à hauteur d'épaule de côté, puis le gauche vers le sol et le droit vers le ciel, puis le gauche à hauteur d'épaule de côté et le droit à hauteur d'épaule vers l'avant, puis le gauche vers le sol et le droit vers le ciel, puis le gauche à hauteur d'épaule vers l'avant et le droit à hauteur d'épaule de côté, puis le gauche vers le ciel et le droit vers le sol, puis le gauche vers le sol et le droit à hauteur d'épaule de côté, puis le gauche oblique vers l'arrière vers le sol et le droit vers le ciel, puis le gauche à hauteur d'épaule vers l'avant et le droit oblique vers l'arrière vers le ciel, puis le gauche vers le sol, puis le droit à hauteur d'épaule vers l'avant, puis le gauche vers le ciel, puis le droit vers le sol, puis le gauche oblique vers l'arrière vers le ciel et le droit à hauteur d'épaule de côté, et ainsi de suite ou à peu près, car à partir de ce dernier mouvement le Sorcier improvisait, [...] (p.39)

Moins nombreuses que celles de Watt, les séries d'Autour de Laparesse en sont manifestement l'écho. Elles sont le second coup d'oeil aux personnages d'Hector et Laparesse dont on peut maintenant, en toute légitimité, dire qu'ils ont, avec Watt et Knott, un air de famille.

Ce sont aussi, je l'ai dit, des descriptions d'une minutie exagérée dont l'effet est, à mon avis, la confusion. À l'intérieur d'Autour de Laparesse, un lien se crée entre les plus longues séries (la citée ci-haut et celle des pages 101 et 102, les filets de bave entre les dents) et certaines descriptions (comme celle de la bête ventrue à deux têtes à bleus, pages 86 à 89); ce lien, c'est justement l'effet de confusion qu'elles engendrent: la minutie (l'exactitude) créerait une confusion, donnerait une impression morcellée de l'objet décrit, le ferait en quelque sorte échapper à la construction par l'entendement d'une image globale immédiate: c'est le monde décrit qui se déglingue. Et cela se lie aux passages "flottants" (où le référent, en suspens, se trouve écarté), à la thématique très "dessins animés" (nouvel écho intertextuel) de l'infiniment petit (là où l'on perçoit la discontinuité de la matière) et à "l'intérieur d'une pierre un millième de seconde avant qu'elle ne se désagrège" (dans la citation en épigraphe).

De différentes manières de parler du même, de la lecture de mots capables de briser les images auxquelles on les astreint,

l'expérience d'Autour de Laparresse pourrait, ce me semble, donner suite à un commentaire aussi volumineux que le texte commenté. Mais je me sentirais alors dans l'obligation de faire une partie théorique de la partie théorique, et ainsi de suite, jusqu'à plus rien (ce qui pourrait être fort intéressant). Je vais donc me taire.

L'expérience d'Autour de Laparresse en est une de savoir-faire. C'est un premier livre; un exercice nécessaire; un stade de mon apprentissage —avec tout ce que ce mot, quand on le découpe, peut vouloir dire.

Je voulais parler de lire; faire vivre une expérience de lecture qui soit neuve, qui mette en relief le mouvement même de la lecture. J'ai choisi la distraction comme principe moteur parce qu'il colle à l'idée que j'ai de la lecture. Tout, dans Autour de Laparresse, peut se rattacher à ce principe: bonds prodigieux, placards à blasphèmes, passages flottants, aventures folles, dialogues, séries, passages entre chapitres, digressions, répétitions, etc...

Je voulais parler de lire, et ne pouvais éviter l'écho intertextuel. La partie théorique qui s'achève aurait pu en faire abstraction. C'est-à-dire qu'elle aurait pu être sans qu'il y soit fait mention de l'influence principale que j'ai voulu



contrôler par l'écriture (d'ailleurs, l'écriture ne serait-elle pas justement cela: le contrôle (le jeu) de l'influence?). Mais j'ai voulu faire un livre sur la lecture de Beckett, depuis le tout début, sur la lecture de la littérature avec Beckett pour fenêtre. En parler était une manière de m'en débarrasser. Car il est fort envahissant.

Je voulais parler de lire. J'espère, en le faisant, avoir distrait. Me voilà tu. À vous.

## NOTES

- 1: U. Eco, Apostille au Nom de la Rose, Paris, Le Livre de poche (collection "Biblio essais"), 1985, 98 pages.
- 2: J. Kristeva, Recherches pour une sémanalyse (Extraits), Paris, Points, 1969, p.120. Bien entendu, c'est le lecteur qui effectue et valide la filiation entre des textes. Des relents de Thomas Bernhard, de Georges Perec, d'autres oeuvres encore peuvent être perçus à la lecture d'Autour de Laparèsse. Nullement ils ne sont ici niés; ils tracent les flous contours de mon espace lu. Il demeure toutefois que mon expérience d'écriture-lecture, je l'ai faite à partir d'un espace choisi pour être travaillé, d'un espace volontairement restreint (c'est-à-dire concentré, non pas exclusif): mon espace lu d'alors est un espace de recherche: très active à l'occasion des Beckett, presque passive au moment des autres. Toute lecture contribue ou nuit au travail en cours.
- 3: M. Proust, À la recherche du temps perdu, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, tome 1, 1954, p.274.
- 4: S. Beckett, L'Innommable, Paris, Minuit, 1953, pp.38-39.
- 5: J.M.G. Le Clézio, Le Livre des fuites, Paris, Gallimard, 1969, p.80.
- 6: Traduction oecuménique de La Bible. Saint Jean est le seul évangéliste à raconter cet épisode.
- 7: S. Beckett, Le Monde et le pantalon, Paris, Minuit, 1989, p.33.
- 8: "Bing" est le titre d'un court texte de Beckett, publié dans un recueil intitulé Têtes-mortes, Paris, Minuit, 1967, 80 pages.
- 9: Murphy (Routledge, 1938) est le premier livre de Beckett traduit en français (Bordas, 1947). More pricks than kicks, non encore traduit, fut publié pour la première fois à Londres par Chatto and Windus en 1934. Il fut précédé par: Proust, Chatto and Windus, Londres, 1931; et Woroscope, The Hours Press, Paris, 1930.
- 10: Je considère ce texte comme plus vaste que ce seul livre. Le Beckett de L'Innommable, c'est au moins aussi celui des Textes pour rien.
- 11: S. Beckett, L'Innommable, Paris, Minuit, 1953, pp.190-191.
- 12: G. Genette, Nouveau discours du récit, Paris, Seuil, 1983, pp.27-28.
- 13: S. Beckett, Watt, Paris, Minuit, 1968, pp.30-31. Cette série, fort courte, est suivie de plusieurs autres. Par exemple (je donne moi-même des titres à

ces séries): la démarche de Watt (p.32);  
ancêtres d'Arsène (p.47);  
pastilles et oignons (pp.51-52);  
mange puis repose (p.53);  
successions des serviteurs (pp.60 à 62);  
grand et ossu, miteux et piteux, petit et gras, miteux et  
piteux (pp.59 à 64);  
la portion du chien (p.92);  
les cynophiles du cru et les chiens affamés (pp.99 à 101);  
vêtements de Knott (p.102);  
etc.

## TABLE

Préambule. . . . .	2
Première partie. . . . .	6
Deuxième partie. . . . .	.76
De l'écho intertextuel. . . . .	.142
Notes. . . . .	176